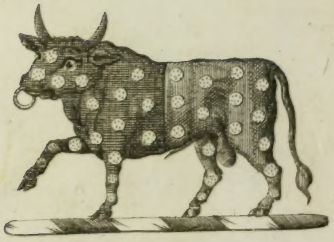

H. L. Hobart.

PQ
2H31
.DH2
1918
V.5-6
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delphine0506sta

DELPHINE.

IMPRIMERIE DE CABUCHET,

A BESANÇON.

DELPHINE,

PAR MADAME

DE STAËL-HOLSTEIN.

Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre.

Mélanges de madame Necker.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE DE SEINE, N.° 12.

MDCCCXVIII.

DELPHINE.

FRAGMENS.

De quelques feuilles écrites par Delphine pendant son voyage.

PREMIER FRAGMENT.

Ce 7 décembre 1791.

Je suis seule, sans appui, sans consolateur; parcourant au hasard des pays inconnus, ne voyant que des visages étrangers, n'ayant pas même conservé mon nom qui pourrait servir de guide à mes amis pour me retrouver! C'est à moi seule que je parle de ma douleur; ah! pour qui fut aimée, quel triste confident que la réflexion solitaire!

J'ai fait trente lieues de plus aujourd'hui, je suis de trente lieues plus éloignée de Léonce! comme les chevaux allaient vîte! les arbres, les rivières, les montagnes, tout s'enfuyait derrière moi; et les dernières ombres du bonheur passé disparaissaient sans retour. Inflexible nature! je te l'ai redemandé, et tu ne m'as point offert ses traits; pourquoi donc, avec un des nuages que le vent agite, n'as-tu pas dessiné dans l'air cette forme céleste? Son image était digne du Ciel, et mes yeux fixés sur elle ne se seraient plus baissés vers la terre!

Le malheur m'accable, et cependant je sens en moi des élans d'enthousiasme qui m'élèvent jusqu'au Souverain Créateur. Il est là, dans l'immensité de l'espace; mais aimer, fait arriver jusqu'à lui. Aimer!.... Oh! mon Dieu, quelque infortunée que je sois, je te remercie de m'avoir donné quelques jours de vie que j'ai consacrés à Léonce.

Isore dort là devant moi, et sa mère a tant souffert! et moi aussi, qui me suis chargée d'elle, j'ai déjà versé tant

de pleurs! Chère enfant, que t'arrivera-t-il? Quel sera ton sort un jour? Que ne peux-tu repousser la vie! et, loin de la craindre, tu vas au-devant d'elle avec tant de joie..... Ah! comme elle t'en punira! Pauvre nature humaine, quelle pitié profonde je me sens pour elle! Dans la jeunesse, les peines de l'amour; et, pour un autre âge, que de douleurs encore! Deux vieillards se sont approchés ce soir de ma voiture pour implorer ma pitié; ils avaient aussi leur cruelle part des maux de la vie, mais leur âme ne souffrait pas; un rayon du soleil leur causait un plaisir assez vif, et moi qui suis poursuivie par un chagrin amer, je n'éprouve aucune de ces sensations simples que la nature destine également à tous. Je suis jeune cependant, ne pourrais-je pas parcourir la terre, regarder le Ciel, prendre possession de l'existence qui m'offre encore tant d'avenir? Non, les affections du cœur me tuent. Quel est-il ce souvenir déchirant qui ne me laisse pas respirer? sur quelle hauteur, dans quel abîme le fuir?

Ah! qu'elle est cruelle la fixité de la douleur! n'obtiendrai-je pas une distraction, pas une idée, quelque passagère qu'elle soit, qui rafraîchisse mon sang pendant au moins quelques minutes : dans mon enfance, sans que rien fût changé autour de moi, la peine que j'éprouvais cessait tout-à-coup d'elle-même; je ne sais quelle joie sans motif effaçait les traces de ma douleur, et je me sentais consolée! maintenant je n'ai plus de ressort en moi-même, je reste abattue, je ne puis me relever; je succombe à cette pensée terrible, — mon bonheur est fini.

Que ne donnerais-je pas pour retrouver les impressions qui répandent tout-à-coup tant de charme et de sérénité dans le cœur! la puissance de la raison, que peut-elle nous inspirer? Le courage, la résignation, la patience; sentimens de deuil! cortége de l'infortune! le plus léger espoir fait plus de bien que vous!

FRAGMENT II.

Le réveil, le réveil! quel moment pour les malheureux! Lorsque les images confuses de votre situation vous reviennent, on essaie de retenir le sommeil, on retarde le retour à l'existence, mais bientôt les efforts sont vains et votre destinée toute entière vous apparaît de nouveau, fantôme menaçant! plus redoutable encore dans les premiers momens du jour, avant que quelques heures de mouvement et d'action vous habituent, pour ainsi dire, à porter le poids des peines.

Ce jour qui ne peut apporter aucun changement à mon sort, puisqu'il est impossible que je le voie; ces froides heures qui m'attendent et que je dois lentement traverser pour arriver jusqu'à la nuit, m'effraient encore plus d'avance que pendant qu'elles s'écoulent. La nature nous a donné un immense pouvoir de souffrir. Où s'arrête ce pouvoir? pourquoi ne connaissons-nous pas le degré de douleur

que l'homme n'a jamais passé? L'imagination verrait un terme à son effroi.... Que d'idées, que de regrets, que de combats, que de remords ont occupé mon cœur depuis quelques jours! le génie de la douleur est le plus fécond de tous.

Quel chagrin amer j'éprouve en me retraçant les mots les plus simples, les moindres regards de Léonce! Ah! qu'il y a de charmes dans ce qu'on aime! Quelle mystérieuse intelligence entre les qualités du cœur et les séductions de la figure! Quelles paroles ont jamais exprimé les sentimens qu'une physionomie touchante et noble vous inspire! Comme sa voix se brisait quand il voulait contenir l'émotion qu'il éprouvait! quelle grâce dans sa démarche, dans son repos, dans chacun de ses mouvemens! Que ne donnerais-je pas pour le voir encore passer sans qu'il me parlât, sans qu'il me connût! Ce monde, cet espace vide qui m'entoure s'animerait tout-à-coup; il traverserait l'air que je respire, et pendant ce moment je ne souffrirais plus! Oh! Léonce, quelle est ta pensée maintenant? Nos âmes se rencon-

trent–elles ? tes yeux contemplent–ils le même point du Ciel que moi ? Quelles bizarres circonstances font un crime du plus pur, du plus noble des sentimens ! Suis–je moins bonne et moins vraie, ai–je moins de fierté, moins d'élévation dans l'âme, parce que l'amour règne sur mon cœur ? Non, jamais la vertu ne m'était plus chère que lorsque je l'avais vu ; mais loin de lui, que suis–je ? Que peut être une femme chargée d'elle–même et devant seule guider son existence sans but, son existence secondaire, que le Ciel n'a créée que pour faire un dernier présent à l'homme ? Ah ! quel sacrifice le devoir exige de moi ! que j'étais heureuse dans les premiers temps de mon séjour à Bellerive ! je ne sentais plus aucune de ces contrariétés, aucune de ces craintes qui rendent la vie difficile. Le temps m'entraînait comme s'il m'eût emportée sur une route rapide et unie, dans un climat ravissant ; toutes les occupations habituelles réveillaient en moi les pensées les plus douces : je sentais au fond de mon cœur une source vive d'affections tendres, je ne regardais ja–

mais la nature sans m'élever jusqu'aux pensées religieuses qui nous lient à ses majestueuses beautés ; jamais je ne pouvais entendre un mot touchant, une plainte, un regret, sans que la sympathie ne m'inspirât les paroles qui pouvaient le mieux consoler la douleur. Mon âme, constamment émue, me transportait hors de la vie réelle, quoique les objets extérieurs produisissent sur moi des impressions toujours vives ; chacune de ces impressions me paraissait un bienfait du Ciel, et l'enchantement de mon cœur me faisait croire à quelque chose de merveilleux dans tout ce qui m'environnait.

Hélas ! d'où sont-ils revenus dans mon esprit, ces souvenirs, ces tableaux de bonheur ? M'ont-ils fait illusion un instant ?..... Non, la souffrance restait au fond de mon âme, sa cruelle serre ne lâchait pas prise ; les souvenirs de la vertu font jouir encore le cœur qui se les retrace, les souvenirs des passions ne renouvellent que la douleur.

FRAGMENT III.

Je suis bien faible, je me fais pitié; tant d'hommes, tant de femmes même marchent d'un pas assuré dans la route qui leur est tracée, et savent se contenter de ces jours réguliers et monotones, de ces jours tels que la nature en prodigue à qui les veut; et moi je les traîne seconde après seconde, épuisant mon esprit à trouver l'art d'éviter le sentiment de la vie, à me préserver des retours sur moi-même, comme si j'étais coupable, et que le remords m'attendît au fond du cœur.

J'ai voulu lire, j'ai cherché les tragédies, les romans que j'aime, je trouvais autrefois du charme dans l'émotion causée par ces ouvrages, je ne connaissais de la douleur que les tableaux tracés par l'imagination, et l'attendrissement qu'ils me faisaient éprouver était une de mes jouissances les plus douces. Maintenant je ne puis lire un seul de ces mots mis au hasard peut-être par celui qui les écrit, je

ne le puis sans une impression cruelle. Le malheur n'est plus à mes yeux la touchante parure de l'amour et de la beauté, c'est une sensation brûlante, aride; c'est le destructeur de la nature, séchant tous les germes d'espérance qui se développent dans notre sein.

Combien il est peu d'écrits qui vous disent de la souffrance tout ce qu'il en faut redouter! Oh! que l'homme aurait peur s'il existait un livre qui dévoilât véritablement le malheur, un livre qui fît connaître ce que l'on a toujours craint de représenter; les faiblesses, les misères, qui se traînent après les grands revers; les ennuis dont le désespoir ne guérit pas; le dégoût que n'amortit point l'âpreté de la souffrance; les petitesses à côté des plus nobles douleurs; et tous ces contrastes, et toutes ces inconséquences qui ne s'accordent que pour faire du mal, et déchirent à la fois un même cœur par tous les genres de peines. Dans les ouvrages dramatiques, vous ne voyez l'être malheureux que sous un seul aspect, sous un noble point de vue, toujours intéressant,

toujours fier, toujours sensible; et moi, j'éprouve que dans la fatigue d'une longue douleur, il est des momens où l'âme se lasse de l'exaltation, et va chercher encore du poison dans quelques souvenirs minutieux, dans quelques détails inaperçus, dont il semblait qu'un grand revers devrait au moins affranchir.

Ah! j'ai perdu trop tôt le bonheur! je suis trop jeune encore, mon âme n'a pas eu le temps de se préparer à souffrir. Une année, une seule heureuse année! Est-ce donc assez? oh! mon Dieu! les désirs de l'homme dépassent toujours les dons que vous lui faites; cependant je ne conçois rien dans mon enthousiasme par delà les félicités que j'ai goûtées; je ne pressens rien au-dessus de l'amour! Rendez-le moi.... malheureuse!..... Une telle prière n'est-elle pas impie? Ne dois-je pas la retirer avant qu'elle soit montée jusqu'au Ciel?

FRAGMENT IV.

Je me suis remise à donner exactement des leçons à mon Isore; j'avais tort envers elle, je n'ai pas assez cherché à tirer des consolations de cette pauvre petite; elle m'aime, cette affection me reste encore, pourquoi n'essayerais-je pas d'y trouver quelques soulagemens? Hélas! l'enfance fait peu de bien à la jeunesse; on éprouve comme une sorte de honte d'être dévoré par les passions violentes, à côté de cet âge innocent et calme; il s'étonne de vos peines, et ne peut comprendre les orages nés au fond du cœur, quand rien autour de vous ne fait connaître la cause de vos souffrances.

Pauvre Isore! que ferai-je pour lui éviter ce que j'ai souffert? Que lui dirai-je pour la fortifier contre la destinée? Me résoudrai-je à ne pas l'initier aux nobles sentimens qui nous placent comme dans une région supérieure, et nous préparent

long-temps d'avance pour le Ciel, pour notre dernier asile.

To bo or not to be that is the question (1),

Disait Hamelet, lorsqu'il délibérait entre la mort et la vie ; mais développer son âme ou l'étouffer, l'exalter par des sentimens généreux, ou la courber sous de froids calculs, n'est-ce pas une alternative presque semblable ?

Cependant, quel sera le destin d'Isore ? souffrira – t – elle autant que moi ? Non ; elle ne rencontrera pas Léonce, elle ne sera pas séparée de lui : insensée que je suis !... Le malheur s'arrêtera-t-il à moi ? D'autres peines ne saisiront-elles pas les enfans qui vont nous succéder ? Les êtres distingués voudraient adapter le sort commun à leurs désirs ; ils tourmentent la destinée humaine pour la forcer à répondre à leurs vœux ardens, mais elle trompe leurs

(1) Être ou n'être pas, voilà quelle est la question.

vains essais. Oh! Dieu! que voulez-vous faire de ces âmes de feu qui se dévorent elles-mêmes? A quelle pompe de la nature les destinez-vous pour victimes? Quelle vérité, quelle leçon doivent-elles servir à consacrer? Dites-leur un peu de votre secret, un mot de plus, seulement un mot de plus, pour prendre courage et pour arriver au terme sans avoir douté de la vertu. Mon Dieu, que dans le fond du cœur un rayon de votre lumière éclaire encore celle qui a tout perdu dans ce monde!

FRAGMENT V.

Ce jour m'a été plus pénible encore que tous les autres; j'ai traversé les montagnes qui séparent la France de la Suisse, elles étaient presque en entier couvertes de frimats; des sapins noirs interrompaient de distance en distance l'éclatante blancheur de la neige, et les torrens grossis se faisaient entendre dans le fond des précipices. La so-

litude en hiver ne consiste pas seulement dans l'absence des hommes, mais aussi dans le silence de la nature. Pendant les autres saisons de l'année, le chant des oiseaux, l'activité de la végétation animent la campagne lors même qu'on n'y voit pas d'habitans; mais quand les arbres sont dépouillés, les eaux glacées, immobiles, comme les rochers dont elles pendent; quand les brouillards confondent le ciel avec le sommet des montagnes, tout rappelle l'empire de la mort; vous marchez en frémissant au milieu de ce triste monde qui subsiste sans le secours de la vie, et semble opposer à vos douleurs son impassible repos.

Arrivée sur la hauteur d'une des rapides montagnes du Jura, et m'avançant à travers un bois de sapins sur le bord d'un précipice, je me laissais aller à considérer son immense profondeur. Un sentiment toujours plus sombre s'emparait de moi; de quel faible mouvement, me disais-je, j'aurais besoin pour mourir! un pas, et c'en est fait. Si je vis, à quel avenir je m'expose! un pressentiment qui ne m'a

jamais trompée, me dit que de nouveaux malheurs me menacent encore. Chaque jour ne m'effacera-t-il pas du souvenir de Léonce, tandis que moi, solitaire, je vais conserver dans mon sein toute la véhémence des sentimens et des douleurs! — Je me livrais à ces réflexions, penchée sur le précipice, et ne m'appuyant plus que sur une branche que j'etais prête à laisser échapper.

Dans ce moment des paysans passèrent, ils me virent vêtue de blanc au milieu de ces arbres noirs; mes cheveux détachés, et que le vent agitait, attirèrent leur attention dans ce désert, et je les entendis vanter ma beauté dans leur langage : faut-il avouer ma faiblesse? L'admiration qu'ils exprimèrent m'inspira tout-à-coup une sorte de pitié pour moi-même. Je plaignis ma jeunesse, et, m'éloignant de la mort que je bravais il y avait peu d'instans, je continuai ma route.

Quelque temps après, les postillons arrêtèrent ma voiture pour me montrer à la hauteur de Saint-Cergues, l'aspect du lac de Genève et du pays de Vaud qui l'en-

toure; il faisait un beau soleil, la vue de tant d'habitations, et des plaines encore vertes qui les entouraient, me causa quelques momens de plaisir; mais bientôt je remarquai que j'avais passé la borne qui séparait la Suisse de la France; je marchais, pour la première fois de ma vie, sur une terre étrangère.

O France! ma patrie, la sienne, séjour délicieux que je ne devais jamais quitter; France! dont le seul nom émeut si profondément tous ceux qui, dès leur enfance, ont respiré ton air si doux, et contemplé ton ciel serein, je te perds avec lui, tu es déjà plus loin que mon horizon, et, comme l'infortunée Marie Stuard, il ne me reste plus qu'à invoquer *les nuages que le vent chasse vers la France, pour leur demander de porter à ce que j'aime et mes regrets et mes adieux....*

Me voici jetée dans un pays où je n'ai pas un soutien, pas un asile naturel; un pays dont ma fortune seule peut m'ouvrir les chemins; et que je parcours en entier de mes regards, sans pouvoir me dire : là-bas, dans ce long espace, j'aper-

çois du moins encore la demeure d'un ami. Hé bien! je l'ai voulu, j'ai choisi cette contrée où je n'avais aucune relation, je n'ai pas cherché ceux qui m'aiment, ils auraient pu me demander d'être heureuse, heureuse! juste Ciel!...

Léonce, Léonce! elle est seule dans l'univers, celle qui t'a quitté; mais toi, les liens de la société, les liens de famille te restent, et bientôt Matilde aura sur ton cœur les droits les plus chers. Infortunée que je suis! si j'avais été unie à toi, j'aurais connu tout le bonheur des sermens les plus passionnés et les plus purs, ton enfant eût été le mien; ah! le Ciel est sur la terre! on peut épouser ce qu'on aime, ce sort devait être le mien, et je l'ai perdu....

FRAGMENT VI.

Me voici à Lausanne, je suis dans une ville, oh! que je m'y sens seule, moi qui n'ai plus que la nature pour société! Impatiente de la revoir, hier je me promenais sur une hauteur d'où je découvrais d'un côté l'entrée du Valais, et vers l'autre extrémité, la ville de Genève; il y avait dans ces tableaux une grandeur imposante qui soulageait ma douleur, je respirais plus facilement, je demandais un consolateur à ce vaste monde qui me semblait paisible et fier; je l'appelais, ce consolateur céleste, par mes regards et mes prières, je croyais éprouver un calme qui venait de lui. Mais tout-à-coup j'ai entendu sonner sept heures; ce moment jadis si doux pour moi, ce moment qui m'annonçait sa présence, passe maintenant comme tous les autres, sans espoir et sans avenir; à cette idée, les sentimens pénibles de mon cœur se sont ranimés plus vivement que jamais, et j'ai hâté ma

marche, ne pouvant plus supporter le repos.

Je suis descendue vers le lac, un vent impétueux l'agitait, les vagues avançaient vers le bord comme une puissance ennemie prête à vous engloutir; j'aimais cette fureur de la nature qui semblait dirigée contre l'homme. Je me plaisais dans la tempête; le bruit terrible des ondes et du ciel me prouvait que le monde physique n'était pas plus en paix que mon âme. — Dans ce trouble universel, me disais-je, une force inconnue dispose de moi, livrons-lui mon misérable cœur, qu'elle le déchire, mais que je sois dispensée de combattre contre elle, et que la fatalité m'entraîne comme ces feuilles détachées que je vois s'élever en tourbillon dans les airs.

— Vers le soir l'orage cessa, je remontai silencieusement vers la ville; j'entendais de toutes parts en revenant le chant des ouvriers qui retournaient dans leur ménage : je voyais des hommes, des femmes de diverses classes, se hâter de se réunir en société; et, si j'en jugeais

d'après l'extérieur, par-tout il y avait un intérêt, un mouvement, un plaisir d'exister qui semblait accuser mon profond abattement. Peut-être qu'en effet ma raison est troublée, un caractère enthousiaste et passionné ne serait-il qu'un premier pas vers la folie? Elle a son secret aussi la folie, mais personne ne le devine, et chacun la tourne en dérision.

Non, mes plaintes sont injustes; non, je veux en vain me le dissimuler, ce n'est pas pour mes vertus que je souffre, c'est pour mes torts; ai-je respecté la morale et mes devoirs dans toute leur étendue? Il n'y avait rien de vil dans mon cœur, mais n'y avait-il rien de coupable? Devais-je revoir Léonce chaque jour, l'écouter, lui répondre, absorber pour moi seule toutes les affections de son cœur; n'était-il pas l'époux de Matilde? m'était-il permis de l'aimer? Ah! Dieu! mais tant d'êtres mille fois plus condamnables vivent heureux et tranquilles, et moi, la douleur ne me laisse pas respirer un seul instant, l'ai-je donc mérité? —

L'Être-Suprême mesure peut-être la

conduite de chaque homme d'après sa conscience : l'âme qui était plus délicate et plus pure, est punie pour de moindres fautes, parce qu'elle en avait le sentiment, et qu'elle l'a combattu, parce qu'elle a sacrifié sa morale à ses passions, tandis que ceux qui ne sont point avertis par leur propre cœur, vivent sans réfléchir et se dégradent sans remords. Oui, je m'arrête à cette dernière pensée, mes chagrins sont un châtiment du Ciel ! j'expie mon amour dans cette vie ; oh ! mon Dieu ! quand aurai-je assez souffert ? quand sentirai – je au fond du cœur que je suis pardonnée ?

Une idée m'a poursuivie depuis deux jours comme dans le délire de la fièvre, mille fois j'ai cru sentir que je n'étais plus aimée de Léonce. Je me suis rappelée toutes les calomnies qui avaient été répandues sur moi, pendant les derniers temps que j'ai passés à Paris, et une rougeur brûlante m'a couvert le front, quand je me représentais Léonce entendant ces indignes accusations. Oh ! que la calomnie est une puissance terrible ! je me repens

de l'avoir bravée. — Léonce, Léonce! maintenant que je suis séparée de vous, défendez-moi dans votre propre cœur. —

Que de momens de ma vie, que je trouvais douloureux, se présentent maintenant à moi comme des jours de délices! Pourquoi me suis-je plainte tant que Léonce habitait près de moi? Ah! si je retournais vers lui, si je me rendais encore un moment de bonheur! j'en suis sûre, son premier mouvement, en me revoyant, serait de me serrer dans ses bras, et mon cœur a tant besoin qu'une main chérie le soulage! je sens dans mes veines un froid qui passerait à l'instant même où ma tête serait appuyée sur son sein : si je sais mourir, pourquoi ne pas le revoir? Aurait-il le temps de blâmer celle qui tomberait sans vie à ses pieds? Quand je ne serais plus, il ne verrait en moi que mes qualités : la mort justifie toujours les âmes sensibles; l'être qui fut bon, trouve, quand il a cessé de vivre, des défenseurs, parmi ceux même qui l'accusaient. Et Léonce, lui qui m'a tant aimée, me regretterait profondément; mais dois-je

troubler encore son sort et celui de sa femme? Non, il faut rester où je suis.

Ces cruelles incertitudes renaîtront sans cesse dans mon cœur, si je n'élève pas entre l'espérance et moi une barrière insurmontable. Suivrai-je le dessein que j'ai confié à madame d'Ervins, en aurai-je la force? Et puis-je me croire permis de recourir à cet état, sans les opinions ni la foi qu'il suppose?

LETTRE PREMIÈRE.

Madame d'Ervins à Delphine.

Du couvent de Ste.-Marie, à Chaillot, ce 8 décembre 1791.

PARTOUT où vous emmenerez Isore avec vous, ma chère Delphine, je me croirai certaine de son bonheur; je vous l'ai donnée, je la suis de mes vœux; dites-lui de penser à moi comme à une mère qui n'est plus, mais dont les prières implorent la protection du Tout-Puissant pour sa fille.

Vous me dites que vos chagrins vous ont inspiré le désir d'embrasser le même état que moi; je m'applaudis chaque jour du parti que j'ai pris, et je ne puis m'empêcher de désirer que vous suiviez mon exemple. Vous craignez, me dites-vous, que votre manière de penser ne s'accorde mal avec les dispositions qu'il faut porter dans notre saint asile. Vos

opinions changeront, ma chère amie : au milieu du monde, tous les raisonnemens qu'on entend, égarent les meilleurs esprits; quand vous serez entourée de personnes respectables, toutes pénétrées de la même foi, vous perdrez, chaque jour plus, le besoin et le goût d'examiner ce qu'il faut admettre de confiance pour vivre en paix avec soi-même et avec les autres. Je serais fâchée que des motifs purement humains, vous décidassent à prononcer des vœux qui doivent être inspirés pas la ferveur de la dévotion; cependant je vous dirai que le genre de vie que je mène me serait doux, indépendamment même des grandes idées qui en sont le but.

La régularité des occupations, le calme profond qui règne autour de nous, la ressemblance parfaite de tous les jours entre eux cause d'abord quelque ennui; mais à la longue l'âme finit par prendre des habitudes, les mêmes idées reviennent aux mêmes heures, les souvenirs douloureux s'effacent, parce que rien de nouveau ne réveille le cœur; il s'en-

dort sous un poids égal, sous une tristesse continue, qui ne fait plus souffrir. Une pensée d'abord cruelle, fortifie la raison avec le temps; c'est la certitude que la situation où l'on se trouve est irrévocable, qu'il n'y a plus rien à faire pour soi, que l'irrésolution n'a plus d'objet, que la nécessité se charge de tout. Vous éprouveriez comme moi ce qu'il peut y avoir de bon dans cette situation, qui, selon l'heureuse expression d'une femme, *apaise la vie, quand il n'est plus temps d'en jouir.*

Je juge de votre cœur par le mien; nous n'avons plus rien à espérer; alors, mon amie, il vaut mieux s'entourer d'objets plus sombres encore que son propre cœur; quand il faut porter de la tristesse au milieu des gens heureux, ce contraste peut inspirer une sorte d'âpreté dans les sentimens, qui finit par altérer le caractère. Je me permets de vous présenter ces considérations purement temporelles, parce que je suis bien sûre que vous n'auriez pas passé un an dans un couvent, sans embrasser

avec conviction la religion qu'on y professe.

Si les excès dont on nous menace en France, finissent par rendre impossible d'y vivre en communauté, je me retirerai dans les pays étrangers ; peut-être pourrai-je vous rejoindre, retrouver ma fille avec vous. Non, je serais trop heureuse, je n'expierais pas ainsi mes fautes ! mais qu'on a de peine à repousser les affections ! elles rentrent dans le cœur avec tant de force !

THÉRÈSE.

SEPTIÈME ET DERNIER FRAGMENT

Des feuilles écrites par Delphine.

THÉRÈSE, que m'écrivez-vous ? Je voudrais lui répondre, mais non, je ne pourrais lui dire ce que je pense, ce serait la troubler ; qu'y a-t-il de plus à ménager au monde qu'une âme sensible qui a retrouvé la paix ? Jamais, lui aurais-je dit, jamais je ne croirai

qu'on plaise à l'Être-Suprême en s'arrachant à tous les devoirs de la vie, pour se consacrer à la stérile contemplation des dogmes mystiques, sans aucun rapport avec la morale ! Si je m'enferme dans un couvent, ce sont les sentimens les plus profanes, c'est l'amour qui m'y conduira ! Je veux qu'il sache, que, condamnée à ne plus le voir, je n'ai pu supporter la vie ! Je veux l'attendrir profondément par mon malheur, et qu'il lui soit impossible d'oublier celle qui souffrira toujours. Les années qui refroidissent l'amour, laissent subsister la pitié ; et, dût-il me revoir encore quand le temps aura flétri mon visage, le voile noir dont il sera couvert, les images sombres qui m'environneront, m'offriront à ses yeux comme l'ombre de moi-même, et non comme un objet moins digne d'être aimé.

Thérèse, est-ce avec de telles pensées qu'il faut entrer dans votre sanctuaire? Je n'ai pas vos opinions, mais je les respecte assez pour répugner à les braver, pour craindre surtout de trom-

per ceux qui croient, et ayant l'air d'adopter des sentimens que je ne partage pas. Mais si M. de Valorbe me poursuivait, si je craignais qu'il n'excitât encore la jalousie de Léonce ou qu'il ne voulût menacer sa vie, je ne sais quel parti je prendrais; ma raison n'a bientôt plus aucune force, j'ai peur d'un nouveau malheur; je crains son impression sur moi: la folie, les vœux irrévocables, la mort, tout est possible à l'état où je suis quelquefois, à l'état plus cruel encore où les peines qui me menacent pourraient me jeter.

J'espérais trouver à Lausanne des lettres de ma sœur, je lui avais dit de m'oublier, mais devait-elle m'en croire? Ah! qu'il est facile de disparaître du monde, et de mourir pour tout ce qui nous aimait! Quels sont les liens qu'on ne parvient pas à déchirer? Quels sont ceux qu'un effort de plus ne briserait pas? Ma sœur ne savait-elle pas que je n'espérais que d'elle quelques mots sur Léonce? Hélas! veut-elle me cacher que mon départ l'a détaché de moi?

Quelle cruelle manière de ménager que le silence ! Abandonner le malheureux à son imagination, est-ce donc avoir pitié de lui ?

LETTRE II.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 17 décembre.

Je n'ai pas cru devoir vous cacher cette lettre, il ne faut rien dissimuler à une âme telle que la vôtre, il ne faut pas lui surprendre un sacrifice dont elle ignorerait l'étendue.

Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Hélas ! que me demandez-vous, mademoiselle ! Vous voulez que je vous entretienne de l'état de Léonce, je ne l'ai pas vu dans les premiers momens de sa douleur. M. Barton qui s'était

chargé de lui apprendre le départ de Delphine, m'a dit qu'il avait, pendant quelques jours, presque désespéré de sa raison : son ressentiment contre elle prit d'abord le caractère le plus sombre, et néanmoins il formait pour la rejoindre les projets les plus insensés, les plus contraires aux principes qui servent habituellement de règle à sa conduite; enfin, il a consenti a rester auprès de sa femme, jusques à ce qu'elle fût accouchée, c'est tout ce qu'il a promis.

La première fois que je l'ai vu, il y avait encore un trouble effrayant dans ses regards et dans ses expressions; il voulait savoir en quel lieu Delphine s'était retirée, c'était le seul intérêt qui l'occupât, et cependant il s'arrêtait au milieu de ses questions pour se parler à lui-même. Ce qu'il disait alors, était plein d'égarement et d'éloquence, il faisait éprouver tout à la fois de la pitié et de la terreur! On aurait pu croire souvent que l'infortuné se rappelait quelques-unes des paroles de Delphine, et qu'il aimait à se les prononcer; car sa

manière habituelle était changée et ressemblait davantage au touchant enthousiasme de son amie, qu'au langage ferme et contenu qui le caractérise. Il me conjurait de lui apprendre où il pourrait retrouver Delphine, il voulait paraître calme, dans l'espoir de mieux obtenir de moi ce qu'il désirait; mais quand je l'assurais que je l'ignorais, il retombait dans ses rêveries.

— Cette nuit, disait-il, la rivière grossie menaçait de nous submerger; en traversant le pont, j'entendais les flots qui mugissaient, ils se brisaient avec violence contre les arches : s'ils avaient pu les enlever, je serais tombé dans l'abîme, et l'on n'aurait plus eu qu'un dernier mot à dire de moi à celle qui m'a quitté; mais les dangers s'éloignent du malheureux, ils laissent tout à faire à sa volonté; je suis rentré chez moi, l'on n'entendait plus aucun bruit, le silence était profond; c'est dans une nuit aussi tranquille qu'on dit *que même les mères qui ont perdu leur enfant cèdent enfin au sommeil.* Et moi je ne pouvais dor-

mir ! je veillais et m'indignais de mon sort ! je reprenais quelquefois contre elle ces momens de fureur les plus amers de tous, puisqu'ils irritent contre ce qu'on aime ; mais ce n'est pas elle qu'il faut accuser. — Léonce alors me reprochait amèrement de lui avoir caché les résolutions de Delphine.

— Si j'avais su d'avance son dessein, me répétait-il, jamais elle ne ne l'aurait accompli ! Delphine, l'amie de mon cœur, n'aurait pas résisté à mon désespoir ! Il vous a fallu, je le pense, de cruels efforts pour la décider à me causer une telle douleur ! Que lui avez-vous donc dit qui pût la persuader? — Je voulais me justifier, mais il ne m'écoutait pas. Et, reprenant l'idée qui le dominait, il s'écriait : — Vous savez quelle est la retraite que Delphine a choisie, vous le savez, et vous vous taisez ! Quel cœur avez-vous reçu du Ciel, pour refuser de me le confier? C'est à elle aussi, je vous le jure, c'est à votre amie que vous faites du mal, en me cachant ce que je vous demande : pouvez-vous croire, disait-il

en me serrant les mains avec une ardeur inexprimable, pouvez-vous croire que si elle me revoyait, elle n'en serait pas heureuse? Je le sens, j'en suis sûr, dans quelque lieu du monde qu'elle soit, elle m'appelle par ses regrets; si j'arrivais, je n'étonnerais pas son cœur, je répondrais peut-être à ses désirs secrets, à ceux qu'elle combat, mais qu'elle éprouve! en nous précipitant l'un vers l'autre, nos âmes seraient plus d'accord que jamais; vous nous déchirez tous les deux, à qui faites-vous du bien par votre inflexibilité? Parlez, au nom de l'amour qui vous rend heureuse! parlez! — Il m'eût été bien difficile, mademoiselle, de garder le silence, si j'avais su le secret qu'il voulait découvrir; mais M. de Lebensei ayant assuré que je l'ignorais, Léonce le crut enfin : à l'instant où cette conviction l'atteignit, il retomba dans le silence, et peu d'instans après il partit.

Il est revenu depuis assez souvent, mais pour quelques minutes, et sans presque m'adresser la parole : seulement ses regards, en entrant dans ma cham-

bre, m'interrogeaient, et si mes premières paroles portaient sur des sujets indifférens, certain que je n'avais rien à lui apprendre, il retombait dans son accablement accoutumé; hier cependant j'obtins un peu plus de confiance, et, s'y laissant aller, il me dit avec une tristesse qui m'a déchiré le cœur: — Vous voulez que je me console, apprenez-moi donc ce que je puis faire qui n'aigrisse pas ma douleur; j'ai voulu partager avec mad. de Mondoville ses occupations bienfaisantes; ce matin je suis entré dans l'église des invalides, je les ai vus en prière; la vieillesse, les maladies, les blessures, tous les désastres de l'humanité étaient rassemblés sous mes yeux. Hé bien! il y avait sur ces visages défigurés plus de calme que mon cœur n'en goûtera jamais. Où faut-il aller? Le spectacle du bonheur m'offense, et quand je soulage le malheur, je suis poursuivi par l'idée amère que parmi les maux dont j'ai pitié il n'en est point d'aussi cruels que les miens.

— Essayez, lui dis-je encore, des

distractions du monde, recherchez la société. — Ah! me répondit-il vivement avec une sorte d'orgueil qui le ranimait, qui pourrait — on écouter après avoir connu Delphine? Dans la plupart des liaisons, l'esprit des hommes est à peine compris par l'objet de leur amour, souvent aussi leur âme est seule dans ses sentimens les plus élevés; mais l'heureux ami de Delphine n'avait pas une pensée qu'il ne partageât avec elle, et la voix la plus douce et la plus tendre mêlait ses sons enchanteurs aux conversations les plus sérieuses. Ah! madame, continua Léonce en s'abandonnant toujours plus à son émotion, où voulez-vous que je fuie son souvenir? Toutes les heures de ma vie me rappellent ses soins pour mon bonheur : si je veux me livrer à l'étude, je me souviens de ses conseils, de l'intérêt éclairé qu'elle savait prendre aux progrès de mon esprit; elle s'unissait à tout, et tout maintenant me fait sentir son absence. Oh! son accent, son regard seulement, si je le rencontrais dans une autre femme, il me semble que je ne serais plus com-

plétement malheureux ; mais rien, rien ne ressemble à Delphine, je plains tous ceux que je vois comme s'ils devaient s'affliger d'être séparés d'elle ; et moi, le plus malheureux des hommes ! je me plains aussi, car je sais ce qu'il me faut de courage pour paraître encore ce que je suis à vos yeux, pour ne pas succomber, pour ne pas pousser des cris de désespoir, pour ne pas invoquer au hasard la commisération de celui qui me parle, comme si tous les cœurs devaient avoir pitié de mon isolement. La douleur m'a dompté comme un misérable enfant. — A peine pus-je entendre ces derniers mots, que les sanglots étouffèrent. En ce moment je blâmai le sacrifice de Delphine, et Matilde ne m'inspirait aucune pitié.

Cependant elle est devenue plus intéressante depuis le départ de mad. d'Albémar, sa tendresse pour Léonce a donné de la douceur à son caractère ; elle ne parlait pas autrefois à M. de Lebensei, maintenant elle consent assez souvent à le voir chez elle. Il y a deux jours que, l'entendant nommer mad. d'Albémar,

elle s'est approchée de lui et lui a dit avec vivacité : — C'est une personne très-généreuse que mad. d'Albémar. — Ces mots signifiaient beaucoup dans la manière habituelle de Matilde.

Quelques paroles échappées à Léonce me font craindre qu'il ne cède une fois à l'impulsion donnée à la noblesse française pour sortir de France et porter les armes contre son pays ; il n'est malheureusement que trop dans le caractère de M. de Mondoville d'être sensible au déshonneur factice qu'on veut attacher à rester en France. M. de Lebensei combat cette idée de toute la force de sa raison, mais son moyen le plus puissant, c'est d'invoquer l'autorité de Delphine. Léonce se tait à ce nom : ce qui me parait certain pour le moment, sans pouvoir répondre de l'avenir, c'est que M. de Mondoville ne quittera point sa femme pendant sa grossesse ; ainsi nous avons du temps pour prévenir de nouveaux malheurs.

Voilà, mademoiselle, tout ce que j'ai recueilli qui puisse intéresser notre amie,

c'est à vous à juger de ce qu'il faut lui dire ou lui cacher; parlez-lui du moins de l'inaltérable attachement que M. de Lebensei et moi lui avons consacré, et daignez agréer aussi, mademoiselle, l'hommage de nos sentimens.

ÉLISE DE LEBENSEI.

Je partage au fond de mon cœur, mon amie, l'émotion que cette lettre vous aura causée; mais je vous en conjure, ne vous laissez pas ébranler dans vos généreuses résolutions : puisque vous avez pu partir, attendez que le temps ait changé la nature de vos sentimens; un jour Léonce sera votre ami, votre meilleur ami, et l'estime même que votre conduite lui aura inspirée consacrera son attachement pour vous.

J'ai regretté d'abord vivement que vous eussiez pris le parti de ne pas me rejoindre, mais à présent je l'approuve, Léonce serait venu certainement ici s'il avait su que vous y fussiez, et M. de Valorbe n'aurait pas perdu un moment

pour se rapprocher de vous et vous persécuter peut-être d'une manière cruelle. Dérobez-vous donc dans ce moment aux dangereux sentimens que vos charmes ont inspirés ; mais songez que vous devez un jour vous réunir à moi, et qu'il ne vous est pas permis de vous séparer de celle qui n'a d'autre intérêt dans ce monde que son attachement pour vous.

LETTRE III.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Lausanne, ce 24 décembre.

Que de larmes j'ai versées en lisant la lettre de madame de Lebensei ! cependant, ma chère Louise, elle m'a fait du bien, je suis plus calme qu'avant de l'avoir reçue ; j'ai été profondément touchée de cette ressemblance, de cette harmonie de sentimens et d'expressions

que la même douleur a fait naître entre Léonce et moi. Ah! nos âmes avaient été créées l'une pour l'autre : si nous différions quelquefois au milieu de la société, les fortes affections de l'âme, les cruelles peines du cœur font sur nous deux des impressions presques les mêmes.

Enfin, il se soumet à ses devoirs, le temps adoucira ses regrets sans m'effacer entièrement de son souvenir, Matilde est heureuse : ces pensées doivent être douces, une fois peut-être elles me rendront le repos, si M. de Valorbe ne s'acharne point à me le ravir; l'inquiétude la plus vive qui me reste, c'est que Léonce ne cède au désir de se mêler de la guerre si elle est déclarée; mais comme il ne quittera sûrement pas sa femme pendant sa grossesse, ne peut-on pas espérer que d'ici à quelques mois, il arrivera des événemens qui détourneront les malheurs dont la France est menacée?

Je veux m'établir dans un lieu moins habité que celui-ci, où le cruel amour de M. de Valorbe ne puisse pas me dé-

couvrir : il faut se résigner, les convulsions de la douleur doivent cesser, je ne serai jamais heureuse, jamais !..... Hé bien ! quand cette certitude est une fois envisagée, pourquoi ne donnerait-elle pas du calme ?

Hier au soir, cependant, j'ai été bien faible encore ; j'avais été moi-même à la poste pour chercher votre lettre que j'attendais déjà le courrier précédent : on me la remit, je m'approchai, pour la lire, d'un reverbère qui est sur la place ; mon émotion fut telle, que je fus prête à perdre connaissance ; je m'appuyai contre la muraille pour me soutenir, et quand mes forces revinrent, je vis quelques personnes qui s'étaient arrêtées pour me regarder ; si j'étais tombée morte à leurs pieds, qui d'entre elles en eût été troublée ? qui m'aurait regrettée, qui se serait donné la peine d'examiner pendant quelques instans si j'avais en effet perdu la vie ? Ah ! que l'intérêt des autres est nécessaire, et que leur haine est redoutable ! où les fuir, où les retrouver ? Comment supporter leur mal-

veillance? comment renoncer à leurs secours? Que le monde fait de mal, que la solitude est pesante! que l'existence morale enfin est difficile à traîner jusqu'à son terme!

Je revins chez moi; Isore jouait de la harpe : jusqu'à ce jour je l'avais priée de ne pas faire de la musique devant moi, mon âme n'était pas en état de la supporter, elle rappelle trop vivement tous les souvenirs; mais votre lettre, ma sœur, me permit d'y trouver quelques charmes, j'écoutais mon Isore, je lui donnai des leçons avec soin, et quand elle fut couchée, je me mis à jouer moi-même; je me livrai pendant plus de la moitié de la nuit à toutes les impressions que la musique m'inspirait, je m'exaltais dans mes propres pensées, je suffisais à mon enthousiasme; cependant je m'arrêtai comme fatiguée de cet état dont il n'est pas permis à notre âme de jouir trop long-temps, j'ouvris ma fenêtre, et, considérant le silence de cette ville si animée, il y avait quelques heures, je réfléchis sur le premier don de la

nature, le sommeil; il enseigne la mort à l'homme, et semble fait pour le familiariser doucement avec elle. Quelle égalité règne dans l'univers pendant la nuit! les puissans sont sans force, les faibles sans maîtres, la plupart des êtres sans douleur! Veiller pour souffrir est terrible, mais veiller pour penser est assez doux; dans le jour il vous semble que les témoins, que les juges assistent à vos plus secrètes réflexions; mais dans la solitude de la nuit, vous vous sentez indépendant; la haine dort, et des malheureux comme vous pourraient seuls encore vous entendre!

Léonce, Léonce, m'écriai-je plusieurs fois en regardant le Ciel, le repos est-il descendu sur toi, ou ton cœur agité cherche-t-il aussi quelques idées, quelques sentimens qui fassent supporter la perte de l'espérance? l'invincible sort s'en va flétrissant toutes les jouissances passionnées, faut-il leur survivre? Léonce, Léonce, je me plaisais à dire son nom, à le prononcer dans les airs pour qu'il me revînt d'en haut, comme si le Ciel l'avait répété.

Tout-à-coup j'entendis des gémissemens dans une maison vis-à-vis de la mienne, la fenêtre en était ouverte, et les plaintes arrivaient jusqu'à moi, qui seule éveillée dans la ville, pouvais seule les entendre. Ces accens de la douleur me touchèrent profondément, il me semblait que pour la première fois dans ces lieux, il existait un être qui ne m'était plus étranger, puisqu'il pouvait avoir besoin de ma pitié; j'élevai deux ou trois fois la voix pour offrir mes secours, on ne me répondit pas, et les gémissemens cessèrent; je demandai le matin qui demeurait dans la maison d'où j'avais entendu partir des plaintes? On me répondit qu'elle était habitée par une femme âgée et malade qui souffrait pendant la nuit, mais trouvait assez de soulagement pendant le jour, dans les derniers plaisirs de l'existence physique qu'elle pouvait encore supporter. Voilà donc, me dis-je alors, quelle est la perspective de la destinée humaine! quand les douleurs morales finiront, les douleurs physiques s'empareront de notre âme

affaiblie! et la mort s'annoncera d'avance par la dégradation de notre être. Oh! la vie! la vie! que de fois, depuis que j'ai quitté Léonce, j'ai répété cette invocation! mais on l'interroge en vain, en vain on lui demande son secret et son but, elle passe sans répondre, sans que les cris ni les pleurs, la raison ni le courage, puissent jamais hâter ni retarder son cours.

Louise, pardon de vous fatiguer ainsi de mon imagination égarée, mes réflexions me ramènent sans cesse vers les mêmes idées; je voudrais entendre souvent des paroles de mort, je voudrais être environnée de solennités sombres et terribles; ce que je redoute le plus, c'est que ma douleur devienne un état habituel, une existence comme toutes les autres, un mal que je porterai dans mon sein, et que les hommes me diront de supporter en silence. — Adieu, je croyais avoir repris des forces, et je suis retombée, allons, à demain.

Berne, ce 25 décembre.

P. S. Je n'avais pas fermé cette lettre lorsqu'un accident cruel a failli rendre mon sort encore plus misérable : j'ai appris, par un de mes gens, que M. de Valorbe venait d'arriver à Lausanne, heureusement il n'a pas su que j'y étais; mais il pourrait le découvrir d'un moment à l'autre, et la frayeur que j'en ai ressentie ne m'a pas permis d'y rester plus longtemps. Je suis partie à onze heures du soir, j'ai voyagé toute la nuit, et je ne me suis arrêtée qu'ici; se peut-il qu'une destinée sans espoir soit encore poursuivie par tant de craintes! —

Je vais à Zurich, j'y serai dans deux jours, écrivez-moi directement chez MM. de C. négocians; je leur suis recommandée sous un nom emprunté; adieu, ma sœur, je fuis de malheurs en malheurs, sans jamais trouver de repos.

LETTRE IV.

M. de Valorbe à M. de Montalte.

Lausanne, ce 25 décembre 1791.

Depuis long-temps je ne t'ai point écrit, Montalte. A quoi bon écrire? J'ai besoin cependant de parler une fois encore de moi; j'ai besoin d'en parler à quelqu'un qui m'ait connu, qui se rappelle ce que j'étais avant mon irréparable chute.

Tu m'as défendu, je le sais, avec générosité, avec courage; mais que peux-tu, que pouvons-nous l'un et l'autre contre la honte que j'ai acceptée par le plus indigne amour? Madame d'Albémar m'a perdu. Ma réconciliation avec M. de Mondoville est une tache *que toutes les eaux de l'Océan ne peuvent laver.* Je me suis battu trois fois avec des officiers de mon régiment; tout a été vain. Je fuis, je quitte la France, repoussé

de mon corps, ruiné, flétri, sans espoir, sans avenir. Les lois contre les émigrés vont m'atteindre ; mes biens seront saisis, moi-même exilé, poursuivi par des créanciers avides, n'ayant plus de patrie, peut-être bientôt plus d'asile. Et pourquoi tant de malheurs ? parce que les larmes d'une femme m'ont attendri, parce que ce caractère si dur, me dit-on, si personnel, si haineux, n'a pu résister à la douleur de Delphine. Et cette douleur, elle venait de sa passion pour un autre ! C'est mon rival que j'ai épargné, c'est mon rival dont j'ai soigné le bonheur. Et cet heureux Léonce, et cette Delphine, qui était naguères à mes pieds, marchent aujourd'hui tous deux, insoucians de ma destinée. Sans moi leur amour était connu, sans moi l'opinion s'élevait contre eux ; et parce que j'ai été bon, parce que j'ai été sensible, c'est contre moi qu'elle s'élève ! justice des hommes ! C'est par des vertus que je péris. Si j'avais su être dur, inflexible, inexorable, l'estime m'environnerait encore, et ce serait Léonce,

ce serait Delphine, qui gémiraient dans le malheur.

Montalte, je ne te demande plus qu'un service. Je ne sais ce que les nouvelles lois ordonneront sur ma fortune. Je remets entre tes mains ce que tu pourras en sauver. Si je meurs, dispose de ces débris comme de ton bien. Malgré l'exemple général de l'ingratitude, il m'est encore doux d'être reconnaissant envers toi. Je veux découvrir madame d'Albémar, on dit qu'elle a quitté la France. Je la suis, je la cherche, je la trouverai. Si de ton côté tu en apprenais quelque chose, hâte-toi de me le mander.

Si j'arrive enfin jusqu'à cette Delphine que j'ai tant aimée, que j'aime encore, elle décidera de mon sort et du sien. Elle verra l'abîme dans lequel elle m'a précipité; ma santé détruite, chacun de mes jours marqué par de nouvelles douleurs, mes blessures me faisant éprouver encore des souffrances aiguës, toute carrière fermée devant moi, et mon nom déshonoré. J'apprendrai si cette femme d'une sensibilité si vantée, si ce caractère

si doux, cette bienveillance si générale, rempliront les devoirs de la plus simple reconnaissance.

Certes, quelle est la femme qui se croirait permis d'hésiter, si elle voyait devant elle l'infortuné qui a sauvé celui dont elle tient toute son existence, l'infortuné qui, par un sacrifice inoui, lui a immolé jusqu'à son honneur même; l'homme qu'elle aurait réduit à fuir son pays, à renoncer à sa fortune, à braver toute la rigueur des lois et toutes les souffrances de l'exil; si elle le voyait à ses genoux, lui offrant un cœur que tant de peines n'ont pas aliéné, ne lui reprochant rien, n'écoutant encore que l'amour qui l'a perdu, la suppliant de céder à cet amour, de partager son sort, de colorer les dernières heures de sa destinée; je ne sais quelle âme il faudrait avoir pour repousser cette dernière prière.

Madame d'Albémar la repoussera cependant, je le prévois. Des expressions douces, de la pitié, des protestations compatissantes, c'est là tout ce que j'obtiendrai d'elle. Et grâce à cette douceur

de manières, à cette pitié qui n'oblige à rien, lorsqu'elle aura causé ma mort, c'est moi que l'on accusera; c'est moi dont on blâmera la violence, dont on noircira le caractère; et tous ces hommes qui m'ont sacrifié, qui ont disposé de moi par calcul et sans scrupule, comme d'un accessoire dans leur vie, comme d'un être insignifiant et subalterne, ces hommes me condamneront.

Non, Montalte, il ne sera pas dit que ma vie aura toujours été la misérable conquête de quiconque aura voulu s'en emparer. Il ne sera pas dit que le sentiment irritable, mais profond, mais souvent généreux, qui me consume, aura toujours été habilement employé et constamment méconnu. Je la vaincrai, cette faiblesse, cette timidité douloureuse, qui me jette à la merci même de ceux que je n'aime pas, et qui, devant celle que j'aime, a fait taire jusqu'à mon amour.

Je veux que Delphine soit ma femme, je le veux à tout prix. Elle s'est servie de mon caractère, elle m'a trompé par son silence, elle m'a subjugué par sa dou-

leur ; mais, quand il s'est agi de Léonce et de moi, elle n'a pas même daigné me compter. Elle croit sans doute que la même générosité, la même faiblesse, me rendront toujours impossible de résister à ses larmes.

Je mourrai peut-être : tout me l'annonce. La vie m'est à charge ; mais avant de mourir, je ferai revenir Delphine de l'idée qu'elle s'est faite de son ascendant sur moi. Quand je serai ce que les hommes se sont plu toujours à me supposer, quand je pourrai braver leurs souffrances, fermer l'oreille à leurs prières, ils sentiront le prix des qualités dont ils usaient avec insolence, sans les reconnaître ou m'en savoir gré.

Sans doute il serait plus commode de déplorer un instant ma perte, pour m'oublier ensuite à jamais. Delphine trouverait doux de verser quelques larmes sur ma tombe, de se montrer bonne en me plaignant, quand elle n'aurait plus à me craindre. Mais je ne puis me résoudre à mourir, aussi facilement que mes amis se résigneraient à me pleurer.

Delphine m'appartiendra. Crime ou vertu, haine ou amour, sympathie ou cruauté, tous les moyens me sont égaux. Je tirerai parti de ses fautes, je profiterai de ses imprudences, j'encouragerai l'opinion qui déjà menace son nom trop souvent répété, et qui, comme toujours, s'arme contre elle de ce qu'elle a de meilleur et de plus noble dans le caractère. Je l'entourerai de mes ruses, je l'épouvanterai par mes fureurs..... Dans l'état où l'on m'a réduit, quel scrupule pourrait me rester encore? Les scrupules ne conviennent qu'aux heureux.

Mon dessein d'ailleurs est-il si coupable? Je veux l'obtenir, mais c'est pour lui consacrer ma vie : je veux m'emparer de son existence, mais son empire sur moi n'a-t-il pas détruit la mienne? Si je puis l'attendrir, le bonheur m'est encore ouvert : si elle est inflexible, je veux la punir, je veux me venger.

Cependant, Montalte, crois-moi, je ne suis pas encore l'homme féroce que cette lettre semble annoncer. Oh! si je retrouve un cœur qui me réponde, si l'es-

time d'un être sensible vient relever mon âme flétrie, si quelque ombre de justice envers mon malheureux caractère me donne l'espérance qu'on n'en profitera pas toujours pour l'opprimer en le calomniant; si Delphine, touchée de mon sort, s'accusant de mes maux, consent à s'unir à moi, je puis renaître à la vie, je puis reprendre aux sentimens doux, je puis être heureux sur cette terre. Cet ange de paix, de grâce et de bonté, me consolera de tous les revers.

Adieu, Montalte, pardonne-moi ce long délire et ces contradictions sans nombre, et les mouvemens opposés qui m'agitent et qui me déchirent. Tu m'as connu, tu sais si la nature m'avait fait dur ou barbare. Pourquoi les hommes m'ont-ils irrité? Pourquoi n'ont-ils jamais voulu me connaître? Pourquoi n'ai-je trouvé nulle part un seul être qui m'appréciât ce que je vaux! Ne m'as-tu pas vu capable de dévouement, d'élévation, de tendresse et de sacrifice? Mais lorsque dans tout le cours de sa vie, on se voit puni de ce qu'on a fait de bon, lorsqu'il est démontré

que dans chaque événement, c'est un mouvement généreux qui a donné prise à l'injustice, qui peut répondre de soi? quel caractère ne s'aigrirait pas, quelle morale résisterait à cette funeste expérience?

Quoi qu'il arrive, garde le silence à jamais sur moi. Je ne veux pas que les hommes s'intéressent à ma destinée, je ne veux pas me soumettre à ces juges plus personnels, plus égoïstes, plus coupables cent fois que celui qu'ils osent juger. Sois heureux, si tu peux l'être, arme-toi contre la société, contre l'opinion, contre ta propre pitié surtout. Tout ce que la nature nous donne de délicat ou de sensible, sont des endroits faibles, où les hommes se hâtent de nous frapper.

LETTRE V.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Zurich, ce 28 décembre.

Je crois avoir trouvé enfin l'asile qui me convient. A six lieues de Zurich, sur une rivière qui se jette dans le Rhin, il y a un couvent de chanoinesses religieuses, appelé l'abbaye du Paradis, où l'on reçoit des femmes comme pensionnaires; leur conduite est soumise à l'inspection de l'abbesse, elles ne peuvent sortir sans son consentement, quoiqu'elles ne fassent point de vœux (1). La manière de vivre dans ce couvent est régulière sans être pénible; il y a moins de sévérité dans les statuts de cette maison, que dans la plupart de celles du même genre; mais on

(1) Ces sortes de pensionnaires s'appellent des *données*.

est difficile sur le choix des personnes qui peuvent y être admises, et c'est une retraite très-honorable pour les femmes qui y sont reçues ; je dois y aller demain matin, et je vous manderai si je puis m'y établir.

J'éprouve une impatience singulière de trouver enfin une demeure fixe, une existence uniforme ; chaque objet nouveau réveille en moi le même souvenir et la même douleur.

Ce 29.

Louise, l'auriez-vous prévu ? l'abbesse de ce couvent c'est mad. de Ternan, la sœur de mad. de Mondoville, la tante de Léonce ; elle s'appelle Léontine, c'est d'elle qu'il tient son nom ; elle lui ressemble quoiqu'elle ait cinquante ans : il y a eu des momens, pendant notre longue conversation, où ces rapports de figure et de voix m'ont frappée jusqu'au point d'en tressaillir ; elle a, dans sa manière de parler, cet accent un peu espagnol, qui donne, vous le savez, tant de grâce et de noblesse au langage de Léonce ; je

ne pouvais me résoudre à m'éloigner d'elle, j'essayais mille sujets différens, dans l'espoir d'en découvrir un qui pût animer assez madame de Ternan, pour donner à ses mouvemens plus de jeunesse, plus de ressemblance avec ceux de Léonce. Je n'ai point cherché à connaître le caractère de madame de Ternan, ses gestes, ses regards, m'occupaient uniquement. Je lui ai témoigné le plus grand désir de me fixer dans sa maison, sans que rien en elle m'ait fortement attiré, si ce n'est les traits de son visage, et les accens de sa voix qui rappellent Léonce.

Elle a consenti à ce que je désirais, elle m'a promis le secret sur mon véritable nom, et m'a accueillie très-poliment, quoiqu'avec un mélange de hauteur qui rappelait ce qu'on m'a dit du caractère de sa sœur; elle m'a paru avoir de l'esprit, mais celui d'une femme qui a été très-jolie, et dont les manières se composent de la confiance qu'elle avait autrefois dans sa figure, et de l'humeur qu'elle a maintenant de l'avoir perdue. Rien en elle ne peut expliquer pourquoi

elle s'est fait religieuse, et quand elle cause, elle a l'air de l'oublier tout-à-fait; on m'a dit cependant qu'elle était très-sévère pour la manière de vivre des pensionnaires qu'elle admettait chez elle, et que toute sa communauté avait en général un grand esprit de rigueur. Quoi qu'il en soit, je veux m'établir dans ce couvent: que m'importe plus ou moins d'exigeance! je n'ai rien à faire qu'à me dérober, s'il est possible, aux sentimens douloureux qui me poursuivent. Madame de Ternan obtiendra de moi ce qu'elle voudra, elle ne se doute pas de l'empire qu'elle a sur ma volonté, j'irais au bout du monde pour la voir habituellement.

J'apprendrai en vivant avec elle, tous les mots qu'elle prononce comme Léonce, toutes les impressions qui fortifient les traces de sa ressemblance avec lui, et je chercherai à faire reparaître plus souvent ces traces chéries. — Oh! Léonce, me voilà un intérêt dans la vie: j'aimerai cette femme, quels que soient ses défauts; je la soignerai, pour qu'elle écrive une fois à votre mère que j'étais digne de vous.

— Je ne serai pas séparée tout-à-fait de ce que j'aime : un rapport, quelque indirect qu'il soit, me restera encore avec lui ; et quand dans quelques années je pourrai lui faire connaître ma retraite, lui raconter les jours que j'y ai passés, il sera touché des sentimens qui m'auront toute entière occupée.

Ma sœur, votre dernière lettre m'a profondément attendrie ; ne vous affligez pas autant de ma situation ; elle vaux mieux depuis que j'ai choisi une retraite, depuis que j'ai pu, loin de Léonce, retrouver encore quelques liens avec lui.

LETTRE VI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Zurich, ce 31 décembre.

Je viens d'éprouver une émotion très-vive, ma chère Louise, et je ne sais si je me suis bien ou mal conduite dans une situation, où des sentimens très-opposés m'agitaient. La maison que j'habite ici est près de celle de madame de Cerlebe, une femme que tout le monde vante à Zurich, et qui m'a paru en effet très-aimable; j'étais recommandée par des négocians de Lausanne à son mari, je l'ai vue tous les jours, elle m'a montré plusieurs fois l'empressement le plus aimable, et voulait m'emmener avec elle à la campagne, où elle demeure presque toute l'année avec son père et ses enfans : hier, j'allai la remercier et prendre congé d'elle.

Une impression d'inquiétude altérait la sérénité habituelle de son visage. — J'ai chez moi, me dit-elle, depuis quatre jours, un Français qu'un de mes amis de Lausanne m'a priée de recevoir, et dont il me dit le plus grand bien; le pauvre homme est tombé malade en arrivant, des suites de ses blessures, et je crois aussi que quelque chagrin secret lui fait beaucoup de mal. — Troublée de ce qu'elle me disait, je lui demandai le nom de cet infortuné. — M. de Valorbe, reprit-elle. — Sans doute mon visage exprimait ce qui se passait en moi, car madame de Cerlebe me saisit la main et me dit : — Vous êtes madame d'Albémar; je le soupçonnais déjà, j'en suis sûre à présent; vous allez rendre la vie à M. de Valorbe, il vous nomme sans cesse, il prétend qu'il doit vous épouser, que vous le lui avez promis; il mourra s'il ne vous voit pas. — Je me taisais. Mad. de Cerlebe continua le récit des souffrances de M. de Valorbe, et des preuves continuelles qu'il donnait de sa passion pour moi, et tout en me parlant, elle se levait et marchait vers

la porte, comme si elle ne doutait pas que je ne la suivisse pour aller voir M. de Valorbe.

Comment vous rendre compte de ce qui se passait en moi? Si je n'avais jamais eu aucun tort envers M. de Valorbe, si ce silence qu'il n'a point oublié ne lui paraissait pas une sorte de promesse, peut-être aurais-je été le voir; mais tel est le malheur d'un premier tort, qu'il vous force absolument à en avoir un second, pour éviter l'embarras cruel du reproche. Je ne savais d'ailleurs comment parler à M. de Valorbe; certainement sa situation m'inspirait beaucoup de pitié; mais si j'exprimais cette pitié dans des termes vagues, n'exalterais-je pas ses espérances? et si je la restreignais par des expressions positives, ne le blesserais-je pas profondément? Je ne connais rien de si pénible que de voir un homme malheureux, lorsqu'on éprouve un sentiment intérieur de contrainte, qui oblige à mesurer les paroles qu'on lui adresse, avec un sang-froid presque semblable à la dureté. J'éprouvais enfin une répugnance invincible pour

aller dans la chambre de M. de Valorbe; autrefois je l'aurais vaincue cette répugnance, mais je souffre depuis si long-temps, que j'ai peut-être perdu quelque chose de cette bonté vive et involontaire, qui m'entraînait sans réflexion et souvent même malgré mes réflexions.

Je refusai madame de Cerlebe, elle s'en étonna et n'insista point; mais elle me demanda seulement assez froidement la permission de me quitter, pour aller voir dans quel état était M. de Valorbe. Je fus fâchée d'avoir été désapprouvée par madame de Cerlebe, car je me sens un véritable penchant pour elle, depuis le peu de temps que je la connais. Je descendis lentement son escalier, hésitant toujours, mais toujours animée par le désir de m'éloigner. Quand je fus à peu de distance de la porte, je me retournai, et je vis à la fenêtre une figure presque méconnaissable; ses regards me parurent fixés sur moi, je fis quelques pas pour retourner; mais l'idée de Léonce me vint, je pensai que, s'il était là, il m'arrêterait; je levai les yeux vers la fenêtre, il me

sembla que le visage de M. de Valorbe exprimait en me voyant approcher, une joie tout-à-fait effrayante ; un sentiment de joie me saisit et je retournai chez moi sans m'arrêter.

J'ai besoin de savoir, ma sœur, si vous me condamnerez ou si vous m'excuserez ; je me retirerai demain dans un asile où personne du moins ne pourra plus prétendre à me voir.

LETTRE VII.

M. de Valorbe à M. de Montalte.

Zurich, ce 1.er janvier 1792.

Je me trompais, Montalte, lorsque je vous écrivais que madame d'Albémar aurait au moins avec moi des formes polies et douces, elle n'a pas même voulu s'en donner la peine. Elle a été dans la même

maison que moi sans daigner me voir; elle me savait malade mourant, mourant pour elle, et quelques pas qui l'auraient amenée près de mon lit de douleur, lui ont paru un effort trop pénible! Je l'ai vue hésiter, revenir, et céder enfin à l'impitoyable sentiment qui lui défendait de me secourir.

Je ne sais pourquoi je m'accuse quelquefois, ce sont les autres qui ont toujours eu tort envers moi; c'est Delphine qui est barbare, il faut qu'elle en soit punie. La nature aussi s'acharne sur ma misérable existence; je ne peux pas marcher, je ne peux pas me soutenir, je me sens une irritation inouïe même contre les objets physiques qui m'environnent; une chaise qui me heurte, un papier que je ne trouve pas, une porte qui résiste, tout me cause une impatience douloureuse : que de maux sur la terre sont destinés à l'homme!

Il faut les dompter, je sortirai, je trouverai celle qui n'a pas voulu me voir, aucun asile ne la soustraira à ma volonté! les souffrances que j'éprouve m'agitent au lieu de m'abattre. — Delphine, vous re-

gretterez l'indigne mouvement qui vous a pour jamais privé de tous vos droits à ma pitié.

LETTRE VIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

De l'Abbaye du Paradis, ce 2 janvier 1792.

Enfin, je suis ici; je ne sais si je dois m'applaudir d'avoir quitté Zurich sans avoir vu M. de Valorbe; madame de Cerlebe au moins m'a promis de lui exprimer mes regrets, de lui offrir tous les services qui sont en ma puissance et que je serais si empressée de lui rendre. Madame de Cerlebe ne m'a point paru refroidie pour moi et j'en ai joui, car je ne la vois jamais sans que mon amitié pour elle ne s'augmente.

Elle connaît intimement une des religieuses du couvent où je suis, mais elle n'aime pas madame de Ternan; elle pré-

tend que c'est une personne égoïste et hautaine, d'un esprit étroit et d'un cœur dur, et qu'elle na eu d'autre motif pour quitter le monde, que le chagrin de n'être plus belle.

— Vous ne savez pas, me disait madame de Cerlebe, combien une vie frivole dessèche l'âme! Madame de Ternan avait des enfans, elle ne s'en est pas fait aimer; elle avait de l'esprit naturel, elle l'a si peu cultivé, que son entretien est souvent stérile : maintenant qu'elle est forcée de renoncer à tous les genres de conversation, pour lesquels il faut nécessairement un joli visage, elle s'est retirée dans un couvent afin d'exercer encore de l'empire par sa volonté, quand ses agrémens ne captivent plus personne; un fonds de personnalité très-ferme et très-suivi s'est montré tout-à-coup en elle, quand sa beauté n'a plus attiré les hommages : elle n'est dans la réalité ni très-sévère ni très-religieuse; mais elle a pris de tout cela ce qu'il faut pour avoir le droit de commander aux autres. L'amour-propre lui a fait quitter le monde, l'amour-propre est son

seul guide encore dans la solitude ; elle conserve une sorte de grâce, reste de sa beauté, souvenir d'avoir été aimée, qui vous fera peut-être illusion sur son véritable caractère ; mais si quelque circonstance vous mettait jamais dans sa dépendance, vous verriez si je vous ai trompée, et vous vous repentiriez de ne m'avoir pas crue. —

Ces observations et plusieurs autres encore que madame de Cerlebe me présentait avec beaucoup d'esprit et de chaleur, m'auraient peut-être fait impression, si madame de Ternan n'eût pas été la tante de L'once ; mais quels défauts pourraient l'emporter sur ce regard, sur ce son de voix qui me le rappellent ! J'ai persisté dans mon dessein et je suis établie ici depuis hier.

Pauvre M. de Valorbe ! que je voudrais diminuer son malheur ! pourrais-je sans l'offenser lui offrir la moitié de ma fortune ? Enfin, ma chère Louise, que votre cœur imagine ce qui pourrait adoucir sa situation ! mais je ne puis me résoudre à le voir, les témoignages de son amour me

seraient trop pénibles loin de Léonce. Je ne sais par quelle bizarrerie cruelle, on craint toujours d'être plus aimée par l'homme qu'on n'aime pas, que par celui qu'on préfère; il vaut mieux n'entendre aucune expression de tendresse, et que tout se taise, quand Léonce ne parle pas.

LETTRE IX.

Madame de Mondoville, mère de Léonce à Madame de Ternan, sa sœur.

Madrid, ce 17 janvier 1792.

Vous m'apprenez, ma chère sœur, que madame d'Albemar est près de vous; mon fils ne le sait pas, gardez bien ce secret. Léonce a toujours la tête tournée d'elle, et dans un moment où les indignes lois françaises vont permettre le divorce, j'éprouve une crainte mortelle qu'il ne se déshonore en abandon-

nant Matilde pour cette Delphine, dont la séduction est, à ce qu'il paraît, véritablement redoutable : ne pourriez-vous pas prendre assez d'empire sur son esprit, pour l'engager à se marier avec un de ses adorateurs? Je ne pourrai jamais ramener la raison de mon fils, s'il n'a pas à se plaindre d'elle.

Je n'ai pas d'idée fixe sur cette femme qui me paraît, d'après tout ce que j'entends dire, un être tout-à-fait extraordinaire; mais je serais désolée, quand même mon fils serait libre, qu'il devînt son époux. On ne peut jamais soumettre ces esprits qu'on appelle supérieurs aux convenances de la vie; il faut supporter qu'ils vous donnent un jugement nouveau sur tout, et qu'ils vous développent des principes à eux, qu'ils appellent de la raison; cette manière d'être me paraît à moi souverainement absurde, particulièrement dans une femme. Notre conduite est tracée, notre rang nous marque notre place, notre état nous impose nos opinions; que faire donc de cet esprit d'examen qui perd toutes les têtes? La morale et la fierté sont

très-anciennes, la religion et la noblesse le sont aussi, je ne vois pas bien ce qu'on veut faire des idées nouvelles ; et je ne me soucie pas du tout qu'une femme qui les aime, exerce un empire sur mon fils. Je vous prie donc instamment, ma sœur, puisque le hasard met madame d'Albémar dans votre dépendance, d'employer tout votre esprit à la séparer sans retour de Léonce.

Comment vous trouvez-vous de votre établissement en Suisse ? ne vous en lasssez-vous point ? et ne penserez vous pas à venir dans un couvent en Espagne, pour me donner la douceur de finir mes jours auprès de vous ?

LETTRE X.

Réponse de madame de Ternan à sa sœur, madame de Mondoville.

De l'Abbaye du Paradis, ce 30 janvier 1792.

Je vois bien, ma sœur, que vous n'avez jamais vu madame d'Albémar; il se mêlerait à votre opinion, juste à quelques égards, un goût qu'il est impossible de ne pas ressentir pour elle : la facilité de son caractère et la grâce de son esprit sont très-séduisantes; sa figure a une expression de sensibilité si naturelle, si aimable, que les caractères les plus froids s'y laissent prendre; moi qui suis assurément bien revenue de toute espèce d'illusion, j'ai de l'attrait pour Delphine; mais soyez tranquille sur cet attrait, loin de nuire à vos projets, il y servira. Je veux la déterminer à se faire religieuse dans mon couvent, et je crois que j'y parviendrai; elle a beaucoup de mélancolie dans le caractère,

un profond sentiment pour votre fils, et assez de vertu pour ne pas vouloir y céder ; dans cette situation, que peut-elle faire de mieux que d'embrasser notre état ? comment pourrais-je d'ailleurs être assurée de la garder près de moi, si elle ne le prenait pas ? Elle me quitterait nécessairement une fois, et ce serait pour moi une véritable peine.

J'avais pris assez d'humeur contre toutes les affections, depuis que je ne peux plus en inspirer ; Delphine est néanmoins parvenue à m'intéresser ; n'imaginez pas cependant que je me laisse dominer par ce sentiment, je le ferai servir à mon bonheur ; l'on ne fait pas de fautes quand on n'a plus d'espérances, car on ne hasarde plus rien. Je tiens beaucoup à conserver Delphine auprès de moi ; et comme je ne puis m'en flatter qu'en la liant à notre communauté d'une manière indissoluble, j'y ferai tout ce qu'il me sera possible : c'est seconder vos vues ; et, de plus, je ne pense pas qu'on puisse m'accuser de personnalité dans ce dessein ; qu'arrivera-t-il à Delphine en restant au milieu du monde ? ce

que j'ai éprouvé, ce que toutes les belles femmes sont destinées à souffrir ; elle se verra par degrés abandonnée, elle verra l'admiration qu'elle inspire se changer en pitié, et des sentimens commandés prendre la place des sentimens involontaires.

Hier je parlais sur divers sujets avec assez de tristesse, vous savez que c'est en général à présent ma manière de sentir ; Delphine m'écoutait avec l'intérêt le plus aimable ; je lui dis je ne sais quel mot qui apparemment la toucha, car tout-à-coup je la vis presque à genoux devant moi, me conjurer de l'aimer et de la protéger dans la vie. Le hasard avait donné dans ce moment à sa figure une grâce nouvelle ; elle était penchée d'une manière qui ajoutait encore à la beauté de sa taille ; sa robe s'était drapée comme un peintre l'aurait souhaité, et ses beaux cheveux, en tombant, avaient paré son visage du charme le plus attrayant. Vous l'avouerai-je ? je me rappelai dans ce moment que moi aussi j'avais été belle, et cette pensée m'absorba toute entière ; je ne me sentis cependant aucun mouvement d'envie con-

tre Delphine, et je désirai même plus vivement encore de la retenir auprès de moi. Elle me rend quelques-uns des plaisirs que j'ai perdus, elle me donne des témoignages d'amitié que je n'ai reçus que quand j'étais jeune; elle me joue des airs qui me plaisent; elle est malheureuse quoique jeune et belle, cela console d'être vieille et triste; il faut qu'elle reste auprès de moi.

Pourquoi la détournerais-je de se fixer ici? pourquoi ferais-je ce sacrifice? Les sacrifices conviennent aux jeunes gens, ils sont entourés d'amis qui prennent parti pour eux contre eux-mêmes; mais quand on est vieille, tant de gens trouvent simple que l'on se dévoue, tant de gens l'exigent de vous, que, par un mouvement assez naturel, on est tenté de se faire une existence d'égoïsme, puisqu'on ne vous tient plus compte de l'oubli de vous-même. Il est des qualités qu'il n'est doux d'exercer que quand les autres s'y opposent; et croyez-moi, ma sœur, à cinquante ans personne ne nous aime autant que nous nous aimons nous-mêmes.

Vous êtes bonne de me proposer de revenir près de vous, mais nous nous rappellerions notre jeunesse ensemble, et cela fait trop de mal; j'aime mieux vivre ici où personne ne m'a connue que telle que je suis. Je m'intéresse à vous, à votre famille, je vous servirai dans toutes les circonstances; mais je mourrai dans le couvent où je suis; j'ai vu quelque part, dans les *Nuits d'Young*, qu'il faut que *la vieillesse se promène silencieusement sur le bord solennel du vaste Océan, qu'elle doit bientôt traverser;* cela m'a frappée. J'étais bien légère autrefois, à présent je n'aime que les idées sombres; je voudrais me persuader que la vie ne vaut rien pour personne, et qu'après moi l'amour, la beauté, la jeunesse ont fini.

Vous n'avez pas ces mouvemens de tristesse, ma sœur, votre passion pour votre fils vous en a préservée; vous savez que le mien m'a abandonnée de très-bonne heure; je n'ai pu retenir aucune affection autour de moi, cependant j'en avais besoin; mais quand je les ai vues s'éloigner, un sentiment de fierté très-

impérieux m'a empêchée de rien faire pour les rappeler ; je me suis fait une vie qui convient assez à mon caractère ; l'extrême sévérité que j'ai établie parmi les religieuses chanoinesses qui me sont subordonnées, donne beaucoup de considération à l'abbaye que je gouverne ; et vous l'avez remarqué comme moi, la considération est la seule jouissance des femmes dans leur vieillesse. Je ne pourrais pas facilement transporter en Espagne l'existence dont je jouis ici, il me faudrait plusieurs années pour préparer ce que je recueille maintenant, je ne dois donc pas songer à me réunir à vous ; mais comptez toujours sur moi comme sur une sœur dévouée à tous vos intérêts, et qui partage la plupart de vos opinions, par goût et par sympathie.

LETTRE XI.

Delphine à Mademoiselle d'Albémar.

De l'Abbaye du Paradis, ce 2 février.

Je ne vous ai point écrit depuis près d'un mois : j'ai voulu essayer si la vie uniforme que je mène me donnerait enfin du calme, et si, en m'interdisant de parler, même à vous, des sentimens que j'éprouve, je finirais par en être moins troublée. Hélas ! tous ces sacrifices ne me réussissent point ; une seule résolution pourrait plus que tant d'efforts : si je partais.... si je revoyais Léonce.... Insensée que je suis ! ah ! c'est pour n'avoir plus ces pensées agitantes qu'il faudrait s'enchaîner ici. Madame de Ternan aurait envie de me garder pour toujours auprès d'elle, je suis sensible à ce désir, mais je ne sais pourquoi le plaisir même qu'elle trouve à me voir, ne me persuade pas qu'elle m'aime ; je crains qu'il n'entre peu d'affection dans le be-

soin qu'elle peut avoir des autres : elle discerne parfaitement les personnes qui lui conviennent, et souhaite de les captiver ; mais il semble qu'elle emploierait le même accent pour s'assurer d'une maison qui lui plairait, que pour retenir un ami.

Elle exerce, malgré ses défauts, un grand empire sur ceux qui l'entourent. Il y a dans ses manières une dignité qui en impose, et fait mettre beaucoup de prix à ses moindres expressions de confiance et de familiarité. Je crois cependant que sa ressemblance avec Léonce est la principale cause de son ascendant sur moi ; car, pour peu qu'on pénètre jusqu'au fond de son âme, on y trouve je ne sais quoi d'aride qui refroidit le cœur le plus disposé à s'attacher.

Hier, par exemple, j'avais joué sur ma harpe des airs qu'elle avait entendus autrefois, et ma conversation l'intéressait : elle me dit un mot assez mélancolique, qui m'encouragea à lui demander quels avaient été les motifs de sa retraite dans un couvent ; elle hésita quelques momens, et, d'un ton très-réservé, elle me tint d'a-

bord les discours convenables à son état ; cependant comme je la pressais d'avantage et que j'osai lui parler de sa beauté passée : — Hé bien ! me dit-elle, puisque vous vous intéressez à moi, je vous donnerai quelques lignes que j'avais écrites, non pour raconter ma vie, car, selon moi, l'histoire de toutes les femmes se ressemble, mais pour me rendre compte des motifs qui m'ont déterminée au parti que j'ai pris : cela n'est pas achevé, parce qu'on ne finit jamais ce qu'on écrit pour soi, mais il y en a assez pour satisfaire votre curiosité et pour vous prouver ma confiance.

Je vous envoie, ma sœur, ce que madame de Ternan m'a remis ; il y règne une impression de tristesse qui d'abord pourrait toucher ; mais, en y réfléchissant, on trouve dans cette tristesse bien plus d'amour-propre que de sensibilité ; vous me direz l'impression que ce singulier écrit aura produite sur vous.

Raisons qui ont déterminé Léontine de Ternan à se faire religieuse.

J'ai été fort belle et j'ai cinquante ans; de ces deux événemens fort ordinaires, naissent toutes les impressions que j'ai éprouvées. Je ne sais pas si j'ai eu moins de raison qu'une autre, ou seulement un esprit plus observateur, plus pénétrant, et qui n'était pas susceptible de se conserver à lui-même des illusions; ce que je sais, c'est qu'en perdant ma jeunesse je n'ai rien trouvé dans le monde qui pût remplir ma vie, et que je me suis sentie forcée à le quitter, parce que tous les liens qui m'y attachaient se sont relâchés comme d'eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il ne m'en soit plus resté un seul que je pusse véritablement regretter.

J'avais de l'esprit, j'en ai peut-être encore; mais on en peut difficilement juger, car cet esprit se développait singulièrement par ma confiance dans ma figure; j'avais de l'imagination et beaucoup de gaîté, je contais d'une manière piquante,

j'avais de l'humeur avec grâce, et sûre de l'attrait que tout le monde en me voyant ressentait pour moi, j'éprouvais un désir animé de plaire et une douce certitude d'y réussir; cette certitude m'inspirait une foule d'idées et d'expressions que je n'ai jamais pu retrouver depuis.

J'avais épousé un homme bon et raisonnable qui m'aimait à la folie; je lui fus fidèle, plus encore, je l'avouerai, par fierté que par vertu; je voulais être soignée, suivie, adorée, et je ne voulais pas accorder à un seul homme la préférence qui était l'objet de l'ambition de tous. Je n'eus donc pas de torts envers mon mari, mais je fus peu occupée de lui, et par degrés il prit habitude de s'intéresser vivement aux affaires, et de se distraire des sentimens qui l'avaient absorbé pendant quelques années. J'eus deux enfans, un fils et une fille; je les ai rendus fort heureux dans leur enfance, j'ai soigné leurs plaisirs, je leur ai donné tous les maîtres qui avaient le plus de réputation, et j'ai joui de leur tendresse, jusqu'à ce que l'un eût atteint dix-huit ans et l'autre seize; c'est vers cette

époque que commence la nouvelle perspective de ma vie, celle qui se rembrunissant toujours plus s'est enfin terminée par le genre de vie que je mène ici, et qui ressemble autant qu'il se peut à la mort.

Ma figure se conserva assez tard, néanmoins, depuis l'âge de trente ans, j'avais commencé à réfléchir sur le petit nombre d'années dont il me restait à jouir; je m'étonnai d'une impression qui m'était tout-à-fait nouvelle, je craignais l'avenir au lieu de le désirer, je ne faisais plus de projets, je retenais les jours au lieu de les hâter. Je voulus devenir plus soigneuse pour mes amis, ils s'en étonnèrent et ne m'en aimèrent pas davantage; je repris mes caprices, mon inconséquence, on n'y était plus préparé, et sans que personne autour de moi se rendit compte d'aucun changement dans la nature de ses affections, je voyais déjà des différences dont personne que moi ne se doutait encore.

Il me vint l'idée de faire des liaisons nouvelles, il me semblait qu'elles raniméraient mon esprit et ma vie. Mais je

n'avais pas en moi la faculté d'aimer ceux que je n'avais point connu dans les premières années de ma jeunesse ; et quoique ma sensibilité n'eût peut-être jamais été très-profonde, il y avait pourtant une distance infinie entre ces affections que je commandais, et les affections involontaires qui avaient décidé mes premières amitiés. Je répétais ce que j'avais dit autrefois avec une sorte d'exactitude, pour voir si je produirais le même effet ; je croyais rencontrer des caractères différens, des situations entièrement changées, tandis que tout était de même, excepté moi. J'avais perdu, non pas encore les charmes de la jeunesse, mais cette espérance vive, indéfinie, entraînant avec elle tous ceux qui s'unissent confusément aux nombreuses chances d'un long avenir.

Aucune de mes liaisons ne tenait ; rien ne s'arrangeait de soi-même : toutes mes relations étaient pour ainsi dire faites à la main, et demandaient des soins continuels ; j'en faisais trop ou trop peu pour les autres, je n'avais plus de mesure sur rien, parce qu'il n'y avait point d'accord

entre mes désirs et mes moyens; enfin, après sept ou huit ans de ces vains efforts, pour obtenir de la vie ce qu'elle ne pouvait plus me donner, je m'aperçus un jour que j'étais sensiblement changée, et je passai tout un bal sans qu'aucun homme m'adressât des complimens sur ma figure: on commença même à me parler avec ménagement des femmes jeunes et belles, et à ramener devant moi la conversation sur des sujets d'un genre plus grave; je sentis que tout était dit: les autres étaient enfin arrivés à découvrir ce que je prévoyais; il ne fallait plus lutter, et j'étais trop fière pour m'attacher à quelques faibles succès, que des efforts soutenus pouvaient encore faire renaître.

Je n'étais cependant alors qu'à la moitié de la carrière que la nature nous destine; et je ne voyais plus un avenir, ni une espérance, ni un but qui pût me concerner moi-même. Un homme à l'âge que j'avais alors aurait pu commencer une carrière nouvelle; jusqu'à la dernière année de la plus longue vie, un homme peut espérer une occasion de gloire, et la

gloire c'est comme l'amour, une illusion délicieuse, un bonheur qui ne se compose pas comme tous ceux que la simple raison nous offre, de sacrifices et d'efforts; mais les femmes, grand Dieu! les femmes! que leur destinée est triste! à la moitié de leur vie, il ne leur reste plus que des jours insipides, pâlissans d'années en années; des jours aussi monotones que la vie matérielle, aussi douloureux que l'existence morale.

Et vos enfans, me dira-t-on, vos enfans! la nature prodigue envers la jeunesse, nous a réservés les plus doux plaisirs de la maternité, pour l'époque de la vie qui permet encore les plus heureuses jouissances de l'amour; nous sommes les premiers objets de l'affection de nos enfans, à l'âge où nous pouvons l'être encore de l'époux, de l'amant qui nous préfère, et quand notre jeunesse finit, celle de nos enfans commence, et tout l'attrait de l'existence nous les enlève au moment même où nous aurions le plus besoin de nous reposer sur leurs sentimens.

J'essayai de revenir à mon mari, il était

bien pour moi; mais quand je voulais lui redemander ces soins, cet intérêt suivi, cet amour enfin que je lui inspirais vingt ans plutôt, il ne me le refusait pas, mais il en avait aussi complétement perdu le souvenir que des jeux les plus frivoles de son enfance; cependant quel plaisir peut-on trouver dans la société d'un homme à qui vous n'êtes pas essentiellement nécessaire, qui pourrait vivre sans vous comme avec vous, et prend à votre existence un intérêt plus faible que celui que vous y prenez vous-même.

Quand les autres ne s'occupent plus naturellement de vous, on est assez tenté de devenir exigeante, et de reprendre par ses défauts une sorte d'empire qu'on ne peut plus espérer de ses grâces; moins j'inspirais d'amour, plus j'aurais voulu que mes enfans eussent dans leur affection pour moi, cet entraînement et ce culte, qui m'avaient rendu chers les hommages dont je m'étais vue l'objet; moins je trouvais dans le monde d'intérêt et de plaisir, plus j'avais besoin d'une société continuelle et douce dans mon in-

térieur; mais plus un sentiment, un plaisir, un but quelconque nous devient nécessaire, plus il est difficile de l'obtenir; la nature et la société suivent cette maxime connue de l'Évangile : *elles donnent à ceux qui ont;* mais ceux qui perdent, éprouvent une contagion de peines qui se succèdent rapidement et naissent les unes des autres.

Je voulus essayer de m'occuper, mais aucun intérêt ne m'y excitait; mes enfans étaient élevés; mon mari occupé des affaires et accoutumé à moi de telle sorte, que je ne pouvais plus rien changer à nos relations; quel motif me restait-il donc pour une action quelconque? Tout était égal; et je passais des heures entières dans l'incertitude sur les plus simples actions de la vie, parce qu'il n'y en avait aucune qui me fût plus commandée, plus agréable ou plus utile que l'autre.

Mon mari mourut, et quoique nous ne fussions pas très-tendrement ensemble, je sentis cependant que sa perte ôtait à mon existence son reste de charmes et de considération; mes enfans étaient éta-

blis l'un en Espagne, l'autre en Hollande, il n'y avait plus aucune relation nécessaire entre personne et moi; quand on est jeune, les liens de parenté importunent, et l'on ne veut s'environner que de ceux que l'attrait réciproque rassemble autour de nous; mais quand on est vieille, on souhaiterait qu'il n'y eût plus rien d'arbitraire dans la vie, on voudrait que les sentimens et les liens qu'ils inspirent fussent commandés à l'avance, on ne fonde aucun espoir sur le hasard ni sur le choix.

Je ne pouvais plus concevoir comment il me serait possible de filer cette multitude de jours qui m'étaient peut-être réservés encore, et pour lesquels je ne prévoyais ni un intérêt, ni une variété, ni un plaisir; rien qu'un murmure frivole d'idées insipides, qui ne m'endormirait pas même doucement jusqu'au tombeau. L'amour-propre a nécessairement beaucoup d'influence sur le bonheur des femmes; comme elles n'ont pas d'affaires, point d'occupations forcées, elles fixent leur attention sur ce qui les concerne, et détaillent pour ainsi dire la

vie qui vaut encore mieux par les grandes masses que par les observations journalières. J'éprouvais donc une sorte d'agitation intérieure très-pénible, je remarquais tout, je me blessais de tout, je ne jouissais de rien; j'avais un fond de douleur qui se faisait toujours sentir, ajoutait à mes peines et retranchait de mes plaisirs; et dans les meilleurs momens même, l'affadissement de la vie me gagnait chaque jour plus.

Enfin, une fois j'allai voir une religieuse de mes amies, qui jouissait d'un calme parfait; elle me persuada facilement d'embrasser son état; que perdais-je en effet, n'étais-je pas déjà sous l'empire de la mort? Elle commence, la mort, à la première affection qui s'éteint, au premier sentiment qui se refroidit, au premier charme qui disparaît! Ses signes avant-coureurs se marquent tous à l'avance sur nos traits; l'on se voit privée par degrés des moyens d'exprimer ce que l'on sent, l'âme perd son interprète, les yeux ne peignent plus ce qu'on éprouve, et les impressions de notre cœur, comme

renfermées au-dedans de nous-mêmes, n'ont plus ni regards ni physionomie, pour se faire entendre des autres; il faut alors mener une vie grave, et porter sur un visage abattu, cette tristesse de l'âge, tribut que la vieillesse doit à la nature qui l'opprime.

On parle souvent de la timidité de la jeunesse, qu'il est doux ce sentiment! ce sont les inquiétudes de l'espérance qui le causent; mais la timidité de la vieillesse est la sensation la plus amère dont je puisse me faire l'idée; elle se compose de tout ce qu'on peut éprouver de plus cruel, la souffrance qui ne se flatte plus d'inspirer l'intérêt, et la fierté qui craint de s'exposer au ridicule. Cette fierté, pour ainsi dire négative, n'a d'autre objet que d'éviter toute occasion de se montrer; on sent confusément presque de la honte d'exister encore, quand votre place est déjà prise dans le monde, et que, surnuméraire de la vie, vous vous trouvez au milieu de ceux qui la dirigent et la possèdent dans toute sa force.

Je désirai que la maison religieuse où

je voulais me fixer fût loin de Paris; le bruit du monde fait mal même dans la solitude la plus heureuse. On m'indiqua une abbaye à quelques lieues de Zurich, j'y vins il y a trois ans, et depuis ce temps, je dérobe du moins aux regards le spectacle lent et cruel de la destruction de l'âge. J'ai pris une manière de vivre qui, loin de combattre ma tristesse, la consacre pour ainsi dire, comme l'unique occupation de ma vie; mais c'est une assez douce société que la tristesse, dès que l'on n'essaie plus de s'en distraire; enfin que puis-je dire de plus? J'avais à vivre, voilà ce que j'ai essayé pour m'en tirer.

LETTRE XII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

De l'abbaye du Paradis, ce 6 février.

Une crainte mortelle, ma chère Louise, est venue troubler le peu de calme dont je jouissais; il a échappé à madame de Ternan un mot, qui me fait croire que la mère de Léonce lui a mandé que son fils se livrait vivement au projet de prendre parti dans la guerre dont la France est menacée; je sais bien qu'à présent il ne s'éloignera pas de Matilde, mais il peut contracter de tels engagemens à l'avance, qu'il n'existe plus aucun moyen de le détourner de les remplir; je ne vois auprès de lui que M. de Lebensei, qui puisse mettre un vif intérêt à combattre ce funeste dessein, et je lui écris pour l'en conjurer. Envoyez ma lettre à M. de Lebensei, ma sœur, sans lui faire connaître d'aucune manière, dans quel lieu

je suis ; cette lettre peut prévenir le malheur que je redoute, c'est assez vous la recommander.

LETTRE XIII.

Madame d'Albémar à M. de Lebensei.

Je vous conjure de nouveau, vous qui m'avez comblée des plus touchantes preuves de votre amitié, d'employer toutes les armes que vous donne votre manière de penser et de vous exprimer, pour empêcher Léonce de quitter la France, et de se joindre au parti qui veut faire la guerre avec l'armée des étrangers ; vous savez, comme moi, quels sont les scrupules d'honneur, les sentimens chevaleresques qui pourraient entraîner Léonce dans cette funeste résolution, combattez-les en les ménageant. Servez-vous de mon nom, si vous croyez qu'il peut ajouter quelque force à ce que vous direz ; cachez pourtant à Léonce que du fond de ma retraite,

vous avez reçu une lettre de moi; il vous demanderait peut-être de la voir, il voudrait y répondre lui-même, et renouvellerait, en m'écrivant, une lutte que je n'ai plus la force de supporter; mais si jamais je vous ai inspiré quelque intérêt ou quelque pitié, faites au nom du Ciel, que dans le séjour où j'ai enseveli ma destinée, je ne sois pas tout-à-coup arrachée par de nouvelles craintes, au triste repos d'un malheur sans espoir.

LETTRE XIV.

M. de Lebensei à M. de Mondoville.

Cernay, ce 18 février 1792.

Souffrez, mon ami, que je me hasarde à pénétrer dans vos secrets, plus avant encore que vous ne me l'avez permis; j'ai remarqué pendant le peu de jours que je suis resté dans votre maison à

Paris, l'effet que l'on produisait sur vous en vous racontant que les nobles sortis de France depuis quelques mois, pensent et disent qu'il est honteux pour les personnes de leur classe de ne pas se joindre à eux, lorsqu'ils font la guerre pour rétablir l'autorité royale et leurs droits personnels. Vous ne m'avez point parlé de votre projet à cet égard, ma manière de penser en politique vous en a peut-être détourné. Vous avez même voulu contenir devant moi l'impression que vous receviez en apprenant quelle était sur ce sujet l'opinion de presque tous les gentilshommes; mais je crains que vous ne cédiez à l'empire de cette opinion, maintenant que vous êtes séparé de la céleste amie qui l'aurait combattue. Avant de discuter avec vous les motifs de la guerre qui doit, dit-on, cette année, éclater contre la France (1), accordez à l'amitié

(1) Le 18 février 1792, date de cette lettre, était trois mois avant le commencement de la guerre.

le droit de vous dire ce qui vous concerne particulièrement.

Ce n'est point, je le sais, votre conviction personnelle qui vous anime dans cette cause ; vous ne voulez en politique, comme dans toutes les actions de votre vie, que suivre scrupuleusement ce que l'honneur exige de vous, et vous prenez pour arbitre de l'honneur, l'approbation ou le blâme des hommes. Je suis convaincu que, même dans les temps les plus calmes, il faut savoir sacrifier l'opinion présente à l'opinion à venir, et que les grandes spéculations en ce genre exigent des pertes momentanées ; mais si cela est vrai d'une manière générale, combien cela ne l'est-il pas davantage dans les circonstances où nous nous trouvons ? Vous ne pouvez satisfaire maintenant que l'opinion d'un parti, ce qui vous vaudra l'estime de l'un vous ôtera celle de l'autre, et si quelque chose peut faire sentir la nécessité d'en appeler à soi seul, ce sont ces divisions civiles pendant lesquelles les hommes des bords opposés plaident contradictoirement, et

s'objectent également la morale et l'honneur.

Ce n'est pas tout : l'opinion même du parti que vous choisiriez pourrait changer ; il y a dans la conduite privée des devoirs reconnus et positifs, on est toujours approuvé en les accomplissant, quelles qu'en soient les suites ; mais dans les débats politiques, le succès est, pour ainsi dire, ce qu'était autrefois *le jugement de Dieu ;* les lumières manquent à la plupart des hommes, pour décider en politique, comme elles manquaient autrefois pour prononcer en jurisprudence ; et l'on prend pour juge le succès, qui trompe sans cesse sur la vérité ; il déclare, comme autrefois, quel est celui qui a raison, par les épreuves du fer et du feu ; par ces épreuves dont le hasard ou la force décident bien plus souvent que l'innocence et la vertu.

Si vous acquérez de l'influence dans votre parti, et qu'il soit vaincu, il vous accusera des démarches mêmes qu'il vous aura demandées, et vous ne rencontrerez que des âmes vulgaires qui se

plaindront d'avoir été entraînées par leurs chefs; les hommes médiocres se tirent toujours d'affaire; ils livrent les hommes distingués qui les ont guidés, aux hommes médiocres du parti contraire; les ennemis mêmes se rapprochent, quand ils ont l'occasion de satisfaire ensemble la plus forte des haines, celle des esprits bornés contre les esprits supérieurs. Mais au milieu de toutes ces luttes d'amour-propre, de tous ces hasards de circonstances, de toutes ces préventions de parti, quand l'un vous injurie, quand l'autre vous loue, où donc est l'opinion, à quel signe peut-on la reconnaître?

Me sera-t-il permis de m'offrir à vous pour exemple? Si j'ai bravé toutes les clameurs de la société où vous vivez, ce n'est point que je sois indifférent aux suffrages publics; l'homme est juge de l'homme, et malheur à celui qui n'aurait pas l'espérance que sa tombe au moins sera honorée! Mais il fallait ou suivre les fluctuations de toutes les erreurs de son temps et de son cercle, ou examiner

la vérité en elle-même, et traverser pour arriver à elle, les divers nuages que la sottise ou la méchanceté élèvent sur la route.

Dans les questions politiques qui divisent maintenant la France, où est la vérité, me direz-vous? Le devoir le plus sacré pour un homme n'est-il pas de ne jamais appeler les armées étrangères dans sa patrie? L'indépendance nationale n'est-elle pas le premier des biens, puisque l'avilissement est le seul malheur irréparable? Vainement on croit ramener les peuples par une force extérieure à de meilleures institutions politiques, le ressort des âmes une fois brisé, le mal, le bien, tout est égal; et vous trouvez dans le fond des cœurs, je ne sais quelle indifférence, je ne sais quelle corruption, qui vous fait douter, au milieu d'une nation conquise et résignée à l'être, si vous vivez parmi vos semblables, ou si quelques êtres abâtardis ne sont pas venus habiter la terre que la nature avait destinée à l'homme.

Ce n'est pas tout encore : non seule-

ment l'intervention des étrangers devrait suffire pour vous éloigner du parti qui l'admet; mais la cause même que ce parti soutient, mérite-t-elle réellement votre appui? C'est un grand malheur, je le sais, que d'exister dans le temps des dissensions politiques; les actions ni les principes d'aucun parti ne peuvent contenter un homme vertueux et raisonnable. Cependant toutes les fois qu'une nation s'efforce d'arriver à la liberté, je puis blâmer profondément les moyens qu'elle prend, mais il me serait impossible de ne pas m'intéresser à son but.

La liberté, vous l'avouerez avec moi, est le premier bonheur, la seule gloire de l'ordre social; l'histoire n'est décorée que par les vertus des peuples libres; les seuls noms qui retentissent de siècle en siècle à toutes les âmes généreuses, ce sont les noms de ceux qui ont aimé la liberté! nous avons en nous-mêmes une conscience pour la liberté comme pour la morale; aucun homme n'ose avouer qu'il veut la servitude, aucun

homme n'en peut être accusé sans rougir; et les cœurs les plus froids, si leur vie n'a point été souillée, tressaillent encore, lorsqu'ils voient en Angleterre les touchans exemples du respect des lois pour l'homme, et des hommes pour la loi; lorsqu'ils entendent le noble langage qu'ont prêté Corneille et Voltaire aux ombres sublimes des Romains.

Cette belle cause que de tout temps le génie et les vertus ont plaidée, est, j'en conviens, à beaucoup d'égards, mal défendue parmi nous; mais enfin, l'espérance de la liberté ne peut naître que des principes de la révolution; et se ranger dans le parti qui veut la renverser, c'est courir le risque de prêter son secours à des événemens qui étoufferaient toutes les idées que depuis quatre siècles les esprits éclairés ont travaillé à recueillir. Il y a dans le parti que vous voulez servir, des hommes qui, comme vous, ne désirent rien que d'honorable; mais dans les temps où les passions politiques sont agitées, chaque faction est poussée jusqu'à l'extrême des opinions qu'elle sou-

tient; et tel qui commence la guerre dans le seul but de rétablir l'ordre, entend bientôt dire autour de lui, qu'il n'y a de repos que dans l'esclavage, de sûreté que dans le despotisme, de morale que dans les préjugés, de religion que dans telle secte, et se trouve entraîné, soit qu'il résiste, soit qu'il cède, fort au-delà du but qu'il s'était proposé.

Laissez donc, mon cher Léonce, se terminer sans vous ce grand débat du monde. Il n'y a point encore de nation en France, il faut de longs malheurs pour former dans ce pays un esprit public, qui trace à l'homme courageux sa route, et lui présente au moins les suffrages de l'opinion pour dédommagement des revers de la fortune. Maintenant il y a parmi nous si peu d'élévation dans l'âme et de justesse dans l'esprit, qu'on ne peut espérer d'autre sort dans la carrière politique que du blâme sans pitié, si l'on est malheureux, et si l'on est puissant, de l'obéissance sans estime.

A tous ces motifs qui, je l'espère, agiront sur votre esprit, laissez-moi joindre

encore le plus sacré de tous, votre sentiment pour madame d'Albémar; son dernier vœu, sa dernière prière en partant fut pour me conjurer de vous détourner d'une guerre que ses opinions et ses sentimens lui faisaient également redouter; ce que je vous demande en son nom, peut-il m'être refusé?

Je sais que vous ne répondrez point à cette lettre, vous voulez envelopper du plus profond silence vos projets, quels qu'ils soient; on n'aime point à discuter le secret de son caractère. Je me soumets à votre silence, mais j'ose espérer que je produirai sur vous quelque impression. Je me flatte aussi que vous pardonnerez à mon amitié de vous avoir parlé avec franchise, sans y avoir été appelé par votre confiance.

J'ai écrit à Moulins, comme vous le désiriez, pour savoir ce qu'est devenu M. de Valorbe, on m'a répondu qu'on l'ignorait; mais éloignez de votre esprit l'idée qui l'a troublé. M. de Valorbe ne sait pas où est madame d'Albémar; il est sûrement l'homme du monde à qui elle a

caché le plus soigneusement le lieu de sa retraite.

LETTRE XV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

De l'Abbaye du Paradis,
ce 4 mars 1792.

Je suis plus tranquille sur les terreurs que j'éprouvais; d'après ce que vous me mandez, ma chère Louise (1), M. de Lebensei vous écrit qu'il est certain que Léonce n'a point encore formé de projet pour l'avenir. Hélas! il croit, me dites-vous, que Léonce ne pense à la guerre que par dégoût de la vie, *et peut-être* ajoute-t-il, *quand M. de Mondoville*

(1) Cette lettre, et la plupart de celles que mademoiselle d'Albémar a écrites à madame d'Albémar à l'Abbaye du Paradis, ont été supprimées.

sera père, il n'éprouvera plus de tels sentimens. Ah! je le souhaite, je dois désirer même que la nouvelle affection dont il va jouir le console de ma perte.

M. de Valorbe ne cesse de me persécuter : depuis un mois que sa santé lui permet de sortir, il m'écrit, il demande à me voir, et si mad. de Ternan ne mettait pas un grand intérêt à l'empêcher, je ne sais comment j'aurais pu jusqu'à ce jour me dispenser de le recevoir; mad. de Cerlebe, dont l'amitié m'est chère, me désole par ses sollicitations continuelles en faveur de M. de Valorbe : chaque fois qu'elle vient dans ce couvent, elle m'en parle; elle s'est persuadée, je crois, que mad. de Ternan veut m'engager à prendre le voile, elle en est inquiète et voudrait que je sortisse d'ici pour épouser M. de Valorbe. Vous aussi, ma sœur, vous avez la bonté de craindre que mad. de Ternan ne me détermine à me faire religieuse; je n'y pense point à présent; je vous avoue que cette idée m'a occupée quelque temps sans que je voulusse vous le dire; mais en obser-

vant cet état de plus près, je me suis senti de la répugnance à imiter mad. de Ternan, en prononçant des vœux sans y être appelée par des sentimens de dévotion; j'ai beau répéter à mad. de Cerlebe que telle est ma résolution, elle a une si grande idée de l'ascendant que mad. de Ternan peut exercer sur moi, que rien ne la rassure.

Je crois aussi qu'elle a su par M. de Valorbe mon attachement pour Léonce; la sévérité de ses principes me condamne, et elle veut essayer de m'arracher sans retour au sentiment qu'elle réprouve. Projet insensé! elle ne l'eût point formé, si j'avais osé lui parler avec confiance, si quelques mots lui avaient appris à connaître la toute-puissance du lien qu'elle voudrait briser! D'ailleurs, comme elle est très-heureuse par son père et par ses enfans, quoique son mari lui convienne très-peu, elle se persuade que je n'ai pas besoin d'aimer M. de Valorbe, pour trouver dans le mariage les jouissances qu'elle considère comme les premières de toutes,

celles de la maternité : c'est, je crois, pour m'en présenter le tableau, qu'elle a mis une grande importance à ce que j'allasse voir demain la première communion de sa fille, dans l'église protestante voisine de sa campagne.

Je craignais d'abord d'y rencontrer M. de Valorbe, mais elle m'a promis qu'il n'y serait pas, et j'ai consenti à ce qu'elle désirait; cependant, avant de lui donner ma parole, j'ai été demander à mad. de Ternan la permission de m'absenter pour un jour. — Je n'aime pas beaucoup, m'a-t-elle dit, que mes pensionnaires sortent, et il est établi qu'elles ne passeront jamais une nuit hors du couvent; mais comme vous pouvez facilement être revenue avant cinq heures du soir, je ne m'y oppose pas. Je vous prie seulement de ne pas renouveler ces visites qui sont d'un mauvais exemple pour les autres dames à qui je les interdis. — Cette réponse me déplut assez; je trouvai mad. de Ternan trop exigeante, et je ne retirai point la demande que j'avais faite.

Vous m'écrivez, ma chère sœur, que le décret qui saisit les biens des émigrés va être porté, et que sûrement alors, M. de Valorbe ne persistera pas à refuser les offres que je lui ai déjà faites; ah! combien il me soulagera s'il les accepte! je sentirai moins douloureusement les reproches que je me fais d'avoir été la cause de ses peines, pour prix de la reconnaissance que je lui dois. Mon excellente amie, votre délicatesse et votre bonté viennent sans cesse à mon secours.

LETTRE XVI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 6 mars.

Je suis encore émue du spectacle dont j'ai été témoin hier; je me suis livrée aux sentimens que j'éprouvais, sans réfléchir aux projets que pouvait avoir mad. de Cerlebe en me rendant témoin d'une

scène si attendrissante ; seulement quand je l'ai quittée, elle m'a dit que sa première lettre m'apprendrait quel avait été son dessein.

C'est une chose touchante que les cérémonies des protestans ! Ils ne s'aident pour vous émouvoir que de la religion du cœur, ils la consacrent par les souvenirs imposans d'une antiquité respectable, ils parlent à l'imagination sans laquelle nos pensées n'acquerraient aucune grandeur, sans laquelle nos sentimens ne s'étendraient point au-delà de nous-mêmes ; mais l'imagination qu'ils veulent captiver, loin de lutter avec la raison, emprunte d'elle une nouvelle force. Les terreurs absurdes, les croyances bizarres, tout ce qui rétrécit l'esprit enfin, ne saurait développer aucune autre faculté morale ; les erreurs en tous genres rétrécissent l'empire de l'imagination au lieu de l'agrandir, il n'y a que la vérité qui n'a point de bornes. Notre âme n'a pas besoin de superstition pour recevoir une impression religieuse et profonde ; le Ciel et la vertu,

l'amour et la mort, le bonheur et la souffrance en disent assez à l'homme, et nul n'épuisera jamais tout ce que ces idées sans terme peuvent inspirer.

J'entendis en arrivant dans l'église les chants des enfans qui célébraient le premier acte de fraternité, la première promesse de vertu, que d'autres enfans comme eux allaient faire en entrant dans le monde; ces voix si pures remplirent mon âme du sentiment le plus doux; quelle heureuse époque de la vie, que celle qui précède tous les remords! les années se marquent par les fautes; si l'âme restait innocente, le temps passerait sur nous sans nous courber. C'était la fille de madame de Cerlebe qui devait communier pour la première fois; vingt jeunes filles étaient admises en même temps qu'elle à cette auguste cérémonie, elles étaient toutes couvertes d'un voile blanc, on ne voyait point leurs jolis visages, mais on entendait leurs douces larmes; elles quittaient l'enfance pour la jeunesse, elles devenaient responsables d'elles-mêmes, tandis que jusqu'alors

leurs parens, pouvaient encore tout pardonner et tout absoudre. Elles soulevèrent leurs voiles en approchant de la table sainte; madame de Cerlebe alors me montra sa jeune fille, ses yeux attachés sur elle réfléchissaient, pour ainsi dire, la beauté de cette enfant, et l'expression de ses regards maternels indiquait aux étrangers, les grâces et les charmes qu'elle se plaisait à considérer.

Son fils âgé de cinq ans, était assis à ses pieds, il regardait sa mère et sa sœur étonné de leur attendrissement, n'en comprenant point encore la cause, mais cherchant à donner à sa petite mine une expression de sérieux, puisque tous ses amis pleuraient autour de lui.

J'étais déjà vivement intéressée lorsque le père de mad. de Cerlebe arriva. Il vint s'asseoir à côté d'elle, tout le monde s'était levé pour le laisser passer. C'est un homme très-considéré dans son pays pour les services éminens qu'il a rendus, ses talens et ses vertus sont généralement admirés. En le voyant, l'expression de sa physionomie me frappa ;

c'est le premier homme d'un âge avancé qui m'ait paru conserver dans le regard toute la vivacité, toute la délicatesse des sentimens les plus tendres; j'aurais voulu que cet homme me parlât, j'aurais cru sa mission divine et je l'aurais choisi pour mon guide. Je ne pus, pendant le temps que dura la cérémonie, détacher mes yeux de lui; toutes les nuances de ses affections se peignaient sur son visage comme des rayons de lumière. Père de la première et de la seconde génération qui l'entourait, il protégeait l'une et l'autre, et des sentimens d'une nature différente, mais sortant de la même source, répandaient l'amour et la confiance sur les enfans comme sur leur mère.

Enfin, quand il présenta la fille de sa fille à son Dieu, je vis la mère se retirer par un mouvement irréfléchi, pour laisser tomber plus directement sur son enfant la bénédiction de son père; on eût dit que moins sûre de ses vertus, et se confiant davantage dans l'efficacité des prières paternelles, elle s'écartait timi-

dement pour que son père traitât lui seu avec l'Être-Suprême de la destinée de son enfant. Oh! que les liens de la nature sont imposans et doux! quelle chaîne d'affection de siècle en siècle unit ensemble les familles! et moi, malheureuse, je suis en dehors de cette chaîne; j'ai perdu mes parens, je n'aurai point d'enfans, et tous les sentimens de mon âme sont rassemblés sur un seul être dont je suis séparée pour jamais.

Louise, je ne supporte cette situation qu'en me livrant tous les jours davantage à mes rêveries. Je n'ai plus, pour ainsi dire, qu'une existence idéale, ce qui m'entoure n'est de rien dans ma vie; on me parle, je réponds, mais les objets que je vois pendant le jour laissent moins de traces dans mon souvenir, que les songes de la nuit qui m'offrent souvent son image. J'ai les yeux sans cesse fixés sur les montagnes qui séparent la Suisse de la France, il vit par delà, mais il ne m'a point oubliée, la douceur de mes pensées me l'assure. Quand je me promène sous les voûtes de la nuit, mes

regrets ne sont point amers, et s'il avait cessé de m'aimer, le frissonnement de la mort m'en aurait avertie.

Le bien le plus précieux qui me reste encore, mon amie, c'est ma confiance dans votre cœur; il n'y a pas une de mes peines dont je n'adoucisse l'amertume en la déposant dans votre sein.

LETTRE XVII.

Madame de Cerlebe à mad. d'Albémar.

Ce 7 mars.

Ce n'est point sans dessein que je vous ai demandé d'assister à la plus douce époque de ma vie; j'espérais que les sentimens qu'elle vous inspirerait vous détourneraient des cruelles résolutions que je vous vois prête à suivre, et je me suis promis de vous exprimer avec sincérité toute la peine qu'elles me font éprouver.

Vous refusez M. de Valorbe, et vous

m'avez dit vous-même que vous l'estimiez; il vous aime avec passion, vous ne m'avez point nié que ses malheurs n'eussent été causés par son amour pour vous, et qu'avant ses malheurs mêmes, vous ne crussiez lui devoir beaucoup de reconnaissance; j'examinerai avec vous, à la fin de cette lettre, quelles sont les obligations que la délicatesse vous impose vis-à-vis de lui, mais c'est sous le rapport de votre bonheur, que je veux d'abord considérer ce que vous devez faire.

Un attachement dont j'ose vous parler la première, décide de votre vie; cet attachement est contraire à vos principes de morale, et trop vertueuse pour vous y livrer, vous êtes assez passionnée pour y sacrifier à vingt-deux ans toute votre destinée, et renoncer à jamais au mariage et à la maternité. Il faut, pour attaquer cette résolution avec force, que je vous déclare d'abord que je ne crois point au bonheur de l'amour, et que je suis fermement convaincue qu'il n'existe dans le monde aucune autre jouis-

sance durable, que celle qu'on peut tirer de l'exercice de ses devoirs. Ces maximes seraient d'une sévérité presque orgueilleuse, si je ne vous disais pas qu'il me fallut plusieurs années pour en être convaincue, et que si je n'avais pas eu pour père l'ange que vous vîtes hier présider à nos destinées, j'aurais souffert bien plus long-temps avant de m'éclairer.

Sans entrer dans les détails de mon affection pour M. de Cerlebe, vous savez que le bonheur de ma vie intérieure n'est fondé ni sur l'amour ni sur rien de ce qui peut lui ressembler; je suis heureuse par les sentimens qui ne trompent jamais le cœur, l'amour filial et l'amour maternel.

Dans les premiers jours de ma jeunesse, j'ai essayé de vivre dans le monde pour y chercher l'oubli de quelques-unes de mes espérances déçues; mais je ressentais dans ce monde une agitation semblable à celle que fait éprouver une voiture rapide, qui va plus vîte que vos regards mêmes, et vous présente des

objets que vous n'avez pas le temps de considérer. Je ne pouvais me rendre compte de la durée des heures, ma vie m'était dérobée, et cet état qui semble être celui du plus grand mouvement possible, me conduisait cependant à la plus parfaite apathie morale; les impressions et les idées se succédaient sans laisser en moi aucune trace; il m'en restait seulement une sorte de fièvre sans passion, de trouble sans intérêt, d'inquiétude sans objet, qui me rendait ensuite incapable de m'occuper seule.

C'est dans cette situation qu'une voix qui, depuis que j'existe, a toujours fait tressaillir mon cœur, sut me rappeler à moi-même; mon père me conseilla de m'établir une grande partie de l'année à la campagne, et d'élever moi-même mes enfans. Je m'ennuyai d'abord un peu de la monotonie de mes occupations; mais, par degrés, je repris la possession de moi-même et je goûtai les plaisirs qui ne se sentent que dans le silence de tous les autres, la réflexion, l'étude et la contemplation de la nature.

Je vis que le temps divisé n'est jamais long, et que la régularité abrège tout.

Il n'y a pas un jour parmi ceux qu'on passe dans le grand monde, où l'on n'éprouve quelques peines, misérables, si on les compte une à une, importantes, quand on considère leur influence sur l'ensemble de la destinée. Un calme doux et pur s'empare de l'âme dans la vie domestique, on est sûr de conserver jusqu'au soir la disposition du réveil; on jouit continuellement de n'avoir rien à craindre, et rien à faire pour n'avoir rien à craindre; l'existence ne repose plus sur le succès, mais sur le devoir; on goûte mieux la société des étrangers, parce qu'on se sent tout-à-fait hors de leur dépendance, et que les hommes dont on n'a pas besoin ont toujours assez d'avantages, puisqu'ils ne peuvent avoir aucun inconvénient.

Quand je regrettais l'amour, et désirais le succès, la société, la nature, tout me paraissait mal combiné, parce que je n'avais deviné le secret de rien : je me sentais hors de l'ordre, à l'extrémité

du cercle de l'existence ; mais rentrée dans la morale, je suis au centre de la vie, et loin d'être agitée par le mouvement universel, je le vois tourner autour de moi sans qu'il puisse m'atteindre.

J'ai pour père un ami, le premier de mes amis ; mais quand je serais seule, je pourrais trouver dans ma conscience le confident de toutes mes pensées. J'entends au-dedans de moi-même la voix qui me répond ; et cette voix acquiert chaque jour plus de force et de douceur. Le devoir m'ouvre tous ses trésors, et j'éprouve ce repos animé, ce repos qui n'exclut ni les idées les plus hautes, ni les affections les plus profondes, mais qui naît seulement de l'harmonie de vous-même avec la nature.

Les occupations qui ne se lient à aucune idée de devoir vous inspirent tour-à-tour du dégoût ou du regret ; vous vous reprochez d'être oisif, vous vous fatiguez de travailler, vous êtes en présence de vous-même, écoutant votre désir, cherchant à le bien connaître, le voyant sans cesse varier, et trouvant

autant de peine à servir vos propres goûts que les volontés d'un maître étranger. Dans la route du devoir, l'incertitude n'existe plus, la satiété n'est point à redouter, car dans le sentiment de la vertu il y a jeunesse éternelle ! quelquefois on regrette encore d'autres biens, mais le cœur content de lui-même peut se rappeler sans amertume les plus belles espérances de la vie ; s'il pense au bonheur qu'il ne peut goûter, c'est avec un sentiment dont la douceur lui tient lieu de ce qu'il a perdu.

Quelles jouissances ne trouve-t-on pas dans l'éducation de ses enfans ! Ce n'est pas seulement les espérances qu'elle renferme qui vous rendent heureux, ce sont les plaisirs mêmes que la société de ces cœurs si jeunes fait éprouver ; leur ignorance des peines de la vie vous gagne par degrés, vous vous laissez entraîner dans leur monde, et vous les aimez non — seulement pour ce qu'ils promettent, mais pour ce qu'ils sont déjà ; leur imagination vive, leurs inépuisables goûts rafraîchissent la pensée,

et si le temps que vous avez d'avance sur eux, ne vous permet pas de partager tous leurs plaisirs, vous vous reposez du moins sur le spectacle de leur bonheur; l'âme d'un enfant doucement soutenue, doucement conduite par l'amitié, conserve long-temps l'empreinte divine dans toute sa pureté; ces caractères innocens qui s'étonnent du mal et se confient dans la pitié, vous attendrissent profondément, et renouvellent dans votre cœur les sentimens bons et purs que les hommes et la vie avaient troublés; pouvez-vous, madame, pouvez-vous renoncer pour toujours à ces émotions délicieuses?

M. de Valorbe est un homme estimable, spirituel, digne de vous entendre. Nos destinées sur ce rapport seront au moins pareilles. Je l'avoue, il est un bonheur dont je jouis, et qui n'a été donné à personne sur la terre; c'est à lui peut-être que je dois mon retour aux résolutions que je vous conseille; il faut donc vous faire connaître ce sentiment dans tout ce qu'il peut avoir de doux et de cruel.

Vous avez entendu parler de l'esprit et des rares talens de mon père, mais on ne vous a jamais peint l'incroyable réunion de raison parfaite et de sensibilité profonde, qui fait de lui le plus sûr guide et le plus aimable des amis. Vous a-t-on dit que maintenant l'unique but de ses étonnantes facultés est d'exercer la bonté dans ses détails comme dans son ensemble? Il écarte de ma pensée tout ce qui la tourmente, il a étudié le cœur humain pour mieux le soigner dans ses peines, et n'a jamais trouvé dans sa supériorité qu'un motif pour s'offenser plus tard et pardonner plutôt; s'il a de l'amour-propre, c'est celui des êtres d'une autre nature que la nôtre, qui seraient d'autant plus indulgens qu'ils connaîtraient mieux toutes les inconséquences et toutes les faiblesses des hommes.

La vieillesse est rarement aimable, parce que c'est l'époque de la vie où il n'est plus possible de cacher aucun défaut; toutes les ressources pour faire illusion ont disparu, il ne reste que

la réalité des sentimens et des vertus ; la plupart des caractères font naufrage avant d'arriver à la fin de la vie, et l'on ne voit souvent dans les hommes âgés que des âmes avilies et troublées, habitant encore, comme des fantômes menaçans, des corps à demi-ruinés ; mais, quand une noble vie a préparé la vieillesse, ce n'est plus la décadence qu'elle rappelle, ce sont les premiers jours de l'immortalité.

L'homme que le temps n'a point abattu, en a reçu des présens que lui seul peut faire, une sagacité presque infaillible, une indulgence inépuisable, une sensibilité désintéressée. La tendresse que vous inspire un tel père est la plus profonde de toutes ; l'affection qu'il a pour vous est d'une nature tout-à-fait divine. Il réunit sur vous seul tous les genres de sentimens, il vous protège comme si vous étiez un enfant, vous lui plaisez comme si vous étiez toujours jeune, il se confie à vous comme si vous aviez atteint l'âge de maturité.

Une incertitude presque habituelle,

une réserve fière se mêlent à l'amour que vous inspirent vos enfans. Ils s'élancent vers tant de plaisirs qui doivent les séparer de vous, ils sont appelés à tant de vie après votre mort, qu'une timidité délicate vous commande de ne pas trop vous livrer en leur présence à vos sentimens pour eux. Vous voulez attendre au lieu de prévenir, et conserver envers cette jeunesse resplendissante la dignité que l'on doit garder avec les puissans, alors même qu'on a pour eux la plus sincère amitié ! Mais il n'en est pas ainsi de la tendresse filiale, elle peut s'exprimer sans crainte; elle est si sûre de l'impression qu'elle produit!

Je ne suis pas personnelle, je crois que ma vie l'a prouvé ; mais si vous saviez combien il m'est doux de me sentir environnée de l'intérêt de mon père ! de ne jamais souffrir sans qu'il s'en occupe, de ne courir aucun danger sans me dire qu'il faut que je vive pour lui, moi qui suis le terme de son avenir ! L'on nous assure souvent qu'on nous aime, mais peut-être est-il vrai que

l'on n'est nécessaire qu'à son père? Les espérances de la vie sont prêtes à consoler tous nos contemporains de route; mais le charme enchanteur de la vieillesse qu'on aime, c'est qu'elle vous dit, c'est que l'on sait que le vide qu'elle éprouverait en vous perdant, ne pourrait plus se combler.

Si j'étais dangereusement malade, et que je fusse loin de mon père, je serais accessible à quelques frayeurs; mais s'il était là, je lui abandonnerais le soin de ma vie qui l'intéresse plus que moi; le cœur a besoin de quelque idée merveilleuse qui le calme et le délivre des incertitudes et des terreurs sans nombre que l'imagination fait naître; je trouve ce repos nécessaire dans la conviction où je suis que mon père porte bonheur à ma destinée; quand je dors sous son toit, je ne crains point d'être réveillée par quelques nouvelles funestes: quand l'orage descend des montagnes et gronde sur notre maison, je mène mes enfans dans la chambre de mon père, et, réunis autour de lui, nous

nous croyons sûrs de vivre, ou nous ne craignons plus la mort qui nous frapperait tous ensemble.

La puissance que la religion catholique a voulu donner aux prêtres, convient véritablement à l'autorité paternelle; c'est votre père qui, connaissant toute votre vie, peut être votre interprète auprès du Ciel; c'est lui dont le pardon vous annonce celui d'un Dieu de bonté; c'est sur lui que vos regards se reposent avant de s'élever plus haut; c'est lui qui sera votre médiateur auprès de l'Être-Suprême, si, dans les jours de votre jeunesse, les passions véhémentes ont trop entraîné votre cœur!

Mais, que viens-je de vous dire, madame? n'allez-vous pas vous hâter de me répondre que je jouis d'un bonheur qui ne vous est point accordé, et que c'est à ce bonheur seul que je dois la force de ne plus regretter l'amour. Vous ne savez donc pas quel attendrissement douloureux se mêle à ce que j'éprouve pour mon père? Croyez-moi, la nature n'a pas voulu que le premier

objet de nos affections nous précédât de tant d'années dans la vie, et tout ce qu'elle n'a pas voulu fait mal. Chaque fois que mon père, ou par ses actions, ou par ses paroles, pénètre mon âme d'un sentiment indéfinissable de reconnaissance et de tendresse, une pensée foudroyante s'élève et me menace, elle change en douleur mes mouvemens les plus tendres, et ne me permet d'autre espoir que cette incertitude de la destinée qui laisse errer la mort sur tous les âges.

Non, il vaut mieux, dans la route du devoir, n'être pas assaillie par des affections si fortes, elles vous attendrissent trop profondément, elles vous détournent du but où vous devez arriver, elles vous accoutument à des jouissances qui ne dépendent pas de vous, et que l'exercice le plus pur de la morale ne peut pas vous assurer. Vous vous sentez exposée à ces douleurs déchirantes, dont l'accomplissement habituel des devoirs doit préserver; et si le malheur vous atteignait, vous ne pourriez plus répondre de vous-même.

Pour vous, madame, vous auriez dans votre famille moins de bonheur, mais moins de craintes, et vous rempliriez la douce intention de la nature, en reposant votre affection toute entière sur vos enfans, sur ces amis qui doivent nous survivre. Acceptez cet avenir, madame, éloignez de vous les chimères qui troublent votre destinée; elle sera bien plus malheureuse, si vous avez à vous reprocher le désespoir, peut-être la mort d'un honnête homme.

M. de Valorbe souffre à cause de vous toutes les infortunes de la terre; ce n'est pas, je le sais, vous détourner de vous unir à lui, que vous peindre l'amertume de son sort. Ses biens vont être séquestrés en France, et ses créanciers le poursuivent ici; je sais que vous lui avez offert, avec une grande générosité, de disposer de votre fortune; mais rien ne pourra l'y faire consentir, si vous lui refusez votre main; un de ces jours il sera jeté dans quelque prison, et il y mourra; car, dans l'état déplorable de sa santé, il ne

pourrait supporter une telle situation sans périr.

Vous exercez sur lui un empire presque surnaturel, je le vois passer de la vie à la mort, sur un mot que je lui dis, qui relève ou détruit ses espérances; ce n'est point pour répéter le langage ordinaire aux amans, c'est pour vous préserver d'un grand malheur, que je vous annonce que M. de Valorbe ne survivra pas à la perte de toute espérance, et combien ne le regretterez-vous pas alors! Il ne vous touche pas maintenant, parce que vous redoutez ses instances; mais quand il n'existera plus, votre imagination sera pour lui, et vous vous reprocherez son sort. Contentez-vous d'être passionnément aimée, c'est encore un beau lot dans la vie, quand seulement on peut estimer celui qui nous adore.

Dans quelques années, fussiez-vous unie à l'homme que vous aimez, votre sentiment finirait par ressembler à ce que vous éprouveriez maintenant pour M. de Valorbe; ne vous est-il pas possible de vous transporter par la réflexion à cette

époque? La morale nous rend l'avenir présent, c'est une de ses plus heureuses puissances, exercez-la pour votre bonheur; exercez-la pour sauver la vie à celui qui l'avait conservé à M. d'Albémar.

Je ne répéterai point les excuses que je vous dois pour cette lettre; je sais que mon amitié, ma considération pour vous, me l'ont inspirée; je me confie dans l'impression que fait toujours la vérité sur un caractère tel que le vôtre.

HENRIETTE DE CERLEBE.

LETTRE XVIII.

Réponse de Delphine à madame de Cerlebe.

Ce 8 mars 1792.

Votre lettre, Madame, m'a pénétrée d'admiration pour votre caractère, et m'a fait sentir combien ma position était malheureuse; car je ne pourrai jamais échapper au regret d'avoir été la cause des chagrins qu'éprouve M. de Valorbe; et, cependant, permettez-moi de vous le dire, je ne me sens pas la force de m'unir à lui, et il me semble qu'aucun devoir ne m'y condamne.

De tous les malheurs de la vie, je n'en conçois point qu'on puisse comparer aux peines dont une femme est menacée par une union mal assortie; je ne sais quelle

ressource la religion et la morale peuvent offrir contre un tel sort quand on y est enchaînée ; mais le chercher volontairement, me paraît un dévouement plus insensé que généreux, et je me sens mille fois plus disposée à m'ensevelir dans le cloître où je vis maintenat, à désarmer par cette sombre résolution les désirs persécuteurs de M. de Valorbe, qu'à me donner à lui, quand je porte au fond du cœur une autre image et d'éternels regrets.

Que pourrais-je, en effet, pour le bonheur de M. de Valorbe, lorsque je me serais condamnée à ce mariage sans amour, et bientôt après sans amitié ? car, jamais je ne me consolerais de la grandeur du sacrifice qu'il aurait exigé de moi, et toujours à la place des sentimens pénibles qu'il me ferait éprouver, je rêverais au bonheur que j'aurais goûté, si j'avais épousé l'objet que j'aime ; comment suppléer en rien aux affections vraies et involontaires ? Ah ! bien heureusement pour nous, la vérité a mille expressions, mille charmes, tandis que l'effort ne peut trouver que des termes

monotones, une physionomie contrainte, sur laquelle se peignent constamment les tristes signes de la résignation du cœur.

Mon esprit plaît à M. de Valorbe; mais a-t-il réfléchi que cet esprit même ne peut être animé que par des sentimens naturels et confians? Je ne suis rien, si je ne puis être moi; dès que je serai poursuivie par une pensée qu'il faudra cacher, je ne songerai plus qu'à ce que je dois taire; mes facultés suffiront à peine pour dissimuler mon désespoir, m'en restera-t-il pour faire le bonheur de personne?

Les détails de la vie domestique, source de tant de plaisirs, quand ils se rapportent tous à l'amour; ces détails me feraient mal un à un, et tous les jours : il ne s'agirait pas seulement d'un grand sacrifice, mais de peines qui se renouvelleraient sans cesse; je redouterais chaque lien, quelque faible qu'il fût, après avoir contracté le plus fort de tous; et je chercherais avec une continuelle inquiétude les heures qui pourraient me rester, les

occupations qui m'isoleraient, les plus petits intérêts qui pourraient n'appartenir qu'à moi.

Quand le sort d'une femme est uni à celui de l'homme qu'elle aime, chaque fois qu'il rentre chez lui, qu'elle entend son pas, qu'il ouvre sa porte, elle éprouve un bonheur si grand, qu'il fait concevoir comment la nature, en ne donnant aux femmes que l'amour, n'a pas été cependant injuste envers elle; mais s'il faut que leur solitude ne soit interrompue que par des sentimens pénibles, s'il faut qu'elles aient la contrainte pour unique diversité de l'ennui, et l'effort d'une conversation gênée pour distraction de la retraite; c'est trop, oh! oui, c'est trop! à ce prix, qui peut vouloir de la vie? vaut-elle donc tant de persistance? faut-il mettre tant de scrupule à conserver tous les jours qu'elle nous a destinés?

Ne vous offensez point pour M. de Valorbe, madame, de ce tableau trop vrai du malheur que me ferait éprouver notre union; je sais qu'il est digne de toute mon estime, mais vous n'avez jamais vu celui

dont je me suis séparée pour toujours ; jamais ceux qui l'ont connu ne pourraient me demander de l'oublier ! Ce n'est pas du bonheur, dites-vous, que vous m'offrez, c'est l'accomplissement d'un devoir. Ah ! sans doute, la situation de M. de Valorbe me désespère, il n'est point de preuve de dévouement que je ne lui donnasse avec l'empressement le plus vif, s'il daignait m'en accorder l'occasion ; mais ce qu'il exige de moi, c'est la perte de ma jeunesse, c'est celle de toutes les années de ma vie, c'est peut-être même le sacrifice de la vie à venir que j'espère.

Puis-je, en effet, répondre des mouvemens qui s'éleveront dans mon âme, quand j'aurai long-temps souffert, quand je verrai ma destinée ne laisser après elle en s'écoulant, que d'amers souvenirs pour aigrir d'amères douleurs ? Ne finirai-je point par douter de la protection de la Providence, et mes résolutions vertueuses ne s'ébranleront-elles pas ? les sentimens doux ne tariront-ils pas dans mon cœur ? C'est du mariage que doivent dériver toutes les affections d'une femme,

et si le mariage est malheureux, quelle confusion n'en résulte-t-il pas dans les idées, dans les devoirs, dans les qualités même! Ces qualités vous auraient rendu plus digne de l'objet de votre choix; mais elles peuvent dépraver le cœur qu'on a privé de toutes les jouissances; qui peut être certain alors de sa conduite? Vous, madame, parce que vous ne croyez plus à l'amour; mais moi, que son charme subjugue encore, quel est l'insensé qui veut de moi, qui veut d'une âme enthousiaste, alors qu'il ne l'a pas captivée!

Vous me menacez de la mort de M. de Valorbe, cette crainte m'accable, je ne puis la braver. Si vous avez raison dans vos terreurs, il faut que je le prévienne; ensevelie dans cette retraite, me comptera-t-il parmi les vivans? voudrait-il plus encore? serait-il plus calme si je n'existais plus? Je lui ferais facilement ce sacrifice, il a sauvé mon bienfaiteur, je croirais m'immoler à ce souvenir; mais qu'il me laisse expirer seule, et que ma fin ne soit pas précédée par quelques années d'une union douloureuse et fu-

neste ! ah ! c'est surtout pour mourir qu'il faudrait être unie à l'objet de sa tendresse ! soutenue, consolée par lui, sans doute on regretterait davantage la vie, et cependant les derniers momens seraient moins cruels ; ce qui est horrible, c'est de voir se refermer sur soi le cercle des années, sans avoir joui du bonheur.

Une indignation amère et violente peut s'emparer de vous, en songeant qu'elle va passer, cette vie, sans qu'on ait goûté ses véritables biens ; sans que le cœur, qui va s'éteindre, ait jamais cessé de souffrir ; quelle idée peut-on se former des récompenses divines, si l'on n'a pas connu l'amour sur la terre ? Oh ! que le Ciel m'entende, qu'il me désigne, s'il le veut, pour une mort prématurée ; mais que je la reçoive tandis que le même sentiment anime mon cœur, qu'un seul souvenir fait toute ma destinée, et que je n'ai jamais rien aimé que Léonce.

Voilà ma réponse à M. de Valorbe, madame, confiez-la lui, si vous le voulez ; mon cœur, sans se trahir, n'en pourrait donner une autre.

LETTRE XIX.

M. de Valorbe à M. de Montalte.

Zurich, ce 10 mars.

J'ai reçu ta lettre, Montalte ; dans toute autre circonstance peut-être m'aurait-elle fait impression, peut-être aurais-je consenti à ménager madame d'Albémar ; mais elle m'a donné le terrible droit de la haïr ; si tu savais ce qu'elle a écrit à madame de Cerlebe ! quel amour pour Léonce ! quel mépris pour moi ! Elle se flatte de se délivrer ainsi de mes poursuites, elle se trompe ; c'est à présent surtout qu'elle doit me redouter. Ne me parle plus des égards qu'elle mérite, je punirai son ingratitude, je soumettrai son orgueil. Tant d'insultes ont soulevé mon âme, tout mon amour se change en indignation ! Il faut que madame d'Albémar tombe en ma puissance, par quelques

moyens que ce soit, il le faut. Adieu, Montalte, je serai maître d'elle, ou je n'existerai plus.

LETTRE XX.

Delphine à madame de Cerlebe.

De l'Abbaye du Paradis, ce 14 mars.

Enfin, madame, il se présente une occasion de soulager mon cœur en donnant à M. de Valorbe une véritable preuve de mon intérêt. J'apprends à l'instant, par un homme à lui, qu'il est arrêté pour dettes à Zell, et qu'on l'a jeté dans une prison qui compromet sa vie en le privant des secours nécessaires à son état de santé; je pars afin d'offrir ma garantie à ceux qui le poursuivent, et de souscrire à tous les arrangemens qui pourront le délivrer.

J'ai craint de m'exposer à l'humeur

de madame de Ternan, en lui demandant la permission d'aller à Zell; c'est une personne si exigeante et si despotique, qu'il faut esquiver son caractère, quand on ne veut pas se brouiller avec elle. Comme elle était un peu malade hier, elle dort encore, et je laisse un billet qui lui apprendra à son réveil, que je serai absente seulement pour quelques heures. Zell n'étant qu'à trois lieues d'ici, je suis sûre d'être revenue ce soir avant que le couvent soit fermé.

Je vous avouerai qu'il m'est très-doux de trouver un moyen de montrer un grand empressement à M. de Valorbe. J'aurais pu me contenter de chercher quelqu'un qu'on pût envoyer à Zell; mais c'était perdre nécessairement deux ou trois jours, ce retard pouvait être funeste à la santé de M. de Valorbe, et peut-être aussi refuserait-il le service que je veux lui rendre, si je ne l'en sollicitais pas moi-même.

Je sais bien que la démarche que je fais, ne serait pas jugée convenable, si elle était connue; mais ma conscience

me dit que je remplis un devoir. M. d'Albémar, s'il vivait encore, m'approuverait de donner à l'homme qui l'a sauvé, ce témoignage de reconnaissance. Je ne me consolerais pas de posséder les biens que M. d'Albémar m'a laissés, tandis que M. de Valorbe serait dans la détresse, et me refuserait le bonheur de lui être utile; je ne veux pas m'exposer à cette peine, et j'espère qu'en présence il ne résistera point à mes prières.

J'étais, d'ailleurs, je vous l'avoue, cruellement tourmentée de quelques torts que je me reprochais envers M. de Valorbe; mon silence a pu le tromper une fois, ce silence a obtenu de lui un sacrifice qui a rendu sa vie très-malheureuse. Depuis ce temps j'ai refusé de le voir, soit par embarras, soit par crainte d'offenser celui dont le souvenir règne encore sur ma vie; je me reproche ces mouvemens que la reconnaissance et la générosité devaient m'interdire; je saisis donc avec vivacité une circonstance importante qui me permet de tout réparer, et je pars. Adieu, madame, vous m'avez

flattée que vous viendriez demain me voir, ne l'oubliez pas.

LETTRE XXI.

Léonce à M. de Lebensei.

Paris, ce 14 mars.

Juste Ciel ! me cachiez-vous ce que je viens d'apprendre ? M. de Valorbe est parti en disant qu'il allait rejoindre madame d'Albémar, et l'on assure qu'il est auprès d'elle. Serait-ce là le motif de l'absence de Delphine ? Non, je ne le crois pas, mais il n'y a qu'elle au monde maintenant qui puisse m'ôter cette horrible idée. Je veux aller à Montpellier parler à sa belle-sœur, savoir, oui, savoir enfin, et personne ne pourra me le refuser, dans quels lieux elle vit, dans quels lieux est M. de Valorbe.

Si elle l'a vu, si elle lui a parlé, malgré les bruits qu'on a répandus sur leur attachement mutuel, après ce que j'en ai

souffert, rien ne peut l'excuser; non, je ne puis rester un jour ici dans une anxiété si douloureuse, qu'on ne me parle plus de mes devoirs envers Matilde; Delphine oserait-elle me les rappeler? a-t-elle respecté les liens qui l'attachaient à moi? .... Ce que je dis est peut-être injuste; oui, je le crois, je suis injuste; mais j'ai beau me le répéter, je ne saurais me calmer! elle seule, elle seule peut m'ôter la douleur qu'on vient de jeter en mon sein. Tout ce que vous me diriez ne suffirait pas..... Mais que me diriez-vous cependant? Au nom du Ciel! répondez-moi.... non.... je n'attendrai point votre réponse.

LETTRE XXII.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 20 mars.

Il faut donc, ma chère Delphine, que votre vie soit sans cesse troublée, et c'est moi qui suis condamnée à ranimer dans votre cœur les sentimens et les inquiétudes que la solitude avait adoucis. C'est en vain que je désirais vous cacher tout ce que je savais de l'agitation et du malheur de Léonce ; je suis forcée de vous apprendre ce que son désespoir lui a inspiré ; il est ici, et dans quelles circonstances, hélas ! et pour quel but !

Hier, j'étais seule, occupée de vos dernières lettres, cherchant par quel moyen je pourrais vous aider à sortir de la cruelle perplexité où vous jetait l'amour de M. de Valorbe, lorque je vis Léonce entrer dans ma chambre et s'avancer vers moi ; hélas ! qu'il est changé ! ses yeux n'ont plus rien que de sombre,

sa marche est lente et comme abattue sous le poids de ses pensées; il vint à moi, me prit la main, et je sentis à l'instant même mes yeux remplis de larmes. — Vous me plaignez, me dit-il, elle ne m'a pas plaint, celle qui m'a quitté; mais ce n'est pas tout encore, s'il était possible, s'il était vrai que M. de Valorbe.... alors il n'y aurait plus sur la terre que perfidie et confusion. Savez-vous que M. de Valorbe est parti de France en publiant qu'il allait rejoindre Delphine? Savez-vous qu'on assure qu'il est près d'elle, qu'il sait le lieu de sa retraite, qu'il l'a vue? je ne le crois pas; j'ai perdu ma vie pour un soupçon injuste, je les repousse tous loin de moi. Peut-être M. de Valorbe erre-t-il autour de la demeure de Delphine, et cherche-t-il ainsi à la compromettre dans le monde. Peut-être espère-t-il la forcer à se donner à lui, en renouvelant les bruits déjà si cruellement répandus de leur attachement réciproque. Vous sentez que je ne puis vivre dans la situation d'âme ou je suis, daignez donc me répondre, mademoiselle, que

savez-vous de Delphine, de l'homme qui ose mettre son nom à côté du sien? Parlez, de grâce, parlez.

— Je suis certaine, lui dis-je, que Delphine abhorre l'idée d'épouser M. de Valorbe. — Il en est donc question, s'écria-t-il avec violence; je ne le pensais pas, vous m'en apprenez plus que je n'en voulais croire: sait-il où elle est? L'a-t-il vue, l'a-t-il vue? — Sa fureur était telle que je n'osai lui dire même qu'il était près de vous, quoique vous ayez refusé de le voir. Je lui répondis que j'ignorais entièrement ce qu'il me demandait, et que je savais seulement qu'une amie de M. de Valorbe vous avait envoyé une lettre de lui en vous écrivant en sa faveur, mais que vous y aviez répondu par le refus le plus formel. — Il peut donc lui écrire, s'écria-t-il; il a peut-être reçu des lettres d'elle, et moi, depuis trois mois, je ne sais plus qu'elle existe que par le désespoir qu'elle me cause: non, il faut un événement pour tout changer, mon âme ne sera plus alors fatiguée par les mêmes souffrances.

Cependant, ajouta-t-il, ma femme doit accoucher dans deux mois, il y a quelque chose de barbare à l'abandonner dans cette situation; n'importe, je le ferai, je compterai pour rien mes devoirs, c'est à ceux à qui le Ciel a donné quelques jouissances qu'il peut demander compte de leurs actions! moi je n'ai droit qu'à la pitié, je n'éprouve que de la douleur, qu'on me laisse la fuir! j'irai..... je ne m'arrêterai pas que je n'aie rencontré Delphine, et si je trouve M. de Valorbe auprès d'elle, s'il a senti le bonheur de la voir quand je frappais ma tête contre terre, désespéré de son absence..... M. de Valorbe ou moi, nous serons victimes de l'amour funeste qu'elle a su nous inspirer.

L'émotion de Léonce était si profonde, sa résolution si ferme, que je n'aurais pas eu l'espoir de l'ébranler, s'il ne m'était pas venu l'idée de lui proposer de vous écrire, et de vous demander de m'adresser ici pour lui, une réponse formelle sur vos rapports avec M. de Valorbe. Cette offre le frappa tout-à-coup, et, l'acceptant avec

la vivacité qui lui est naturelle, il me dit, en me serrant les mains : — Hé bien ! si je reçois, si je possède ces lignes que Delphine écrira pour moi, je retournerai vers Matilde, je me remettrai sous le joug de ma destinée; oui, je vous le promets. Ah ! sans doute, ajouta-t-il, je sais que je ne suis pas libre, et j'exige cependant que Delphine refuse un lien qui, peut-être..... il ne put achever ce qu'il avait intention de dire. — N'importe, s'écria-t-il, si un homme était l'époux de Delphine, je ne lui laisserais pas la vie, peut-elle se marier quand un vengeur est tout prêt? et si c'était moi qui dusse périr, a-t-elle donc tout-à-fait oublié son amour, ne frémirait-elle donc pas pour moi? — Je le rassurai de mille manières sur le premier objet de ses craintes, et j'obtins de lui qu'il attendrait ici votre réponse.

Hâtez-vous donc de me l'envoyer, ne perdez pas un jour, il les comptera tous avec une douloureuse anxiété; j'ai cru entrevoir par quelques mots qu'il m'a dits, que Matilde, pour la première fois, se plaignant sans réserve, avait été profon-

dément affligée de son absence, et qu'il craignait d'exposer sa vie s'il restait loin d'elle au moment de ses couches. Calmez donc Léonce dans votre lettre, ma chère Delphine, autant qu'il vous sera possible; et refusez-vous absolument à voir M. de Valorbe. C'est moi qui ai à me reprocher de vous avoir trop souvent pressée de le traiter avec bonté, par considération pour la mémoire de mon frère; mais, je vois clairement que s'il revenait à Léonce le moindre mot qui pût lui faire croire qu'on a seulement parlé de nouveau de vous et de M. de Valorbe, il serait impossible de prévoir ce qu'il éprouverait et ce qu'il ferait. Je chercherai quelques détours pour rendre service à M. de Valorbe, vous m'y aiderez, nous y parviendrons; mais Léonce est tellement irrité au nom seul de M. de Valorbe, que si des calomnies, quelque absurdes qu'elles fussent, lui revenaient encore à ce sujet, son sentiment pour vous s'aigrirait, et sa colère contre M. de Valorbe ne connaîtrait plus de bornes.

J'espère vous avoir détournée pour

toujours de l'idée insensée de vous lier où vous êtes par des vœux religieux. Il me semble, au contraire, que si M. de Valorbe ne voulait pas s'éloigner des environs de votre demeure, vous feriez bien de quitter la Suisse et de venir vous établir près de moi, lorsque Léonce sera retourné à Paris. Vous savez quel bonheur j'éprouverais en étant pour toujours réunie avec vous !

LETTRE XXIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 28 mars.

Remettez ce billet à Léonce, ma sœur, vous ne savez pas dans quel abîme de douleur je suis tombée ! qu'il l'ignore surtout, et vous-même aussi.... Adieu, ne pensez plus à moi. Un événement cruel, inouï, fixe mon sort, et me

rend désormais toute consolation inutile ; adieu.

Delphine à Léonce.

Je jure à Léonce de ne jamais revoir M. de Valorbe ; je lui proteste, pour la dernière fois, qu'il doit être content de mon malheureux cœur ; maintenant qu'il ne s'informe plus de ma destinée et qu'il retourne auprès de Matilde.

DELPHINE.

LETTRE XXIV.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 6 avril.

Ma chère amie, il est parti plus calme, je ne lui ai point fait partager mes cruelles inquiétudes ; que signifie ce que vous m'écrivez ? d'où vient votre profonde

douleur ? que vous est-il arrivé ? Je ne puis rien deviner, mais vos paroles mystérieuses me glacent d'effroi.

Dans quelque situation que vous soyez, vous avez besoin que je vous parle de Léonce. Je reviens aux derniers momens que j'ai passés avec lui. Je l'avais prévenu du jour où je pouvais recevoir votre lettre; le matin, de ce jour, je savais que, depuis cinq heures, il s'était promené sur la route par laquelle le courrier devait venir, sans pouvoir rester en repos une seconde; marchant à pas précipités, revenant après avoir avancé, tournant la tête à chaque pas, et dans un état d'agitation si remarquable, que plusieurs personnes s'étaient arrêtées dans le chemin, frappées du trouble et de l'agitation extraordinaire qu'exprimait son visage; enfin, à dix heures du matin, il entra chez moi, pâle et tremblant, et me dit, en se jetant sur une chaise près de la fenêtre, que le courrier était arrivé, et que je pouvais envoyer mon domestique chercher mes lettres. J'en donnai l'ordre, et je revins près de lui.

Il se passa près d'une heure dans l'attente, je parlai plusieurs fois à Léonce, il ne me répondit point; mais je vis qu'il tâchait de prendre beaucoup sur lui, et qu'il rassemblait toutes ses forces pour ne point se livrer à son émotion. La violence qu'il se faisait l'agitait cruellement; je ne sais à quels signes j'apercevais ce qu'il éprouvait au fond de son cœur, mais à la fin de cette heure passée dans le silence, j'étais abîmée de douleur, comme après la scène la plus violente, dont l'intérêt et l'émotion auraient toujours été en croissant. Il distingua le premier le bruit de la porte de ma maison qui s'ouvrit, et me dit d'une voix à peine intelligible : — Voilà votre demestique qui revient. — Je me levai pour aller au-devant de lui, Léonce ne me suivit pas, il cacha sa tête dans ses mains; il m'a dit depuis que, dans cet instant, il aurait souhaité qu'il n'y eût point de lettre, il désirait l'incertitude autant qu'il l'avait jusqu'alors redoutée.

Lorsque je reconnus votre écriture, je déchirai promptement l'enveloppe,

pour que Léonce n'en vît pas le timbre; il croit que vous êtes en Suisse, mais il n'a pas la moindre idée du lieu même où vous demeurez. Je lus d'abord ce qui était pour Léonce, et dans mon impatience de le lui porter, je ne vis point ce que vous m'écriviez; je rentrai, tenant à la main votre lettre, et je m'écriai : — Lisez, vous serez content. — Je serai content, s'écria-t-il : ah! Dieu! — Et loin de saisir ce que je lui offrais, il répandait des pleurs, et répétait toujours : *Je serai content*, avec une voix, avec un accent que je ne pourrai jamais oublier. Enfin, il prit votre lettre; et après l'avoir lue plusieurs fois, il me regarda d'un air plein de douceur, me serra la main et sortit; il revint deux heures après, et m'annonça qu'il allait retourner auprès de Matilde; il ne me demanda rien, ne me fit plus aucune question, seulement il me dit : — Soignez son bonheur, vous à qui le sort permet de vivre pour elle. —

Quand il fut parti, je me croyais soulagée; et c'est alors que j'ai lu les lignes pleines de trouble et de douleur que vous

m'adressiez ; je ne savais que devenir, je voulais vous rejoindre, le misérable état de ma santé m'en ôte la force. Se peut-il que vous m'ayez laissée dans un doute si cruel ? ne recevrai-je aucune lettre de vous avant que vous répondiez à celle-ci ?

LETTRE XXV.

Madame de Cerlebe à mademoiselle d'Albémar.

Zurich, ce 12 avril.

Madame d'Albémar, mademoiselle, n'est pas en état de vous écrire ; elle me condamne à la douloureuse tâche de vous apprendre sa situation : elle est horrible, elle est sans espoir, et mon amitié n'a pas su prévenir un malheur, que la générosité de madame d'Albémar devait peut-être me faire craindre. Elle m'a raconté la scène la plus funeste par ses irréparables suites, et le coupable M. de Va-

lorbe, dans une lettre pleine de délire, de regrets et d'amour, m'a confirmé tout ce que Delphine m'avait appris. Il m'est imposé de vous en instruire, mademoiselle, votre amie veut que vous connaissiez les motifs du parti désespéré qu'elle a pris; ah! qui me donnera le moyen d'en adoucir pour vous l'amertume!

M. de Valorbe avait été mis en prison pour dettes à Zell, ville d'Allemagne, occupée maintenant par les Autrichiens; son valet de chambre de confiance informa madame d'Albémar de sa situation; Dieu veuille que M. de Valorbe n'ait point commandé lui-même cette démarche! et que, connaissant la bonté de Delphine, et l'imprévoyante vivacité de ses mouvemens généreux, il n'ait pas prévu le parti qu'il pouvait tirer d'un imprudent témoignage d'inquiétude et de pitié!

Madame d'Albémar m'écrivit en partant pour Zell; j'éprouvai, lorsque je reçus sa lettre, une vive inquiétude; je condamnai sa résolution, je redoutai le

blâme qu'elle pouvait attirer sur elle, et comme vous allez le savoir, cette crainte que je ressentais, vague alors, devint bientôt la plus cruelle des anxiétés.

Delphine partit à six heures du matin, sans avoir vu madame de Ternan; elle arriva à Zell à dix heures, accompagnée seulement d'un cocher et d'un domestique suisses, qui ne la connaissaient pas. Madame de Ternan avait exigé, en prenant madame d'Albémar en pension dans son couvent, qu'elle renverrait son valet de chambre à Zurich, et Delphine ne quitte jamais Isore sans laisser auprès d'elle sa femme de chambre pour la soigner. Arrivée à Zell, madame d'Albémar s'aperçut qu'elle n'avait point de passeport; on lui demanda son nom à la porte, elle en donna un au hasard, se promettant de repartir dans peu d'heures, avant que l'officier autrichien qui commandait la place, eût le temps de s'informer d'elle.

Elle descendit chez le négociant que l'homme de M. de Valorbe lui avait indiqué, comme sachant seul tout ce qui

avait rapport à ses affaires; le négociant dit à Delphine que par commisération pour l'état de santé de M. de Valorbe, on avait, la veille, obtenu de ses créanciers sa sortie de prison, à condition qu'il serait gardé chez lui; madame d'Albémar voulut s'informer de ce que devait M. de Valorbe, pour offrir son cautionnement, et repartir sans le voir. Le négociant lui dit que M. de Valorbe lui avait expressément défendu de rien accepter de personne, et en particulier d'une femme qui devait être elle, d'après le portrait qu'il lui en avait fait. Alors madame d'Albémar pria le négociant de la conduire chez M. de Valorbe; il la mena jusqu'à sa porte, mais quand elle y fut arrivée, il la quitta brusquement, en indiquant assez légèrement qu'elle arrangerait mieux ses affaires sans lui. Madame d'Albémar m'a dit que, se trouvant seule dans ce moment au bas de l'escalier de M. de Valorbe, elle éprouva un effroi dont elle ne put s'expliquer la cause; elle voulait retourner sur ses pas, mais elle ne savait quelle

route suivre dans une ville inconnue, et dont elle ignorait la langue.

Comme elle délibérait sur ce qu'elle devait faire, elle aperçut M. de Valorbe qui descendait quelques marches pour venir à elle : son changement, qui était très-remarquable, écarta d'elle toute autre idée que celle de la pitié, et elle monta vers lui sans hésiter; il lui prit la main, et la conduisit dans sa chambre : la main qu'il lui donna tremblait tellement, m'a-t-elle dit, qu'elle se sentit embarrassée et touchée de l'émotion qu'il éprouvait; elle se hâta de lui parler de l'objet de son voyage; il l'écoutait à peine et paraissait occupé d'un grand débat avec lui-même.

Delphine lui répéta deux fois la prière d'accepter le service qu'elle venait lui offrir, et comme il ne lui répondait rien, elle crut qu'il lui en coûtait de prononcer positivement son consentement à ce qu'elle demandait, et posant sur son bureau le papier sur lequel elle avait signé la garantie de ses dettes, elle voulut se lever et partir; à ce double mouvement,

M. de Valorbe sortit de son silence par une exclamation de fureur, et saisissant Delphine par la main, il lui demanda avec amertume, si elle le méprisait assez pour croire qu'il recevrait jamais aucun service d'elle.

— Je suis banni de mon pays, s'écria-t-il, ruiné, déshonoré; des douleurs continuelles mettent mon sang dans la fermentation la plus violente. Je souffre tous ces maux à cause de vous, de l'amour insensé que j'ai pour vous, et vous vous flattez de les réparer avec votre fortune! et vous imaginez que je vous laisserai le plaisir de vous croire dégagée de la reconnaissance, de la pitié, de tous les sentimens que vous me devez! Non, Il faut qu'il existe du moins un lien, un douloureux lien entre nous, vos remords. Je ne vous laisserai pas vous en délivrer, je troublerai de quelque manière votre heureuse vie. — Heureuse! s'écria Delphine, M. de Valorbe, songez dans quel lieu je vis, songez à ce que j'ai quitté, et répétez-moi, si vous le pouvez encore, que je suis heureuse!

— La voix brisée de Delphine attendrit un moment M. de Valorbe, et se jettant à ses pieds, il lui dit : — Hé bien ! ange de douceur et de beauté, s'il est vrai que tu souffres, s'il est vrai que les peines de la vie ont aussi pesé sur toi, pourquoi refuserais-tu d'unir ta destinée à la mienne ? Ah ! je voudrais exister encore, le temps n'est point épuisé pour moi, il me reste des forces, je pourrais honorer encore mon nom, il y a des momens où j'ai horreur de ma fin; Delphine, consentez à m'épouser, et vous me sauverez. — N'avez-vous pas lu, répondit madame d'Albémar, ma lettre à madame de Cerlebe ? — Oui, je l'ai lue, s'écria M. de Valorbe en se relevant avec colère, vous faites bien de me la rappeler, c'est en punition de cette lettre que vous êtes ici, c'est pour l'expier que je vous ai fait tomber en ma puissance, vous n'en sortirez plus. —

Représentez-vous l'effroi de Delphine, à ces mots dont elle ne pouvait encore comprendre le sens; elle s'élance précipitamment vers la porte, M. de Valorbe

se saisit de la clef, la tourne deux fois, en mordant ses lèvres avec une expression de rage, et dans le même instant, il va vers la fenêtre, l'ouvre et jette cette clef dans le jardin qui environnait la maison. Delphine poussa des cris perçans, et, perdant la tête de douleur, elle appelait à son secours de toutes les forces qui lui restaient.

— Vous essayez en vain, lui dit M. de Valorbe, en s'approchant d'elle avec toutes les fureurs de la haine et de l'amour, vous essayez en vain de me faire passer pour un assassin, tout est prévu, personne ne vous répondra; il n'y a dans la maison qu'un homme fidèle, qui, me voyant souffrir chaque jour tous les maux de l'enfer à cause de vous, ne sera pas sensible à vos douleurs, il a été témoin des miennes! Vous souffrez à présent, je le vois, mais il ne me reste plus de pitié pour personne, pourquoi serais-je le plus infortuné des hommes? pourquoi Léonce, l'orgueilleux, le superbe Léonce, jouirait-il de tous les biens de la vie, de votre cœur,

de vos regrets? tandis que moi je suis seul, seul en présence de la mort, que je hais d'autant plus, que je me sens poussé vers elle. Delphine, je n'étais pas né méchant, je suis devenu féroce; savez-vous combien les hommes aigrissent la douleur? ils m'ont abandonné, trahi, pas un cœur ne s'est ouvert à moi; les livres m'avaient appris qu'au milieu des ingrats, des perfides, l'infortuné trouvait du moins un ami obscur qui venait au secours de son cœur; hé bien! cet unique ami, je ne l'ai pas même rencontré! tous se sont réunis pour me faire mal, je rendrai ce mal à quelqu'un. Pauvre créature! dit-il alors en regardant Delphine avec pitié, c'est injuste de te persécuter, car tu es bonne; mais je t'aime avec idolâtrie, tu es là devant moi, toi qui es le bonheur, l'oubli de toutes les peines, la magie de la destinée, et la mort est ici, dit-il, en montrant ses pistolets armés sur la table. Il faut donc que tu sois à moi, il le faut.

— M. de Valorbe, reprit Delphine

avec plus de calme, et retrouvant dans le désespoir même, le courage et la dignité; quand je vous estimais, j'ai refusé de m'unir à vous, quel espoir pouvez-vous former maintenant? — Vous me méprisez donc, s'écria-t-il avec un sourire amer, votre situation ne sera pas dans le monde bien différente de la mienne : vous n'avez pas réfléchi que votre réputation ne se relèvera pas de votre imprudente démarche; vous êtes ici seule chez un jeune homme, vous y passez tout le jour, on vous attend à votre couvent, et vous n'y retournerez pas; tout le monde saura que nous sommes restés enfermés ensemble, que c'est vous qui êtes venue me chercher; en voilà plus qu'il n'en faut pour vous perdre dans l'opinion, si vous ne m'épousez pas; et si c'en est assez aux yeux de tous, que n'est-ce pas pour votre amant, pour Léonce, le plus irritable, le plus ombrageux, le plus susceptible des hommes! — A ces mots, Delphine se renversa sur sa chaise en s'écriant : — Malheureuse que je suis! — avec un

accent si déchirant, que M. de Valorbe en frémit, et pendant quelques instans, il assure qu'il eut horreur de lui-même; mais il s'était juré d'avance de résister à l'attendrissement qu'il pourrait éprouver, il mettait de l'orgueil à lutter contre ses bons mouvemens.

Delphine tout-à-coup s'avança vers lui, et lui dit : — Si je suis ici, c'est pour en avoir cru mon désir de vous rendre service ; je n'ai point réfléchi sur les dangers que je pouvais courir, il ne m'est pas venu dans la pensée qu'ils fussent possibles. Si vous me perdez, c'est l'amitié que j'avais pour vous que vous punissez ; si vous me perdez, c'est ma confiance en vous, dont vous démontrez la folie ; arrêtez-vous au moment d'être coupable ! me voici devant vous sans appui, sans défenseur, je n'ai d'espoir qu'en faisant naître la pitié dans votre cœur, et jamais je n'en eus moins les moyens : je me sens glacée de terreur, l'étonnement que j'éprouve surpasse mon indignation, je ne puis me persuader ce que j'entends, je ne puis

imaginer que c'est vous, bien vous qui me parlez; vous me découvrez des abîmes du cœur humain qui passaient ma croyance, et vous me consolez presque de la mort à laquelle vous me condamnez en m'apprenant qu'il existait sur la terre tant de dépravation et de barbarie! — Ah! s'écria M. de Valorbe, il fut un temps où je vous aurais tout sacrifié, même le bonheur auquel j'aspire! mais vous ne savez pas quel sentiment intérieur me dévore, tout me dit que je dois me tuer, que le Ciel et les hommes me le demandent, et tout me dit aussi que si vous m'aimiez, je vivrais. Mon amour pour vous affaiblit mon âme, mais toute sa fureur lui revient quand vous me repoussez dans le tombeau, vous qui seule pouvez m'en sauver. Dites-moi, pourquoi voulez-vous qu'à trente ans je cesse de vivre? Cette arme que vous voyez là, savez-vous qu'il est affreux de la placer sur son cœur pour en chasser votre image? Le sang, le froid, les convulsions de l'agonie, toutes les horreurs de la nature désorganisée s'offrent à moi, et vous

m'y condamnez sans pitié! je le sais bien, je n'intéresse personne; Léonce, vous, qui sais-je encore? tout le monde désire que je n'existe plus, que je fasse place à tous les heureux que j'importune; mais pourquoi n'entraînerais-je personne dans ma ruine?

Vous a-t-on parlé de la fureur des mourans? elle porte un caractère terrible; prêts à s'enfoncer dans l'abîme, ils saisissent tout ce qu'ils peuvent atteindre; ils veulent faire tomber avec eux ceux mêmes qui ne peuvent les secourir, ils font avant de périr un dernier effort vers la vie, plein d'acharnement et de rage. Voilà ce que j'éprouve! voilà ce qui me justifie! Je ne sens plus le remords, je n'ai qu'un désir furieux d'exister encore, et néanmoins un sentiment secret que je n'y parviendrai pas; que tout ce que je fais, ne sera pour moi que des douleurs de plus; n'importe, vous serez ma femme, vous la serez ou vous souffrirez mille fois plus encore par les soupçons et le mépris persécuteur de la vie! Je l'ai éprouvé, le mépris, je l'ai

subi pour vous, il m'a rendu implacable, insensible à vos pleurs, jugez quel mal il doit faire!

— Le jour avançait pendant que M. de Valorbe parlait ainsi, l'heure se faisait entendre; et Delphine sentait que le moment de retourner à son couvent allait passer; elle connaissait madame de Ternan, elle savait que si elle restait une nuit hors du couvent sans l'en avoir prévenue, elle se brouillerait avec elle : et quel éclat, pensait-elle, que se brouiller avec madame de Ternan, avec la sœur de madame de Mondoville, pour une visite à M. de Valorbe! rien ne pourrait la justifier aux yeux de Léonce! elle aurait dû craindre aussi tous les coupables projets que pouvait former M. de Valorbe, pendant qu'elle se trouvait entièrement dans sa dépendance; mais elle m'a dit depuis, qu'elle avait un tel sentiment de mépris pour sa conduite, qu'il ne lui vint pas même dans l'esprit, qu'il osât se prévaloir de son indigne ruse. D'ailleurs M. de Valorbe était lui-même si humilié devant celle qu'il opprimait, que par un con-

traste bizarre, il se sentait pénétré du plus profond respect pour elle, en lui faisant la plus mortelle injure.

Une seule idée donc occupait Delphine, et faisait disparaître toutes les autres; elle regardait sans cesse le soleil prêt à se coucher, et la pendule qui marquait les heures; elle voyait en comptant les minutes, qu'il lui restait encore le temps de rentrer dans son couvent, avant qu'il fût fermé; alors elle conjurait M. de Valorbe de la laisser partir, avec une insistance, avec une si vive terreur de perdre un moment, que ses paroles se précipitaient, et qu'on pouvait à peine les distinguer. — Mon cher M. de Valorbe, lui disait-elle en serrant ses deux mains, sans penser à son amour pour elle, et sans qu'il osât lui-même le témoigner; mon cher M. de Valorbe, il y a quelques minutes encore, il y en a entre moi et la honte, je ne suis pas encore déshonorée, je puis encore retrouver un asile, laissez-moi l'aller chercher; si je reste encore, il faudra que je couche cette nuit sur la pierre, et qu'au

jour je n'ose plus lever les yeux sur personne; voyez, je suis encore une femme que ses amis peuvent avouer, dont les peines excitent encore l'intérêt et la pitié, mais dans une heure, solitaire avec ma conscience, les hommes ne me croiront pas; celui que j'aime, enfin vous le savez, je l'aime, il ne reconnaîtra plus ma voix, et rougira des regrets qu'il donnait à ma perte. Oh! M. de Valorbe! que ne prenez-vous cette arme pour me tuer? Je vous pardonnerais; mais m'ôter son estime, mais l'avoir prévu, mais le vouloir; oh! Dieu! l'heure se passe, vous le voyez, encore quelques minutes, encore..... — Et elle se laissa tomber à ses pieds, en répétant ce mot : *encore! encore!* de ses dernières forces.

M. de Valorbe me l'a juré, et j'ai besoin de le croire, il se sentit vaincu dans ce moment, et s'il garda le silence, ce fut pour jeter un dernier regard sur cette figure enchanteresse qu'il perdait pour jamais, et qu'il voyait à ses pieds dans un état d'émotion qui la rendait encore

plus ravissante. Mais on entendit un bruit extraordinaire dans la maison, on frappa d'abord avec violence à la porte, et, des coups redoublés la faisant céder, des soldats entrèrent dans la chambre, un officier à leur tête. Delphine sans s'étonner, sans s'informer du motif de leur arrivée, voulut sortir à l'instant; on la retint, et bientôt on lui fit savoir que c'était elle qui était suspecte; on la croyait un émissaire des Français en Allemagne, et on venait la chercher pour la conduire au commandant de la place.

M. de Valorbe, en apprenant cet ordre, se livra à toute sa fureur; il ne pouvait supporter le mal que d'autres que lui faisaient à Delphine, et sans le vouloir, il aggrava sa situation par la violence de ses discours. Delphine, quand elle entendit sonner l'heure qui ne lui permettait plus d'arriver à temps à son couvent, redevint calme tout-à-coup, et se laissa conduire chez le commandant; on ne permit pas à M. de Valorbe de la suivre.

Le commandant autrichien prouva fa-

cilement à Delphine en l'interrogeant, qu'elle n'avait pas dit son vrai nom; car celui qu'elle s'était donné était suisse, et dès la première question, elle avoua qu'elle était Française; mais elle était décidée à ne se pas faire connaître, puisqu'elle avait été trouvée seule enfermée avec M. de Valorbe. Le négociant chez qui elle était descendue d'abord, avait déposé qu'elle était venue pour le voir; quelques plaisanteries grossières de ceux qui l'entouraient, ne lui avaient que trop appris quelle idée ils s'étaient formée de ses relations avec M. de Valorbe; et pour rien au monde elle n'aurait voulu que, dans de semblables circonstances, son véritable nom fût connu. Elle se complaisait dans l'espoir que son refus constant de le dire, irriterait le commandant, confirmerait ses soupçons, et qu'il l'enfermerait peut-être dans quelque forteresse pour le reste de ses jours : la nuit entière se passa sans qu'elle voulût répondre.

Quelle nuit! vous représentez-vous Delphine, seule au milieu d'hommes durs

et farouches, qui, d'heure en heure, revenaient l'interroger, et cherchaient à lui faire peur pour en obtenir un aveu qu'ils croyaient être de la plus grande importance! Le commandant surtout, se flattait de trouver dans une découverte essentielle, un moyen d'avancement; et que peut-il exister de plus inflexible qu'un ambitieux qui espère du bien pour lui, de la peine d'un autre! Delphine, vers le milieu de la nuit, avait obtenu qu'on la laissât seule pendant quelques heures, elle s'endormit, accablée de fatigue et de douleur; quand elle se réveilla et qu'elle se vit dans une chambre noire, délabrée, entendant le bruit des armes, les juremens des soldats, elle fut dans une sorte d'égarement qui subsistait encore quand je la revis.

Tout-à-coup le commandant entre chez elle, et lui demande pardon avec un ton respectueux, de ne l'avoir pas connue; M. de Valorbe qui avait pu enfin pénétrer jusqu'à lui, lui avait appris, à travers les plus sanglans reproches, le nom de madame d'Albémar, et de quel

couvent elle était pensionnaire. Comme dans cette abbaye il y avait plusieurs femmes de la plus grande naissance d'Allemagne, et que madame de Ternan, en particulier, était très-considérée à Vienne, le commandant eut peur de lui avoir déplu en maltraitant une personne qu'elle protégeait; et changeant de conduite à l'instant, il donna un officier à madame d'Albémar pour la ramener jusqu'à l'abbaye, et se contenta de faire arrêter M. de Valorbe (qui est encore en prison), parce qu'il l'avait offensé en se plaignant avec hauteur, des traitemens que madame d'Albémar avait soufferts.

Ce commandant avait fait partir un officier une heure avant madame d'Albémar, avec le procès-verbal de tout ce qui s'était passé, et une lettre d'excuse à madame de Ternan, qui contenait des insinuations très-libres sur la conduite de madame d'Albémar avec M. de Valorbe. J'étais au couvent, où depuis la veille au soir je souffrais les plus cruelles angoisses; lorsque cet officier arriva, mad. de Ternan qui avait déjà exprimé de

mille manières l'impression que lui faisait l'inexplicable absence de Delphine, ordonna après avoir lu la lettre de Zell, que les principales religieuses se réunissent chez elle, et refusa très-durement de me communiquer ni ce qu'elle avait reçu, ni ce qu'elle projetait.

L'infortunée Delphine arriva pendant que l'assemblée des religieuses durait encore. J'eus le bonheur au moins d'aller au-devant d'elle; en descendant de voiture elle ne vit que moi, et lorsque je lui témoignai la plus tendre affection, elle me regarda avec étonnement, comme s'il n'était plus possible que personne prît le moindre intérêt à elle; nous nous retirâmes ensemble dans son appartement, et j'appris de Delphine, à travers son trouble, ce qui s'était passé; une inquiétude l'emportait sur toutes les autres et revenait sans cesse à son esprit. — Léonce le saura, il me méprisera, disait-elle, en interrompant son récit; — et quand elle avait prononcé ces mots, elle ne savait plus où reprendre ce récit, et les répétait encore.

J'essayais de la consoler, mais ce qui me causait une inquiétude mortelle, c'était la décision qu'allait prendre madame de Ternan. Elle entra dans ce moment, Delphine essaya de se lever et retomba sur sa chaise; je souffrais de lui voir cet air coupable, quand jamais elle n'avait eu plus de droits à l'estime et à la pitié. Madame de Ternan aimait l'effet qu'elle produisait : elle regardait Delphine, non pas précisément avec dureté, mais comme une personne qui jouit d'une grande impression causée par sa présence, quel qu'en soit le motif. — Madame, dit-elle à Delphine, après ce qui s'est passé à Zell, après l'éclat de votre aventure, nos sœurs ont jugé que votre intention était sans doute d'épouser M. de Valorbe, et elles ont décidé que vous ne pouviez plus rester dans cette maison. — Ah! voilà le coup mortel, s'écria Delphine, et elle tomba sans connaissance sur le plancher.

Je la pris dans mes bras, madame de Ternan s'approcha d'elle, nous la secourûmes; quand elle parut revenir à elle,

madame de Ternan qui était placée derrière son lit, lui adressa quelques mots assez doux; Delphine égarée s'écria : — C'est la voix de Léonce, est-ce qu'il me plaint, est-ce qu'il a pitié de moi? Cependant je suis chassée, chassée de la maison de sa tante; c'est bien plus que quand je sortis de ce concert d'où la haine des méchans me repoussait, et cependant que n'ai-je pas souffert alors? N'ai-je pas craint de perdre son affection! et maintenant qu'on m'a surprise enfermée avec son rival, qu'un acte authentique l'atteste, que je suis perdue, déshonorée, que des religieuses me chassent; ah! Dieu! Dieu! je suis innocente, je la suis, Léonce, Léonce! — Et elle retomba dans mes bras de nouveau sans mouvement.

— Laissez-moi seule avec elle, me dit madame de Ternan, j'entrevois un moyen de la sauver. — Si vous le pouvez, lui dis-je, c'est un ange que vous consolerez; — et je me hâtai de lui dire la vérité; elle m'entendit et je crus même voir qu'elle y était préparée. Je ne compris pas alors comment elle n'avait pas pris plutôt la

défense de Delphine ; mais c'est une femme d'une telle personnalité qu'on n'a l'espérance de la faire changer d'avis sur rien, car il faudrait lui découvrir dans son intérêt particulier quelques rapports qu'elle n'eût pas saisis, et elle s'en occupe tant que c'est presque impossible.

Je me retirai : deux heures après il me fut permis de revenir ; je trouvai un changement extraordinaire dans Delphine, elle était plus calme et non moins triste ; elle n'avait plus cette expression d'abattement qui lui donnait l'air coupable, sa tête s'était relevée, mais sa douleur semblait plus profonde encore, l'on aurait dit seulement qu'elle s'y était vouée pour toujours. Elle me dit avec douceur de revenir la voir dans huit jours, et seulement dans huit jours. Je la quittai avec un sentiment de tristesse, plus douloureux que celui même que j'avais éprouvé, lorsque son désespoir s'exprimait avec violence.

Huit jours après, quand je la vis, elle venait de recevoir une lettre de vous, qui lui annonçait et l'arrivée de Léonce,

et sa fureur à la seule pensée qu'elle pouvait avoir vu M. de Valorbe. — Lisez cette lettre, me dit Delphine, vous voyez que, s'il apprenait ce qui s'est passé à Zell, il ne me le pardonnerait pas ; je le connais, il vengerait mon offense sur M. de Valorbe, il exposerait encore une fois sa vie pour moi ; et quand même je pourrais un jour me justifier à ses yeux, ne sais-je pas ce qu'il souffrirait, en voyant celle qu'il aime flétrie dans l'opinion ? Son caractère s'est manifesté malgré lui cent fois à cet égard, dans les momens où son amour pour moi le dominait le plus ; et quel éclat, grand Dieu ! que celui qui me menaçait il y a huit jours ! quel homme, quel autre même que Léonce le supporterait sans peine ! Écoutez-moi ; me dit-elle alors, sans m'interrompre, car vous serez tentée d'abord de me combattre, et vous finirez cependant par être de mon avis.

Madame de Ternan m'a dit qu'il n'existait qu'un moyen de rester dans le couvent où je suis, c'était de m'y faire religieuse ; à cette condition, les sœurs con-

sentent à me garder, le crédit de madame de Ternan fera disparaître toutes les traces de l'événement de Zell. En prononçant les vœux de religieuse, je m'assure d'un repos que rien ne pourra plus troubler; j'y ai consenti. Je prends l'habit de novice après demain, ne frémissez pas, jugez-moi; voulez-vous que je sorte de cette maison comme une femme perdue? Que Léonce apprenne que c'est pour M. de Valorbe que je suis bannie de l'asile que madame de Ternan m'avait donné? que je me trouve aux prises de nouveau avec l'opinion, avec le monde, avec tout ce que j'ai souffert? Le nom de M. de Valorbe une seconde fois répété avec le mien, ne s'oubliera plus, et Léonce saura que ma réputation est détruite sans retour; je resterai libre, mais j'aurai perdu tout le prix de moi-même, et je finirai par m'enfermer dans la retraite, sans avoir, comme à présent, la douce certitude que je suis restée pure dans le souvenir de Léonce, et que ses regrets me sont encore consacrés.

Si madame de Ternan avait voulu me

rendre les mêmes services, sans exiger de moi un grand sacrifice, je l'aurais préféré, car ni mon cœur, ni ma raison ne m'appellent à l'état que je vais embrasser ; mais elle n'avait aucun motif pour s'intéresser à moi, si je ne cédais pas à sa volonté ; elle pouvait m'objecter toujours la résolution de ses compagnes; je savais bien que cette résolution venait d'elle, mais c'était une raison de plus pour croire qu'elle ne chercherait pas à la faire changer ; je n'avais que le choix du parti que j'ai pris, ou de trouver, en sortant de cette maison, tous les cœurs fermés pour moi, tous, ou du moins un seul, n'était-ce pas tout? Pouvais-je y survivre? Je n'ai pas su mourir, voilà tout ce que signifie la résolution, en apparence courageuse, que je viens d'adopter. Il ne me restait pas d'alternative, vous-même, répondez, que m'auriez-vous conseillé?

— Je ne sus que pleurer ; que pouvais-je lui dire? Elle avait raison. L'infâme M. de Valorbe! quels mouvemens de haine je sentais contre lui! mon émotion était extrême, mais je me taisais. —

Ne vous affligez pas trop pour moi, reprit Delphine avec bonté. — Car dans ses plus grandes peines, vous le savez, elle s'occupe encore des impressions des autres. — Qu'est-ce donc que je sacrifie? une liberté dont je ne puis faire aucun usage, un monde où je ne veux pas retourner, qui a blessé mon cœur, dont l'opinion pourrait altérer l'affection de Léonce pour moi; je m'en sépare avec joie. Ma belle-sœur viendra peut-être me rejoindre un jour, et je passerai ma vie avec vous deux qui connaissez mes affections et ma conduite comme moi-même.

Je ne sais, ajouta-t-elle avec la plus vive émotion, si j'avais aimé un homme tout-à-fait indifférent aux opinions des autres hommes; bannie, chassée, humiliée, j'aurais pu l'aller trouver et lui dire : voilà le même cœur, le même amour, la même innocence; hé bien! qu'y a-t-il de changé? Mais il vaut mieux mourir que de se livrer à un sentiment de confiance ou d'abandon qui ne serait pas entièrement partagé par ce qu'on aime! Ah! n'allez pas

penser que Léonce ne soit pas l'être le plus parfait de la terre! le défaut qu'il peut avoir est inséparable de ses vertus; je ne conçois pas comment un homme qui n'aurait pas même ses torts, pourrait jamais l'égaler; et n'est-ce pas moi d'ailleurs dont l'imprudente vie a fait souffrir son cœur?

J'ai cru long-temps que mes malheurs venaient d'un sort funeste, mais il n'y a point eu, non, il n'y a point eu de hasard dans ma vie. Je n'ai pas éprouvé une seule peine dont je ne doive m'accuser. Je ne sais ce qui me manque pour conduire ma destinée, mais il est clair que je ne le puis. Je cède à des mouvemens inconsidérés, mes qualités les meilleures m'entraînent beaucoup trop loin, ma raison arrive trop tard pour me retenir, et cependant assez tôt pour donner à mes regrets tout ce qu'ils peuvent avoir d'amer; je vous le dis, l'action de vivre m'agite trop, mon cœur est trop ému, c'est à moi, à moi surtout, que conviennent ces retraites où l'on réduit l'existence à de moindres mouvemens; si la faculté de penser reste encore, les objets extérieurs ne l'excitent plus, et

n'ayant à faire qu'à soi-même, on doit finir par égaler ses forces à sa douleur.

Il y a deux jours, avant que j'eusse donné à mad. de Ternan une réponse décisive, mes promenades rêveuses me conduisirent jusqu'à la chute du Rhin, près de Schaffouse; je restai quelque temps à la contempler, je regardais ces flots qui tombent depuis tant de milliers d'années, sans interruption et sans repos. De tous les spectacles qui peuvent frapper l'imagination, il n'en est point qui réveille dans l'âme autant de pensées. Il semble qu'on entend le bruit des générations qui se précipitent dans l'abîme éternel du temps. On croit voir l'image de la rapidité, de la continuité des siècles dans les grands mouvemens de cette nature, toujours agissante et toujours impassible, renouvelant tout, et ne préservant rien de la destruction. — Oh! m'écriai-je, d'où vient donc que j'attache à mon avenir tant d'intérêt et d'importance? Voilà l'histoire de la vie! notre destinée, la voilà! des vagues engloutissant des vagues, et des milliers d'êtres sensibles souffrant, dési-

rant, périssant, comme ces bulles d'eau qui jaillissent dans les airs et qui retombent. Il ne faut pas moins que le bouleversement des empires pour attirer notre attention, et l'homme qui semblait devoir se consumer de pitié, puisqu'il a seul la prévoyance et le souvenir de la douleur, l'homme ne détourne pas même la tête pour remarquer les souffrances de ses semblables! Qui donc entendra mes cris? est-ce la nature? comme elle suit son cours majestueusement! comme son mouvement et son repos sont indépendans de mes craintes et de mes espérances! Hélas! ne puis-je pas m'oublier comme elle m'oublie! ne puis-je pas, comme un de ces arbres, me laisser aller au vent du ciel, sans résister ni me plaindre! —

Non, ma chère Henriette, continua madame d'Albémar, il ne faut pas lutter long-temps contre le malheur; je me soumets au sort que m'impose madame de Ternan. Croyez-moi, je fais bien, je consacre ma mémoire dans le cœur de celui pour qui j'ai vécu; je me survis, mais pour apprendre qu'il me regrette, et

que rien ne pourra plus altérer ce sentiment. Les anciens croyaient que les âmes qui n'avaient pas reçu sur la terre les honneurs de la sépulture, erraient long-temps sur les bords du fleuve de la mort; il me semble qu'une situation presque semblable m'est réservée. Je serai sur les confins de cette vie et de l'autre, et la rêverie me fera passer doucement les longues années qui ne seront remplies que par mes souvenirs.

Je voudrais pouvoir unir à ce grand sacrifice l'idée qu'il est agréable à Dieu, mais je ne puis me tromper moi-même à cet égard. Je n'ai jamais cru qu'un Dieu de bonté exigeât de nous ce qui ne pouvait servir à notre bonheur ni à celui des autres. En brisant mes liens avec le monde, je ne sens au fond de mon cœur que l'amour qui m'y condamne, et l'amour qui m'en récompense; oui, c'est pour son estime, c'est pour ne point exposer sa vie, c'est pour sauver la réputation de celle qu'il a honorée de son choix, que je m'enferme ici pour jamais! Pardonne, oh! mon Dieu! l'on exige de moi que je pro-

nonce ton nom ; mais tu lis au fond de mon âme, et tu sais que je ne t'offre point une action dont tu n'es pas l'objet ! je t'offre tout ce que je ferai jamais de bon, d'humain, de raisonnable ; mais ce que le désespoir m'inspire, ce sont les passions du cœur qui l'ont obtenu de moi !

Je suis fière, cependant, reprit Delphine, d'immoler mon sort à Léonce ; je traverserai le temps qui me reste comme un désert aride qui conduit, du bonheur que j'ai perdu, au bonheur que je retrouverai peut-être un jour dans le Ciel. Je tâcherai d'exercer quelques vertus dans cet intervalle, quelques vertus qui me fassent pardonner mes fautes, et soutiennent en moi, jusques dans la vieillesse, l'élévation de l'âme. Voilà tous mes desseins, voilà toutes mes espérances ! ne discutez rien, n'ébranlez rien en me parlant, ma chère Henriette ; vous pourriez me faire beaucoup de mal, mais vous ne changeriez rien à mon sort : le déshonneur est sur le seuil de ce couvent ; si j'en sors, il m'atteint ; s'il m'atteint, Léonce me venge, son sentiment est altéré, je crains pour sa vie, et

je perds son amour ! Grand Dieu ! qui oserait me conseiller de quitter cette demeure, fût-elle mon tombeau ? Qui ne me retiendrait pas par pitié, si mes pas m'entraînaient hors de cette enceinte ?

— En l'écoutant, mademoiselle, je ne conservais qu'un espoir, c'est l'année de noviciat qui nous reste. Ne peut-on pas obtenir pendant ce temps de madame de Ternan, qu'elle conserve Delphine dans sa maison, et qu'elle étouffe, par tous ses moyens, l'éclat de son aventure, sans exiger d'elle de prendre le voile ? Mais cet espoir, s'il existe encore, ne dépend point de Delphine, je ne devais donc pas risquer de lui en parler. Je l'embrassai en pleurant ; elle me chargea de vous écrire, et nous nous quittâmes sans que j'eusse tâché d'ébranler dans ce moment sa résolution.

Je vais laisser passer quelques jours, afin que Delphine ait le temps d'adoucir, par sa présence, les cruelles préventions de ses compagnes, et je retournerai chez madame de Ternan pour essayer ce que je puis sur elle. Vous aussi, mademoiselle, écrivez à Delphine, servez-vous de votre

ascendant pour la détourner de son projet, et consacrons nos efforts réunis à la sauver du malheur qui la menace.

LETTRE XXVI.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 18 avril.

Ma chère Delphine, je frémis de la lettre de madame de Cerlebe que je viens de recevoir! au nom du Ciel! retirez le consentement que vous avez donné à madame de Ternan; je sens tout ce qu'il y a de cruel dans votre situation, mais rien ne doit vous décider à un engagement irrévocable; ni vos opinions ni votre caractère ne sont d'accord avec les obligations que vous voulez vous imposer; votre pitié généreuse vous a fait commettre une grande imprudence, mais il n'est point impossible de faire connaître le véritable motif de votre démarche.

M. de Valorbe ne peut-il pas se repentir et vous justifier authentiquement? pensez-vous que le reste de votre vie dépende de ce qui sera dit pendant quelques jours, dans un coin de la Suisse ou de l'Allemagne? Si vous n'aviez pas peur d'être condamnée par Léonce, combien il vous serait facile de braver l'injustice de l'opinion! vous que j'ai vue trop disposée à la dédaigner, vous lui sacrifiez votre vie toute entière; quel délire de passion! car, ne vous y trompez pas, votre seul motif, c'est la crainte d'être un instant soupçonnée par Léonce, ou d'en être moins aimée, quand même il connaîtrait votre innocence, si votre réputation restait altérée. Mon amie, peut-on immoler sa destinée entière à de semblables motifs!

Le plus grand malheur des femmes, c'est de ne compter dans leur vie que leur jeunesse; mais il faut pourtant que je vous le dise, dussé-je vous indigner! dans dix ans vous n'éprouverez plus les sentimens qui vous dominent à présent, dans vingt ans vous en aurez perdu même le souvenir; mais le malheur auquel vous vous dé-

vouez ne passera point, et vous vous désespérerez d'avoir soumis votre destinée entière à la passion d'un jour; encore une fois pardonnez, je reviens à ce que vous pouvez entendre, sans vous révolter contre la froideur de ma raison.

Avez-vous pensé que vous mettiez une barrière éternelle entre Léonce et vous? S'il était libre une fois, si jamais..... juste Ciel! dites-moi, l'imagination la plus exaltée aurait-elle pu inventer des douleurs aussi déchirantes que le seraient les vôtres? Vous vous êtes mal trouvée de vous livrer à l'enthousiasme de votre caractère, la réalité des choses n'est point faite pour cette manière de sentir; vous mettez dans la vie ce qui n'y est pas, ce qu'elle ne peut contenir; au nom de notre amitié, au nom encore plus sacré de celui que vous nommez votre bienfaiteur, de mon frère, renoncez à votre noviciat avant que l'année soit écoulée! le temps amenera ce que la pensée ne pouvait prévoir; mais que peut-il, le temps, contre les engagemens irrévocables?

Je crains beaucoup l'ascendant qu'a pris

sur vous madame de Ternan ; sa ressemblance avec Léonce en est, j'en suis sûre, la principale cause : elle agit sur vous, sans que vous puissiez vous en défendre ; sans cette fatale ressemblance, madame de Ternan vous déplairait certainement : la femme qui n'a pu se consoler de n'être plus belle, doit avoir l'âme la plus froide et l'esprit le plus léger. Moi qui ai été vieille dès mes premiers ans, puisque ma figure ne pouvait plaire, j'ai su trouver des jouissances dans mes affections, et si vous étiez heureuse, j'aimerais la vie. Madame de Ternan avait des enfans, pourquoi n'a-t-elle pas désiré de vivre auprès d'eux ? Elle était riche, pourquoi n'a-t-elle pas mis son bonheur dans la bienfaisance ? elle n'a vu dans la vie qu'elle, et dans elle que son amour-propre. Si elle avait été un homme, elle aurait fait souffrir les autres ; elle était femme, elle a souffert elle-même ; mais je ne vois en elle aucune trace de bonté, et sans la bonté, pourquoi la douleur même inspirerait-elle de l'intérêt ? en a-t-elle pour vous, cette femme cruelle, quand

elle vous offre l'alternative du déshonneur, ou d'une vie qui ressemble à la mort?

Vous avez la tête presque perdue, vous ne croyez plus à l'avenir; vous êtes saisie par une fièvre de l'âme qui ne se manifeste point aux yeux des autres, mais qui vous égare entièrement. Je conçois qu'il est des momens où l'on voudrait abdiquer l'empire de soi, il n'y a point de volonté qu'on ne préfère à la sienne, et la personne qui veut s'emparer de vous, le peut alors, sans avoir besoin, pour y parvenir, de mériter votre estime. Mais quand on se trouve dans une pareille situation, ce qu'il faut, mon amie, c'est ne prendre aucune résolution, replier ses voiles, laisser passer les sentimens qui nous agitent, employer toute sa force à rester immobile, et six mois jamais ne se sont écoulés, sans qu'il y ait eu un changement remarquable dans nous-mêmes et autour de nous.

Ma chère Delphine, avant que votre année de noviciat soit finie, j'irai vous chercher, et si mes raisons ne vous ont

pas persuadée, j'oserai pour la première fois exiger votre déférence.

LETTRE XXVII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

De l'Abbaye du Paradis, ce 1^er^ mai.

PARDONNEZ, ma sœur, si je ne puis vous peindre avec détail les sentimens de mon âme; parler de moi me fait mal. Ce que je puis vous dire seulement, c'est que je souhaiterais sans doute qu'avant la fin de mon noviciat, une circonstance heureuse me permît de ne pas prononcer mes vœux; mais tant que je n'aurai que l'alternative de ces vœux, ou de mon déshonneur, rien ne peut faire que j'hésite à les prononcer; pardon encore de repousser ainsi vos conseils et votre amitié; mais il y a des situations et des douleurs dans la vie, dont personne ne peut juger que nous-mêmes.

LETTRE XXVIII.

Madame de Mondoville, mère de Léonce, à sa sœur, madame de Ternan.

Madrid, ce 15 mai 1792.

VAINEMENT, ma chère sœur, vous vous croyez certaine d'avoir fixé madame d'Albémar auprès de vous ; vainement vous pensez que je n'ai plus rien à craindre du fol amour de mon fils pour elle ; tous vos projets peuvent être renversés, si vous ne suivez pas le conseil que je vais vous donner.

Une lettre de Paris m'apprend que Matilde est malade, elle le cache à tout le monde et plus soigneusement encore à mon fils; mais le jeûne rigoureux auquel elle s'est astreinte cette année, quoiqu'elle fût grosse, lui a fait un mal peut-être irréparable; et l'on m'écrit que si, dans cet état, elle persiste à vouloir nourrir son

enfant, certainement elle n'y résistera pas deux mois : si elle meurt, mon fils ne perdra pas un jour pour découvrir la retraite de madame d'Albémar, il l'engagera bien aisément à renoncer à son noviciat, et rien au monde alors ne pourra l'empêcher de l'épouser ; quelle est donc la ressource qui peut nous rester contre ce malheur? une seule et la voici :

Il faut obtenir des dispenses de noviciat pour madame d'Albémar, et lui faire prononcer ses vœux tout de suite ; rien de plus facile et rien de plus sûr que ce moyen : j'ai déjà parlé au nonce du pape en Espagne, il a écrit en Italie, l'on ne vous refusera point ce que vous demanderez ; envoyez un courrier à Rome, donnez les prétextes ordinaires en pareils cas, et quand vous aurez obtenu la dispense, offrez, comme vous l'avez déjà fait, à madame d'Albémar, le choix de prononcer ses vœux, ou de sortir de votre maison ; elle n'hésitera pas, et nous n'aurons plus d'inquiétude, quoi qu'il puisse arriver.

Nous ne pouvons nous reprocher en aucune manière d'abréger le noviciat de

madame d'Albémar; elle a manifesté son intention de se faire religieuse, elle a vingt-deux ans, elle est veuve, personne n'est plus en état qu'elle de se décider, et ce n'est pas la différence de quelques mois, qui rendra ses vœux moins libres et moins légitimes; mais de quelle importance n'est-il pas pour nous, de ne pas nous exposer à attendre les couches de Matilde? si elle meurt, madame d'Albémar vous quitte, vous perdez ainsi pour jamais une société qui vous est devenue nécessaire, et moi j'aurai pour belle-fille un caractère inconsidéré, une tête imprudente qui mettra le trouble dans ma famille.

Je suis vieille, assez malade, je veux mourir en paix, et rappeler près de moi mon fils; soit que Matilde vive ou qu'elle meure, Léonce m'aimera toujours par-dessus tout, s'il n'est pas lié à une femme dont il soit amoureux, et qui absorbe entièrement toutes ses affections; mon esprit, au moins à présent, lui est nécessaire : s'il a une femme qui ait aussi de l'esprit, et de plus, de la jeunesse et de la beauté, que serai-je pour lui? Vous

m'avez avoué, ma sœur, que vous vous préfériez aux autres : moi, si je suis personnelle, c'est dans le sentiment que je le suis; je donnerais ma vie avec joie pour le bonheur de mon fils, mais je ne voudrais pas qu'un autre que moi fît ce bonheur, et je me sens de la haine pour une personne qu'il aime mieux que moi.

Vous voyez, chère sœur, avec quelle franchise je vous parle; mais songez surtout combien il est essentiel de ne pas perdre un moment, pour nous préserver des chagrins qui nous menacent.

LETTRE XXIX.

Madame de Cerlebe à mademoiselle d'Albémar.

De l'Abbaye du Paradis, ce 20 juin.

Tout est dit, le temps sur lequel je comptais nous est arraché. Les vœux éternels sont prononcés! Ah! nous avons été entraînées par je ne sais quelle puissance inexplicable, et maintenant qu'il faut que je vous rende compte de ces malheureux jours, leur souvenir se perd dans le trouble qui nous a peut-être empêché de faire usage de notre raison.

Depuis près de trois mois que madame d'Albémar était novice, madame de Ternan avait cherché tous les moyens de prendre de l'ascendant sur elle; ce n'était point par de l'art ou de la fausseté qu'elle y était parvenue, il faut rendre à madame de Ternan la justice qu'elle a beaucoup de vérité dans le caractère, mais tant d'humeur et de personnalité, qu'il faut, ou

se brouiller avec elle, ou céder à ses volontés. Combien, dans la plupart des associations de la vie, n'y a-t-il pas d'exemples de l'empire de l'humeur et de l'exigeance, sur la douceur et la raison : dès qu'un lien est formé de manière qu'on ne puisse plus le rompre sans de graves inconvéniens, c'est le plus personnel des deux qui dispose de l'autre.

Je me croyais sûre cependant que nous avions encore plusieurs mois devant nous; je comptais sur votre arrivée que vous aviez annoncée; je me flattais que pendant ce temps il surviendrait des incidens qui délivreraient madame d'Albémar sans la compromettre; lorsqu'il y a trois jours, je vins la voir à son couvent, je la trouvai beaucoup plus triste qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; interrogée par moi, elle me dit que madame de Ternan avait obtenu à Rome des dispenses de noviciat, et qu'elle voulait l'obliger à prononcer ses vœux dans trois jours : indignée de cette résolution, j'en demandai les motifs. — Elle ne me les a pas fait connaître, répondit madame d'Al-

bémar, elle s'est retranchée dans la phrase ordinaire dont elle se sert quand elle a de l'humeur contre moi, elle m'a dit que si je ne voulais pas suivre ses conseils, elle rendrait publique la lettre du commandant de Zell, et se conformerait à la délibération des sœurs qui, en conséquence de cette lettre, avaient décidé qu'elles ne me garderaient pas dans leur couvent. J'ai cependant persisté dans mon refus d'abréger mon noviciat, continua Delphine; mais cette affreuse menace me remplit de terreur. — J'essayai alors de rassurer madame d'Albémar, et je me déterminai à parler à madame de Ternan, malgré l'éloignement qu'elle m'inspire; je lui fis demander de la voir, elle me fit dire capricieusement de revenir le lendemain.

En arrivant, je lui expliquai l'objet de ma visite, elle me dit avec une franchise d'égoïsme tout-à-fait originale, qu'elle avait des raisons de craindre que si le noviciat de Delphine durait un an, les circonstances ou ses amis ne la fissent renoncer au projet de se faire religieuse, et

qu'elle ne voulait pas s'exposer à perdre la société d'une personne qui lui plaisait extrêmement. Je voulus lui parler alors du plaisir d'être généreuse envers ses amis, de se sacrifier pour eux ; elle me répondit honnêtement, mais comme s'il fallait de la politesse pour ne pas se moquer de ce qu'elle appelait ma mauvaise tête, et non seulement elle n'était pas ébranlée par tout ce que je pouvais lui dire, mais elle n'avait pas l'air de croire qu'on pût hésiter sur ce que je proposais, et répétait sans cesse : — Comment peut-on me demander de ne pas employer tous mes moyens pour faire réussir une chose que je souhaite? c'est vraiment de la folie.

— Je retournai ensuite vers Delphine, et je voulus l'engager à sortir de l'abbaye, à braver ce qu'on pourrait dire, en venant s'établir chez moi ; mais je vis avec douleur qu'elle n'en avait pas la force. — Autrefois, me dit-elle, je ne craignais pas du tout l'opinion, et je ne consultais jamais que le propre témoignage de ma conscience ; mais depuis que le monde a trouvé l'art de me faire mal dans mes affections

les plus intimes, depuis que j'ai vu qu'il n'y avait pas d'asile contre la calomnie, même dans le cœur de ce qu'on aime, j'ai peur des hommes, et je tremble devant leur injustice, presque autant que devant mes remords; enfin, j'ai tant souffert, que je n'ai plus qu'un vif désir, celui d'éviter de nouvelles peines. — C'est ainsi, mademoiselle, que, me trouvant entre l'inflexible personnalité de madame de Ternan, et l'effroi que causait à Delphine la seule idée d'un éclat déshonorant, tous mes efforts auprès de l'une et l'autre étaient inutiles.

Cependant je me flattais, avec raison, d'avoir plus d'ascendant sur Delphine; elle redoutait les vœux précipités qu'on exigeait d'elle, et souhaitait extrêmement de pouvoir y échapper; j'étais avec elle et nous cherchions ensemble s'il existait un moyen d'ébranler la résolution de madame de Ternan, lorsqu'elle entra dans la chambre avec un air d'indignation qui me fit battre le cœur. — Voilà, madame, dit-elle à Delphine, la lettre que vous m'attirez, c'en est trop, il faut pourtant que

vous cessiez de porter le trouble dans cette maison. — Je lus à Delphine tremblante, la lettre que madame de Ternan consentit à me donner; elle contenait des menaces insensées et offensantes, que M. de Valorbe écrivait a madame de Ternan; il lui déclarait qu'il avait appris qu'elle voulait forcer madame d'Albémar à se faire religieuse, et que, dans peu de jours, espérant obtenir sa liberté du gouvernement autrichien, il viendrait réclamer lui-même madame d'Albémar, et accuser publiquement quiconque voudrait la retenir : il ajoutait à ces menaces déjà très-blessantes, quelques mots qui indiquaient le peu de dévotion de madame de Ternan, et les motifs de vanité qui lui avaient fait haïr le monde. Après une telle lettre, il n'était plus possible d'espérer que madame de Ternan fléchît jamais sur la volonté qu'elle avait exprimée; le malheureux Valorbe n'avait certainement dans cette circonstance que le désir d'être utile à madame d'Albémar, et pour la seconde fois il la perdait.

Madame de Ternan était irritée à un

degré excessif, c'est une personne qu'on ne peut plus ramener, quand une fois son amour-propre est offensé. Madame d'Albémar voulut dire quelques mots sur ce qu'il serait injuste de la rendre responsable du caractère de M. de Valorbe, elle qui en avait été si cruellement victime. — Que vous soyez innocente ou non, madame, de son insolente folie, répondit madame de Ternan, il n'en est pas moins vrai qu'il veut vous enlever d'ici, quand il aura recouvré sa liberté; pour prévenir cette scène scandaleuse, il ne reste que deux partis à prendre, ou vous ferez perdre toute espérance à M. de Valorbe en vous fixant dans cette maison pour toujours, ou vous voudrez bien en sortir; et comme il ne faut pas que M. de Valorbe puisse se flatter que ces menaces m'ont fait peur, je ferai connaître la délibération de nos sœurs et ses motifs. — J'espérai un moment que le ton impérieux de madame de Ternan avait révolté Delphine, et qu'elle allait tout braver pour lui résister, car elle lui répondit, avec beaucoup de dignité : — Vous abusez trop, madame,

de mon malheur, et vous comptez trop peu sur mon courage.

— Dans ce moment on apporta une lettre de vous; pardonnez-moi, mademoiselle, la peine que je vais vous causer, ne vous accusez pas cependant, car je suis sûre que cette lettre n'a rien changé à l'événement, il était inévitable. Madame de Ternan, prit avec sa hauteur accoutumée, votre lettre adressée à madame d'Albémar, et dit à Delphine : — Tant que vous êtes novice dans ma maison, madame, j'ai le droit de lire vos lettres; la voici, continua-t-elle après l'avoir parcourue, on y parle seulement de mon neveu et de l'heureux accouchement de sa femme. — Delphine tressaillit au nom de Léonce, et la main qu'elle tendit pour recevoir la lettre tremblait extrêmement. Vous savez que vous lui mandiez que Matilde était accouchée d'un fils, et que sans doute elle se portait bien, puisqu'elle était décidée à nourrir son enfant; vous ajoutiez que Léonce paraissait sentir vivement le bonheur d'être père.

Delphine baissa son voile pour lire cette

lettre, afin de cacher son trouble; je lui demandai de la voir, et comme elle me la donnait, sa main souleva par hasard ce voile, et nous vîmes baigné de pleurs ce visage céleste que toutes les impressions de l'âme, même les plus douloureuses, embellissent encore; elle rougit extrêmement, quand elle s'aperçut que son émotion dans une pareille circonstance, et pour un semblable sujet avait été connue; et c'est alors qu'avec l'accent le plus sombre, et l'expression de découragement la plus déchirante, elle dit: — C'est assez résister, c'est assez combattre pour une existence infortunée contre tous les événemens et tous les caractères; mes amis, le monde et mon propre cœur sont lassés de moi, c'est assez; demain, madame, continua-t-elle en s'adressant à madame de Ternan, demain, à pareille heure, je me lierai par les sermens que vous me demandez. Que personne n'en soit témoin, je vous en conjure; ma disposition ne me rend pas digne de l'appareil qui donnerait à cette cérémonie un caractère imposant; séparez-moi du passé, de l'avenir, de la vie, c'est

tout ce que je veux, c'est tout ce que je puis. — Madame de Ternan embrassa Delphine avec une sorte de triomphe qui me fit bien mal; ce qui lui causait le plus de plaisir encore dans la résolution de Delphine, c'était d'être parvenue à se faire obéir. Elle me demanda de la laisser seule avec madame d'Albémar tout le jour pour la préparer au lendemain, il fallut m'éloigner; Delphine profondément absorbée, ne remarqua point mon départ.

Le lendemain j'arrivai de bonne heure au couvent, les religieuses entouraient Delphine, et lui demandaient si elle sentait la grâce descendre dans son cœur; elle ne répondait rien pour ne pas les scandaliser ni les tromper; mais elle m'a dit depuis, que, dans aucun temps de sa vie, elle n'avait éprouvé des sentimens moins conformes à la situation où elle se trouvait; car rien ne lui paraissait plus contraire à l'idée qu'elle a toujours nourrie de la véritable piété, que ces institutions exagérées qui font de la souffrance, le culte d'un Dieu de bonté. Les cérémonies de deuil dont on l'entourait, ne pro-

duisirent aucune impression; une fois, m'a-t-elle dit, elle avait été profondément touchée d'une semblable cérémonie, mais son âme était maintenant si fort occupée, qu'aucun objet extérieur ne frappait même son imagination.

L'abbesse arriva, elle avait mis du soin dans l'arrangement de son costume; elle avait l'air plus jeune, et sans doute elle rappelait davantage Léonce, car Delphine, s'approchant de moi, me dit : — Considérez madame de Ternan, c'est la ressemblance de Léonce que je vois, c'est elle qui marche devant moi, puis-je me tromper en la suivant? N'y a-t-il pas quelque chose de surnaturel dans cet ombre de lui qui me conduit à l'autel? Oh! mon Dieu, continua-t-elle à voix basse, ce n'est pas à vous que je me sacrifie, ce n'est pas vous qui exigez l'engagement insensé que je vais prendre; c'est l'amour qui m'entraîne, c'est l'injustice des hommes qui m'y condamne; pardonnez, si l'on me force à prononcer votre nom, je ne cherche ici qu'un asile, c'est dans mon cœur qu'est votre culte. Toutes ces vaines

démonstrations, toutes ces folles promesses, je vous en demande le pardon, loin d'en espérer la récompense. — Je ne puis vous peindre, mademoiselle, ce qu'il y avait d'effrayant dans ce discours, et dans l'expression de douleur qu'on voyait alors sur le visage de Delphine; si elle s'était fait religieuse avec les sentimens de cet état, j'aurais versé plus de larmes, mais j'aurais moins souffert; il me semblait que je voyais marcher à la mort, sans réflexion, sans terreur, avec cet égarement qui a quelquefois le caractère de l'insouciance, mais qui ne vient cependant que de l'excès même du désespoir.

Les religieuses accompagnèrent Delphine sans ordre, sans recueillement; elles avaient, sans s'en rendre compte, une idée confuse du motif de tout ce qui se passait. Delphine était plus belle que je ne l'ai vue de ma vie, mais ses charmes ne venaient point de l'abattement, ni de la pâleur qui la rendaient si intéressante depuis quelque temps; elle avait, au contraire, une expression animée, qui tenait, je crois, à de la fièvre; elle ne leva pas

même une seule fois les yeux vers le Ciel, comme si elle eût craint de l'attester dans une pareille circonstance.

Madame de Ternan remplissait les devoirs de sa place avec décence, mais sans que rien en elle pût émouvoir le cœur par des sentimens religieux; un prêtre d'un talent médiocre fit un discours que personne n'écouta fort attentivement; cependant lorsqu'à la fin, suivant l'usage, il interpella formellement la novice, pour lui recommander de ne point embrasser l'état de religieuse par des *motifs humains*, Delphine tressaillit, et, laissant tomber sa tête sur ses deux mains, elle fut absorbée dans une méditation si profonde, qu'aucun des objets qui l'entouraient ne paraissait attirer son attention; elle devait dans un moment convenu s'avancer au milieu du chœur, et comme elle n'avait pas l'air de penser à quitter sa place, j'eus un moment l'espoir qu'elle allait refuser de prononcer ses vœux, mais cet espoir dura peu. L'abbesse commença la première à chanter, ainsi que cela est ordonné dans ces cérémonies, un psaume

très-solennel, dont les paroles sont : —

Souviens-toi qu'il faut mourir (1).

La voix de madame de Ternan est belle et jeune encore : je reconnus dans sa manière de prononcer, cet accent espagnol dont madame d'Albémar m'avait souvent parlé, et je compris d'abord, à l'extrême émotion de Delphine, que tout lui rappelait Léonce ; enfin, elle se leva et se dit à elle-même, assez haut cependant, pour que je l'entendisse : — Hé bien ! puisque le Ciel se sert de cette voix pour m'ordonner de mourir, il n'y faut pas résister. Léonce, Léonce, répéta-t-elle encore en se jetant à genoux, reçois mon sacrifice. — Sa beauté dans ce moment était enchanteresse, et je pensais avec un mélange d'étonnement et de terreur, à cet amour tout-puissant, à cet homme inconnu, mais sans doute extraordinaire, puisque son souvenir occupait entièrement

(1) *Memento mori.*

cette charmante créature qui s'immolait à sa tendresse pour lui.

Pendant le reste de la cérémonie, Delphine montra assez de force ; et ce qui acheva de me confondre, c'est que rentrée chez elle avec moi, lorsque tout fut terminé, elle ne paraissait pas se ressouvenir qu'elle eût changé d'état : elle ne disait plus rien qui eût aucun rapport avec ce qui venait de se passer, et s'occupait seulement de la lettre qu'elle voulait écrire à M. de Valorbe, en lui apprenant la résolution qu'elle venait d'accomplir, et le priant d'accepter une partie de sa fortune. Je ne combattis point cette généreuse pensée ; madame d'Albémar ne peut se soutenir dans sa situation que par l'enthousiasme ; tant qu'il lui restera quelque action noble à faire, elle ne sentira pas tout ce que son état a de cruel.

Elle a pris de grandes précautions pour qu'on ne sache point son nom, afin qne de long-temps Léonce ne puisse découvrir ce qu'elle est devenue, ni les motifs qui l'ont forcée à se faire religieuse ; elle craindrait qu'il ne s'en vengeât sur M. de

Valorbe. Enfin, je l'ai vue pendant les deux heures que j'ai passées avec elle, constamment occupée des autres, et, dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, parlant d'elle-même comme si elle n'existait déjà plus.

Maintenant, hélas ! mademoiselle, en écrivant à votre amie, songez que son malheur est sans ressource, encouragez-la à le supporter ; vous avez de l'empire sur elle, faites-en l'usage que la nécessité commande. Ne me haïssez pas de n'avoir pu sauver Delphine ! j'ai assez souffert pour que vous ne puissiez pas douter des sentimens dont je suis pénétrée.

LETTRE XXX.

M. de Valorbe à madame d'Albémar.

Zell, ce 24 juin.

Vous avez eu tort de vous faire religieuse; vous avez craint d'être déshonorée par les heures passées à Zell, et vous n'avez pas daigné penser que je vous justifierais avant de mourir, et, en mourant, je ferai connaître la vérité; elle parviendra à Montalte, qui est maintenant en Languedoc; je lui permettrai d'en instruire Léonce, une fois, dans quelque temps, quand mes cendres seront assez refroidies, pour que votre triomphe ne les insulte pas; vous serez alors bien affligée de vous être séparée pour jamais du monde; mais pourquoi n'avez-vous pas compté sur ma mort? Je vous l'avais promise, il fallait m'en croire.

Si quelqu'un avait voulu m'aimer, je sens que je me serais adouci, je serais redevenu digne de ce qu'on aurait fait pour

moi ; mais à qui importait-il que je vécusse ?

Savez-vous ce qu'il y a d'horrible dans ma situation ? Ce n'est pas de terminer une vie que la ruine, les souffrances, le déshonneur me rendent odieuse ; mais c'est de n'avoir pas au fond du cœur un seul sentiment doux, de ne pouvoir verser des pleurs sur mon sort, d'être dur pour moi, comme l'a été le reste des hommes ; de me haïr, de repousser l'instinct de la nature par une sorte de férocité qui m'inspire la dérision de mes propres douleurs. Oui, les hommes m'ont enfin mis de leur parti, je me traite comme ils m'ont traité ; et si c'est un crime de repousser tous les secours qui pourraient conserver la vie, je le commets ce crime avec le sang-froid babare qui ferait immoler un ennemi long-temps détesté.

Delphine, vous que j'aimais, vous qui pouviez tirer encore des larmes de ce cœur desséché, vous avez mieux aimé nous tuer tous les deux, que réunir nos malheureuses destinées. Écoutez-moi, je vous ai pardonné, vous valiez encore mieux

que le reste de la terre; votre réputation sera complétement rétablie, elle le sera par moi. Léonce ne pourra pas former contre vous le moindre soupçon. Malheureux que je suis! il y aura encore de l'amour après moi, il y aura des cœurs qui seront heureux.... Qu'ai-je dit, hélas! pauvre Delphine, ce ne sera pas vous qui jouirez de la vie. Je vous le répète encore, pourquoi vous êtes-vous faite religieuse? C'était moi que vous vouliez fuir, et vous préfériez le tombeau à notre hymen. Mais ne pouviez-vous pas attendre quelques momens, quelques jours? Je n'en demandais pas plus pour achever de vivre. Oh! que je souffre! mourir est plus douloureux encore que je ne le croyais.

LETTRE XXXI.

Madame de Cerlebe à mademoiselle d'Albémar.

Zurich, ce 28 juin 1792.

L'INFORTUNÉ Valorbe n'est plus; en mourant, il a écrit à madame d'Albémar qu'il la justifierait dans l'opinion; ainsi, huit jours après avoir prononcé ses vœux, elle apprend que le sacrifice affreux qu'elle a fait est devenu inutile.

La mort de M. de Valorbe a été terrible! en recevant la lettre de madame d'Albémar, qui lui apprenait qu'elle avait prononcé ses vœux, il est tombé dans un accès de désespoir tel, qu'il a déchiré lui-même ses blessures déjà rouvertes, et, pendant trois jours, il a refusé tous les secours qu'on voulait lui donner pour le sauver; mais, par

une inconséquence déplorable, quand il n'y avait plus de ressource, il a vivement désiré qu'on pût en trouver. Violent et faible jusqu'au dernier moment, il a regretté la vie quand sa volonté avait appelé la mort; irrité par ses douleurs, irrité par la résistance que la nature opposait à ses désirs, il a éprouvé comme une sorte de rage de mourir, après avoir maudit l'existence tant qu'il était en son pouvoir de la conserver. Plusieurs fois, en expirant, il a nommé madame d'Albémar, et l'a accusée de son sort.

Madame de Ternan, qui ne ménage jamais les autres, a remis à Delphine une lettre de Zell, qui contenait tous ces détails, et quand je suis arrivée à l'abbaye, madame d'Albémar savait tout, et, se jetant dans mes bras, elle m'a dit: — Jusqu'à ce jour, je n'avais fait de mal qu'à moi, et maintenant je suis coupable de la mort d'un homme, d'un homme qui avait conservé la vie à mon bienfaiteur! oh! que j'ai pitié de lui! oh! que je voudrais, aux dépens de ma

vie, l'avoir sauvé! Il vivrait, s'il ne m'eût pas connue! malheureuse, pourquoi suis-je née! — J'ai dit à Delphine tout ce qui pouvait lui persuader qu'elle ne devait point se reprocher la mort de M. de Valorbe. Je sais bien, me répondit-elle, que je ne suis pas méchante, mais j'ai d'autres défauts qui causent autant de malheurs autour de moi, l'imprudence, l'entraînement, les sentimens irréfléchis et passionnés. Je n'ai pas su guider ma vie et j'ai précipité les autres avec moi. — Je vous en conjure, lui dis-je, ne considérez pas les malheurs que vous éprouvez comme le résultat de vos erreurs et de vos fautes. Les résolutions que vous avez prises appartenaient à des sentimens tout-à-fait involontaires. Il y a de la fatalité en nous comme hors de nous, et il ne faut pas plus se révolter contre soi que contre les autres. — Ah! reprit Delphine, tout pouvait encore se supporter, mais la mort! l'irréparable mort! —

J'essayai de lui parler du soin que M. de Valorbe avait pris de la justifier

dans l'esprit de Léonce. — Le malheureux, s'écria-t-elle, c'est un trait de bonté qui doit l'absoudre de tout; il m'a justifiée! Voilà donc, dit-elle, en s'arrêtant subitement, comme si une pensée tout-à-fait imprévue s'était emparée d'elle, voilà déjà la moitié de la prédiction de ma sœur qui s'est accomplie! ne m'a-t-elle pas dit que la vérité serait connue sur mon voyage à Zell? Elle le sera. Ne m'a-t-elle pas dit aussi que peut-être un jour Léonce serait libre? Oh! d'où vient que cette idée, la plus invraisemblable de toutes, m'est revenue dans cet instant? C'est parce que mon sort est maintenant irrévocable, que je crois aux événemens qui me paraissaient impossibles il y a quelque temps : funeste imagination, s'écria-t-elle! ah! Dieu! — et elle resta plongée dans le plus profond silence.

Madame d'Albémar n'est pas encore en état de vous écrire, mademoiselle, elle m'a demandé de m'en charger, c'est toujours à vous qu'elle pense au milieu de ses plus grandes peines. Ah! made-

moiselle, venez, venez ici. Votre présence est le seul bien qui puisse consoler cette jeune infortunée, privée de tout autre espoir pour le cours de sa longue vie.

H. DE CERLEBE.

LETTRE XXXII.

Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 30 juin 1792.

Madame de Mondoville est tombée tout-à-coup très-malade, mademoiselle, elle s'obstine à vouloir nourrir son enfant dans cet état, et si l'on n'obtient pas d'elle d'y renoncer, sa mort est certaine. Je vous donnerai de ses nouvelles exactement, mon mari ne quitte pas M. de Mondoville. Ne mandez pas à madame d'Albémar la situation de Matilde, il faut lui épargner des impressions trop mêlées, trop diverses, pour ne pas agiter vivement son cœur. Soyez sûre que je ne passerai pas un jour sans vous informer de la santé de madame de Mondoville. Nous nous entendons sans nous exprimer. Adieu, mademoiselle.

Élise de Lebensei.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

DELPHINE.

IMPRIMERIE DE CABUCHET,

A BESANÇON.

DELPHINE,

PAR MADAME

DE STAËL-HOLSTEIN.

Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre.

Mélanges de madame Necker.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE DE SEINE, N.° 12.

MDCCCXVIII.

DELPHINE.

LETTRE PREMIÈRE.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

De l'Abbaye du Paradis, ce 1.er juillet 1792.

Mon amie, j'ai causé la mort d'un homme! C'est en vain que je cherche dans ma pensée des excuses, des explications; je n'ai pas eu des intentions coupables, mais sans doute je n'ai pas su ménager le caractère de M. de Valorbe; je n'aurais pas dû lui donner un asile dans ma propre maison : un bon sentiment m'y portait; mais la destinée des femmes leur permet-elle de se livrer à tout ce qui est bien en soi? Ne fallait-il pas calculer les suites d'une action même honnête, et trouver une ma-

nière plus sage de concilier la bonté du cœur avec les devoirs imposés par la société? Si je n'avais pas des reproches à me faire, serais-je aussi malheureuse? on ne souffre jamais à ce point sans avoir commis de grandes fautes.

Je repasse sans cesse dans ma pensée ce que j'aurais pu écrire à M. de Valorbe, qui eût adouci son désespoir quand je lui annonçai mon nouvel état; il me semble que la crainte fugitive de ce qui vient d'arriver a traversé mon esprit, et que je ne m'y suis pas assez arrêtée. Je cherche à me rappeler le moment où cette crainte m'est venue, le degré d'attention que j'y ai donné, les pensées qui m'en ont détournée. Je m'efforce de suivre en arrière les plus légères traces de mes réflexions pour m'accuser ou m'absoudre. Je me reproche enfin de ne pas accorder à la mémoire de M. de Valorbe les sentimens qu'il demandait de moi, de ne pas regretter assez celui qui est mort pour m'avoir aimée; je n'ose me livrer à m'occuper de Léonce, il me semble que M. de Valorbe me poursuit de ses plaintes, il n'y a plus de soli-

tude pour moi, les morts sont partout.

Vous le savez, autrefois quand j'étais près de vous, je me plaisais dans la vie contemplative ; le bruit du vent et des vagues de la mer qu'on entendait souvent dans notre demeure, me faisait éprouver les sensations les plus douces ; je rêvais l'avenir en écoutant ces bruits harmonieux, et, confondant les espérances de la jeunesse avec celles d'un autre monde, je me perdais délicieusement dans toutes les chances de bonheur que m'offrait le temps sous mille formes différentes. Cet été même, quand je n'avais plus à attendre que des peines, vingt fois au milieu de la nuit, me promenant dans le jardin de l'abbaye, je regardais les Alpes et le ciel, je me retraçais les écrits sublimes qui, dès mon enfance, ont consacré ma vie au culte de tout ce qui est grand et bon : les chants d'Ossian, les hymnes de Thompson à la nature et à son créateur, toute cette poésie de l'âme qui lui fait pressentir un secret, un mystère, un avenir, dans le silence du ciel et la beauté de la terre, le merveilleux de l'imagination enfin, m'ele-

vait quelquefois dans la solitude au-dessus de la douleur même; je me rappelais alors la destinée de tout ce qui a été distingué dans le monde, et je n'y voyais que des malheurs. Amour, vertu, génie, tout ce qui a honoré l'homme, l'homme l'a persécuté. Pourquoi donc, me disais-je, serais-je révoltée de mon sort? quand j'ai osé sentir, penser, aimer, ne me suis-je pas condamnée à souffrir? Et je levais des regards plus fiers vers ces astres, qui ont recueilli toutes les idées, toutes les affections, que les vulgaires habitans de ce monde ont repoussées. Cette disposition de mon cœur m'était assez douce, elle m'aidait à supporter le nouvel état que j'ai embrassé; mais depuis la mort de M. de Valorbe, je ne sais quelle inquiétude, quel sentiment amer ne me permet plus d'être bien quand je suis seule.

Il faut que j'essaie d'une vie plus utilement employée, et que je fasse servir mon existence au bien des autres, pour parvenir à la supporter moi-même. Les plaisirs d'une bienfaisance continuelle, l'espoir de perfectionner mon âme en soula-

geant l'infortune, me ranimeront peut-être : les heures oisives que l'on passe ici me deviennent trop pénibles ; la rêverie me consume au lieu de me calmer, je ne puis échapper à moi, qu'en m'occupant sans cesse à secourir les souffrances de l'humanité ; écoutez mon projet, ma sœur, et secondez-le.

La société de mad. de Ternan me devient chaque jour moins agréable ; je ne lui plais plus, depuis que les malheurs que j'ai éprouvés me rendent incapable de chercher à la distraire ; elle a un fond de tristesse sans sujet, qui lui fait détester dans les autres les peines qui ont une cause réelle, et jamais personne n'a été moins propre à consoler, car elle n'observe jamais que ce qui la regarde personnellement ; on dirait qu'elle ne croit à rien qu'à ce qu'elle éprouve, et que tout ce qui l'environne lui paraît devoir être une modification d'elle-même. Je voudrais quitter cette femme qui m'a fait tant de mal, et me réunir à quelque association religieuse, mais consacrée à la bienfaisance. Je n'ai pas la moindre vocation pour le genre de

vie qu'on mène ici ; les pratiques continuelles et minutieuses que l'on m'impose, sont, avec ma manière de voir, une sorte d'hypocrisie qui révolte mon caractère. Je ne veux pas cependant, comme mad. de Ternan, m'affranchir presque entièrement des exercices religieux qu'on exige de nous ; je craindrais d'affliger, par mon exemple, mes compagnes qui s'y soumettent ; mais je voudrais remplir quelques devoirs qui fussent analogues aux idées que j'ai sur la vertu.

Hier, un religieux du mont Saint-Bernard est venu dans notre couvent, je lui trouvais une expression de calme et de sensibilité que n'ont point nos religieuses. Je me promenai quelque temps avec lui, il me raconta par hasard, et sans y attacher lui-même autant d'importance que moi, un trait qui pénétra mon cœur. Un vieillard de son ordre, accablé d'infirmités et retiré dans l'hospice des malades, apprit cet hiver qu'un voyageur, tombé dans les neiges à peu de distance de son couvent, était prêt à mourir ; il se trouvait seul alors, tous ses frères étant absens pour

rendre d'autres services; il n'hésita pas, il partit, et trouva le malheureux voyageur expirant au milieu des neiges; il n'était plus possible de le transporter, il entendait avec difficulté ce qu'on lui disait; le vieillard se mit à genoux près de lui sur les glaces qui l'environnaient, il se pencha vers son oreille, et tâcha de lui faire comprendre les paroles qui donnent encore de l'espérance au dernier terme de la vie; il resta près d'une heure dans cette situation, recevant sur sa tête blanchie et sur son corps infirme la pluie et les frimas qui sont mortels au sommet des Alpes pour la jeunesse elle-même. Le vieillard élevait la voix ou l'adoucissait, suivant l'expression du visage de son infortuné malade; il faisait pénétrer des consolations à travers les souffrances de l'agonie, et suivait l'âme, enfin, jusqu'à son dernier souffle, pour apaiser les peines morales, quand la nature physique se déchirait et s'anéantissait. Peu de jours après, ce bon vieillard mourut du froid qu'il avait souffert. Celui qui me racontait ce généreux dévouement, s'étonnait de mon émotion.

— Croyez-moi, ma chère sœur, me dit-il, on est heureux de consacrer sa vie et sa mort au bien des autres; que signifieraient nos engagemens, nos sacrifices, s'ils n'avaient pas pour but de secourir les misérables? La prière est un doux moment, mais c'est quand on a fait beaucoup de bien aux hommes que l'on jouit de s'en entretenir avec Dieu; la piété se renouvelle par la vertu, les exercices religieux sont la récompense et non le but de notre vie. Nous mettons de bonnes actions faites sur la terre entre le Ciel et nous; c'est alors seulement que la protection divine se fait sentir au fond de notre cœur. — Voilà, ma chère Louise, ce qui peut être utile dans l'état religieux; voilà le genre de vie que je veux adopter, que je veux suivre.

Hélas! si l'infortuné Valorbe m'avait justifiée pendant sa vie, comme il l'a fait à sa mort, je serais libre encore; mais pourquoi regretter les vœux que j'ai faits? ils m'ont été arrachés dans un moment de délire, ils n'avaient pour objet que d'échapper au plus grand des malheurs, mais ces vœux me lieront plus fortement en-

core à l'accomplissement de tous les devoirs de la morale; et si je puis consacrer toutes les heures de ma journée à des actes d'humanité, j'espère que je reprendrai du calme. Non, mon amie, je le sens, je n'ai pas mérité de souffrir toujours, et si je conforme ma vie à la plus parfaite vertu, la paix de l'âme doit m'être un jour rendue.

Existe-t-il encore, ma chère Louise, dans le Languedoc ou la Provence, quelques établissemens de charité tels que je les désire? je pourrais peut-être obtenir de mes supérieurs la permission de m'y retirer, et je finirais près de vous ma vie qui ne peut être longue. Ma sœur, dites-moi que vous désirez me revoir, je n'en doute pas, mais il me sera doux de me l'entendre répéter.

LETTRE II.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

De l'abbaye du Paradis,
ce 15 juillet 1792.

—*Ne quittez pas le lieu où vous êtes, la retraite inconnue où vous vivez; ne venez pas près de moi à présent, au nom du Ciel, n'y venez pas!* —Voilà ce que vous m'écrivez! Est-ce vous que mon malheur a lassée? est-ce vous qui, fatiguée de mes égaremens, ne voulez plus me tendre une main protectrice? Écoutez, Louise, j'ai perdu successivement toutes mes illusions, toutes mes espérances, mais si vous n'êtes pas ce qu'il y a de plus noble et de meilleur au monde, j'ignore ce que je suis moi-même; je ne puis plus rien juger, rien aimer; le ciel et la terre sont confondus à mes yeux, je ne sais où poser mes pas, et je demande à la nature ce qu'elle veut faire de moi, quand elle m'ôte le seul appui sur lequel je reposais encore mon âme.

Mais non, j'en suis sûre, vous m'expliquerez le mystère qui règne dans votre lettre : le sort renferme mille événemens extraordinaires, toutefois il en est un impossible, c'est que la bonté se démente, c'est que l'amitié sincère se détache par le malheur, c'est que vous ne soyez pas une amie parfaitement bonne et généreuse ! Réveillez-vous, Louise, réveillez-vous ! un motif qui m'est inconnu vous a dicté votre incroyable refus ; mais quel qu'il soit, ce motif, il ne doit rien valoir.

Peut-être croyez-vous qu'il est plus convenable pour moi de rester ici, que je ferais mieux de ne pas aller en France ; ah ! ne me déchirez pas le cœur, pour ce que vous croyez mon bien ; la douleur que vous m'avez causée est au-dessus de toutes celles que vous voudriez m'épargner ; les chances de l'avenir sont incertaines, et la douleur présente est le véritable mal. Plus je relis votre lettre, plus je me persuade que ce n'est point un sentiment froid, raisonnable, calculé, qui vous l'a dictée ; il y règne un trouble, une obscurité, une contradiction qui me fait

craindre pour vous, pour moi, quelques grands malheurs, que vous redoutez, que vous me cachez. Léonce est-il malade? est-il menacé de quelque péril?

Vous dirai-je que de malheureuses superstitions se sont emparées de moi, depuis que votre lettre a frappé mon esprit de terreur. Le dernier mot que M. de Valorbe a écrit en mourant, c'était pour exprimer son désir d'être enseveli dans notre église; nos religieuses s'y refusaient d'abord, parce que l'on avait répandu le bruit qu'il s'était tué; mais j'ai mis tant de chaleur dans ma demande, que je l'ai enfin obtenue; j'attachais un grand prix à rendre à cet infortuné ce dernier hommage. Hier au soir, je voulus aller visiter son tombeau; votre lettre m'avait inspiré plus de désir encore d'apaiser ses manes. Je craignais pour Léonce, j'avais besoin d'implorer toutes les protections invisibles, que les infortunés appellent sans cesse dans leurs impuissantes douleurs. J'arrive près du tombeau de M. de Valorbe, je frémis du profond silence qui m'environnait, près d'un cœur si passionné, près d'un

homme que la violence de ses sentimens avait fait mourir. Je me mis à genoux, et je me penchai sur la pierre qui couvrait sa cendre. J'y versai long-temps des pleurs de pitié, de regret et de crainte; quand je me relevai, mon premier mouvement fut de tirer de mon sein le portrait de Léonce que j'y ai toujours conservé; je voulus justifier auprès de lui la pitié que m'inspirait M. de Valorbe; mais je trouvai le portrait entièrement méconnaissable, le marbre du tombeau de M. de Valorbe sur lequel je m'étais courbée, l'avait brisé sur mon cœur!

Plaignez-moi, cette circonstance si simple me parut un présage; il me sembla que, du sein des morts, M. de Valorbe se vengeait de son rival, et qu'un jour Léonce devait périr dans mes bras. Ce jour approche-t-il? le savez-vous? voulez-vous me le cacher? Ah! cessez de vous montrer insensible à mon sort, je ne puis le croire, je ne puis soupçonner votre cœur; et toutes les chimères les plus cruelles s'offrent à moi pour expliquer ce que je ne saurais comprendre.

LETTRE III.

Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 15 juillet 1792.

Les médecins ont déclaré que si Matilde persistait à nourrir son enfant, elle était perdue, et que son enfant même ne lui survivrait peut-être pas. Un confesseur et un médecin amené par ce confesseur, soutiennent l'opinion contraire, et Matilde ne veut croire qu'eux. Léonce s'est emporté contre le prêtre qui la dirige, il a supplié Matilde à genoux de renoncer à sa résolution, mais jusqu'à présent il n'a pu rien obtenir. Elle se persuade que toutes les femmes qui sont un peu malades, se font conseiller de ne pas nourrir pour se dispenser d'un devoir; et rien au monde ne peut la faire sortir de cette opinion. Elle sait une phrase pour répondre à tout, elle dit, que quand elle se sentira malade, elle cessera de nourrir; mais que n'éprouvant

aucune douleur à présent, elle n'a point de motif pour céder à ce qu'on lui demande. On lui parle de son changement, on lui retrace tous les symptômes alarmans de son état, on veut l'effrayer sur le mal qu'elle peut faire à son fils; elle répond qu'elle n'y croit pas, que le lait de la mère convient à l'enfant, qu'un changement de nourriture serait très-dangereux pour lui, et qu'elle doit savoir mieux que personne, ce qui est bon pour son fils et pour elle-même. Ces deux ou trois phrases répondent à toutes les conversations qu'on veut avoir avec elle, elle les répète toujours, les varie à peine, et l'on sent en lui parlant, m'a dit M. de Lebensei, la résistance de l'entêtement comme un obstacle physique, sur lequel la force des raisonnemens ne peut rien.

Quel triste spectacle cependant que cette altération du jugement, cette folie véritable, revêtue des formes les plus froides et les plus régulières! Léonce est au désespoir, surtout pour son fils; j'espère qu'il triomphera de la résistance de Matilde, elle l'aime, c'est le seul sentiment qui ait sur

elle un pouvoir indépendant de sa volonté. M. de Lebensei ne quitte pas Léonce, il ne se montre pas toujours à Matilde, mais il est habituellement dans la chambre de M. de Mondoville, pour le soutenir et le consoler. Léonce depuis huit jours n'a pas prononcé le nom de madame d'Albémar. J'aime ce respect et cette pitié pour la situation de sa femme. Jamais, cependant, je crois, il ne fut plus occupé de Delphine! Agréez, mademoiselle, mes tendres hommages.

ÉLISE DE LEBENSEI.

LETTRE IV.

Monsieur de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 21 juillet 1792.

HIER, la femme de Léonce a cessé de vivre! c'est vous, mademoiselle, qui l'apprendrez à mad. d'Albémar. Je ne puis me refuser à vous exprimer la pitié que j'ai ressentie pour les derniers momens de cette

jeune Matilde; je suis sûr que votre noble amie, loin de me blâmer, la partagera.

Depuis un mois, l'opiniâtreté de mad. de Mondoville avait révolté tout ce qui l'entourait. Léonce, surtout, inquiet pour son enfant, et ne sachant quel parti prendre, entre la crainte de réduire Matilde au désespoir, et le danger de son fils, n'avait cessé de montrer à Matilde un sentiment contenu, mais très-blessé; lorsqu'il y a quatre jours, une nuit plus alarmante que toutes les autres, convainquit Matilde de son état, elle fit venir Léonce, et lui remettant son fils entre les bras, elle lui dit : — Il se peut que j'aie eu tort de vous résister si long-temps, mais les opinions que je vous opposais exercent un tel empire sur moi, que je leur sacrifie sans regrets à vingt ans une vie que vous rendiez heureuse. Pardonnez, si votre volonté n'a pas d'abord obtenu ce que je ne faisais pas pour la conservation de ma propre existence. Je crains que la roideur de mon caractère ne vous ai donné de l'éloignement pour la religion que je professe, ce serait la pensée la plus amère que je puisse emporter

au tombeau; n'attribuez point mes défauts à ma religion, elle n'a pu les corriger tous, mais sans elle, ils auraient fait mon malheur et celui des autres; c'est elle qui m'inspire la force de quitter avec courage ce que Dieu même me permettait d'appeler le bonheur, une union intime avec le seul homme que j'aie aimé sur la terre. — Ces derniers mots touchèrent Léonce, Matilde s'en aperçut et lui prenant la main: — Croyez-moi, lui dit-elle, ce cœur n'était pas si froid que vous le pensiez! mais ne fallait-il pas l'habituer à la contrainte; la vie religieuse est une œuvre d'efforts, et l'entraînement trop vif vers les penchans les plus purs détourne l'âme de son Dieu.

— Trois jours après cette conversation Matilde se sentant tout-à-fait mal, voulut causer seule avec Léonce, pour lui confier tout ce qui s'était passé entre elle et mad. d'Albémar. Elle remit à son mari la lettre qu'elle avait reçue de Delphine, et qui exprime si noblement tous les sentimens généreux de cette âme angélique. Léonce qui avait toujours conservé une sorte de ressentiment du départ de Delphine,

éprouva l'émotion la plus vive en en apprenant la cause ; et malgré tous ses efforts, il lui fut impossible, m'a-t-il avoué, de cacher à Matilde l'admiration qu'il éprouvait pour la conduite de mad. d'Albémar. — Vous l'aimez, lui dit Matilde avec douceur, vous l'aimez encore ! et je meurs. Hé bien ! avouez donc que Dieu me protége ! Croyez en lui, Léonce, et ne rendez pas inutiles les prières que je fais pour vous. — Ces mots si sensibles causèrent un remords douloureux à Léonce ; il se jeta aux pieds du lit de Matilde, et couvrit sa main de larmes ; Matilde reprit de la force, son cœur était satisfait de l'attendrissement de Léonce. — Vous épouserez mad. d'Albémar, continua-t-elle, c'est une âme sensible et généreuse ; mais je pense avec peine que votre bonheur à l'un et à l'autre est bien dépendant des hommes et des circonstances. L'honneur est votre guide, le sentiment est le sien, mais vous n'avez point en vous-même un appui qui vous réponde de votre sort ; prenez-y garde, Léonce, Dieu veut être notre premier ami, notre seul maître, et la sou-

mission entière à sa volonté, est l'unique moyen d'être affranchi de tout autre joug. Léonce, ajouta-t-elle d'une voix émue, Léonce ! je voudrais emporter l'idée que vous serez heureux, mais je crains bien que vous n'en ayez pas pris la route. Si je pouvais obtenir de vous que vous éleviez notre enfant dans mes principes ! mais, hélas ! ce pauvre enfant, qui sait s'il vivra ? Il sera bientôt, peut-être, un ange dans le sein de Dieu. — Tout-à-coup elle s'arrêta, comme si une idée l'avait troublée, et demanda son confesseur avec instance ; Léonce crut apercevoir qu'elle était inquiète d'avoir nourri son enfant trop longtemps. Il alla chercher le confesseur, et lui dit : — Monsieur, vous nous avez fait bien du mal, tâchez de le réparer autant qu'il est en votre puissance ; écartez de Matilde toute idée de remords. — Je ferai mon devoir, répondit le confesseur, et il entra chez Matilde. — C'est un homme tout à la fois rempli de fanatisme et d'adresse ; convaincu des opinions qu'il professe, et mettant cependant à convaincre les autres de ces opinions, tout l'art qu'un homme

perfide pourrait employer ; imperturbable dans les dégoûts qu'il éprouve, et toujours actif pour les succès qu'il peut obtenir ; portant enfin dans une persévérance que rien ne rebute, cette dignité religieuse qui s'honore des humiliations, et place son orgueil dans les souffrances mêmes et dans l'abaissement.

Il resta plusieurs heures enfermé avec Matilde, et quand Léonce la revit, elle lui parut calme et ferme, et ne cherchant aucune occasion de lui parler seule. Pendant toute la nuit qui précéda sa mort, cette jeune et belle Matilde supporta courageusement toutes les cérémonies dont les catholiques environnent les mourans. J'étais retiré dans un coin de la chambre, derrière les domestiques qui écoutaient à genoux les prières des agonisans ; j'apercevais, dans une glace, le lit de Matilde, et je voyais son confesseur approcher souvent la croix de ses lèvres mourantes. J'éprouvais à ce spectacte un tressaillement intérieur que tout l'effort de ma volonté ne pouvait vaincre. A-t-on raison, me disais-je, d'entourer nos derniers momens d'un

appareil si sombre, de surpasser en effroi la mort même, et de frapper par tant d'idées terribles l'imagination des infortunés qui expirent? Le sacrifice même est à peine aussi redoutable que ses préparatifs. Ne vaut-il pas mieux laisser venir la fin de l'homme comme celle du jour, et faire ressembler autant qu'il est possible le sommeil de la mort, au sommeil de la vie! Oui, je le crois, celui qui meurt regretté de ce qu'il aime, doit écarter de lui cette pompe funèbre; l'affection l'accompagne jusqu'à son dernier adieu, il dépose sa mémoire dans les cœurs qui lui survivent, et les larmes de ses amis sollicitent pour lui la bienveillance du Ciel; mais l'être infortuné qui périt seul, a peut-être besoin que sa mort ait du moins un caractère solennel; que des ministres de Dieu chantent autour de lui ces prières touchantes, qui expriment la compassion du Ciel pour l'homme, et que le plus grand mystère de la nature, la mort, ne s'accomplisse pas sans causer à personne ni pitié ni terreur.

Léonce était resté toute la nuit appuyé sur le pied du lit de Matilde, absorbé dans

les impressions profondes qu'il éprouvait. Il m'a dit depuis, qu'en voyant mourir avec le calme le plus parfait, une femme si belle et si jeune, il se demandait pourquoi dans les peines du cœur on s'efforçait de vivre, puisque la mort causait si peu d'effroi, même au milieu de toutes les prospérités de la vie; tant il est vrai que, dans la destinée la plus heureuse, il y a toujours une fatigue secrète d'exister, qui console d'arriver au terme, quelque court qu'ait été le voyage!

Vous savez combien la physionomie de Léonce est expressive, et surtout combien la douleur s'y peint avec un charme et une énergie singulière; il avait passé la nuit dans la même attitude debout et immobile; ses cheveux étaient défaits, et sa beauté était vraiment alors très-remarquable. Matilde qui avait fermé les yeux depuis assez long-tems les ouvrit; le premier objet qui frappa ses regards, ce fut Léonce. — Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, est-ce mon époux; est-ce un messager du Ciel que je vois? — A peine eut-elle dit ces mots, que son visage pâle se couvrit d'une

vive rougeur; elle appela son confesseur, et lui parla bas pendant quelques minutes, j'entendis seulement qu'il lui répondait: — Vous pouvez, madame, dire à M. de Mondoville un dernier adieu, vous le pouvez, mais après l'avoir prononcé, vous devez rester seule avec nous. — Léonce, dit alors Matilde, en serrant la main de son époux dans les siennes; Léonce, répéta-t-elle avec un regard où se peignaient à la fois et les ombres de la mort, et le sentiment le plus vif de la vie, je vous ai toujours aimé, ne conservez de moi que ce souvenir! Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dit, *qu'il serait beaucoup pardonné à qui a beaucoup aimé;* ne dédaignez point ma mémoire, ne foulez point aux pieds, sans tressaillir, le tombeau de celle qui n'a chéri que vous sur la terre. — Léonce se précipita vers Matilde en pleurant; peu de secondes après, le confesseur s'approcha du lit, et dit à Léonce : — Éloignez-vous, monsieur, mad. de Mondoville ne se doit plus maintenant qu'à la prière et aux intérêts du Ciel. — Léonce irrité se releva; Matilde prévit qu'il allait exprimer sa co-

lère et se hâta de lui dire : — Léonce, c'est mon dernier, c'est mon plus grand sacrifice; mais il le faut, il le faut ! — Léonce, accablé par cet ordre, se retira, et ne revit plus Matilde; une heure après elle expira.

Depuis ce moment, Léonce n'a point quitté son fils, dont l'état est fort dangereux, et je suis bien sûr qu'il n'a pas l'idée de s'en éloigner dans ce moment. Mais je ne doute pas non plus, que si son enfant était mieux, il ne partît à l'instant pour rejoindre Delphine. Il ne m'a pas encore prononcé son nom, mais ce matin, comme nous étions ensemble à la fenêtre, au moment où le jour commençait à paraître, il me dit : — Voyez, mon ami ! c'est du côté de la Suisse que le soleil se lève, c'est de là que viennent tous ses rayons ! — Et il se tut, craignant d'exprimer ses pensées secrètes; mais son visage trahissait des sentimens d'espoir qu'il aurait voulu cacher.

Mandez-moi dans quel lieu demeure Delphine, il faut en instruire Léonce; ah ! maintenant rien ne s'oppose plus à son

bonheur! Que l'infortunée Matilde le pardonne, mais je bénis le Ciel d'avoir enfin réuni pour toujours deux êtres qui s'aimaient, et qui désormais ne seront plus séparés! Élise et moi, mademoiselle, nous vous offrons nos tendres et respectueux hommages.

HENRI DE LEBENSEI.

LETTRE V.

Mademoiselle d'Albémar à M. de Lebensei.

Montpellier, ce 27 juillet.

GARDEZ-VOUS bien, monsieur, de laisser partir Léonce pour la Suisse; il n'est point de dessein plus funeste. Il faut vous révéler un secret affreux, un secret qui anéantit toutes nos espérances au moment où le sort avait écarté tous les obstacles. Les persécutions de M. de Valorbe, la barbare personnalité d'une femme, un enchaînement de circonstances enfin, dont l'ascendant était inévitable, ont précipité

madame d'Albémar dans la plus malheureuse des résolutions ; elle est religieuse dans l'abbaye du Paradis, à quatre lieues de Zurich. M. de Valorbe, l'auteur de tous les chagrins de Delphine, est mort désespéré lorsqu'il ne pouvait plus rien réparer. Madame d'Albémar ne se repent que trop, je le crois, des vœux imprudens qui la lient pour jamais ; et cependant elle ignore encore la mort de Matilde ! Je ne puis penser sans horreur au désespoir que vont éprouver Léonce et Delphine, quand elle apprendra qu'il est libre, quand il saura qu'elle ne l'est plus. On ne peut éviter qu'ils ne connaissent une fois leur sort ; mais il faut les y préparer, si toutefois il est possible qu'ils l'apprennent sans en mourir.

Je suis retenue dans mon lit par un accident assez fâcheux, remplissez à ma place, monsieur, les devoirs de l'amitié ; vous avez plus de force et de caractère que moi, vos conseils leur seront plus utiles que mes larmes ; secourez nos amis, jamais ils ne furent plus malheureux.

LETTRE VI.

M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 2 août.

Quelle nouvelle vous m'apprenez, juste Ciel! et il est parti ce matin avant que votre lettre me fût arrivée! Je vais le rejoindre; dans deux heures j'aurai mon passe-port, et je serai sur ses traces. J'ignore ce que je lui dirai, ce que je pourrai faire pour lui; mais enfin, il ne sera pas seul. L'infortuné! quels événemens funestes ont précédé le malheur qui va l'accabler! Avant-hier il reçut la nouvelle qu'une maladie violente l'avait privé de sa mère, et deux heures après, son fils est mort dans ses bras! Au moment où ce pauvre enfant a cessé de vivre, Léonce s'est jeté sur son berceau avec des convulsions de douleur qui me faisaient craindre pour lui. — Mon ami, s'est-il écrié, tous mes liens sont brisés, tous, hors un seul! mais

celui-là, si je le retrouve, je puis vivre; oui, sur le tombeau de ma famille entière, barbare que je suis, l'amour peut encore me rendre heureux. — Hélas! et j'entendais ces paroles sans me douter de ce qu'elles avaient d'horrible. Je croyais à l'espérance qu'il invoquait alors à son secours : depuis ce moment il ne m'a plus prononcé le nom de Delphine.

Le lendemain il a suivi l'enterrement de son fils jusqu'au cimetière de Bellerive, où il a voulu qu'on l'ensevelît. J'y ai été avec lui; rien n'est plus touchant que les honneurs rendus au cercueil d'un enfant! cette cérémonie n'a rien de sombre; il semble qu'on devrait plaindre davantage celui qui perd la vie avant d'avoir goûté ses beaux jours, et cependant j'éprouvais un sentiment tout-à-fait contraire; ce qui attriste dans la mort, ce sont les longues douleurs qui l'ont précédée, les espérances trompées, les efforts pénibles qui n'ont pu conduire au but, et n'ont creusé que l'abîme, où le temps et la douleur précipitent tous les hommes; mais j'aime ces mots d'Hervey sur la tombe d'un enfant :

« *La coupe de la vie lui a paru trop amère*, » *et il a détourné la tête*». Heureux enfant! dispensé de l'épreuve! pauvre enfant! que va devenir ton père? prieras-tu pour lui dans le Ciel? ta mère se réunira-t-elle à toi? oh! quel est l'esprit assez fort pour ne pas appeler ceux qui ne sont plus au secours des vivans qu'ils ont aimés! Quel est le cœur qui n'invoque pas ce qu'il ignore, quand il succombe à ce qu'il éprouve! Hélas! maintenant que je sais de quel sort Léonce est ménacé, il me semble que l'expression de sa physionomie en était le présage; il y avait des rayons d'espoir qui l'illuminaient tout-à-coup, mais il retombait l'instant d'après dans la tristesse la plus profonde, comme si l'image du bonheur lui était apparue, et qu'une voix secrète eût empêché son âme de s'y confier.

Quand la cérémonie fut achevée, il se mit à genoux sur le gazon qui recouvrait les restes de son fils. Je n'avais jamais pensé qu'à la douleur d'une mère; lorsque je vis la mâle expression des regrets paternels, ce jeune homme pleurant sur l'enfance, cette âme forte abattue, je fus

touché profondément; les femmes sont destinées à verser des larmes; mais quand les hommes en répandent, je ne sais quelle corde habituellement silencieuse résonne tout-à-coup au fond du cœur.

En sortant de l'église, Léonce me demanda d'aller avec lui dans le jardin de Bellerive; quand nous fûmes arrivés à la grille du parc, il s'appuya sur un des barreaux sans l'ouvrir, et après quelques minutes d'hésitation, il me dit: — Non, cela me ferait mal de me rappeler le passé; qui sait si j'ai un avenir, qui le sait? et sans cet espoir, comment affronter ces lieux? Mon enfant, dit-il, en levant les yeux sur l'église de Bellerive, mon enfant! tu reposes près du séjour où ton père a gouté les seuls instans fortunés de sa vie; toutes les espérances de mon cœur sont ensevelies ici. O destinée! que me rendrez-vous? — Sa voix s'altéra en prononçant ces derniers mots; mais vous savez combien il a d'empire sur lui-même, il reprit des forces, s'éloigna du jardin, et me fit signe de remonter en voiture avec lui.

Il ne me dit rien pendant la route, mais

quand nous fûmes arrivés chez lui, il m'annonça qu'il partait pendant la nuit. — Vous savez où je vais, me dit-il; mon fils, ma femme, ma mère n'existent plus, il n'y a plus qu'un seul objet d'espoir pour moi sur la terre, si je l'ai conservé, je vivrai; s'il m'était ravi, quel droit le Ciel même aurait-il sur l'être privé de tout ce qui lui fut cher? Adieu. — Peu d'heures après, Léonce était parti, et ce n'est que ce matin que j'ai reçu votre lettre. Je me suis décidé à l'instant même, je suivrai Léonce, et dès que je l'aurai retrouvé, je verrai ce que m'inspirera sa situation. Mais quand je pourrais lui proposer une ressource salutaire, ses opinions lui permettraient-elles de l'accepter? Enfin, il faut le rejoindre, il faut qu'un ami soit près de lui dans le plus cruel moment de sa vie. Mad. de Lebensei a consenti à mon absence; j'ai obtenu un passe-port pour un mois, ma première lettre sera datée de Suisse. Adieu, mademoiselle, adieu, bonne et malheureuse amie, que pourrons-nous faire pour sauver Delphine et Léonce? quels conseils suivront-ils, si l'on osait leur en donner?

LETTRE VII.

Léonce à M. Barton.

Lausanne, ce 5 août.

Je suis venu ici en moins de trois jours, je puis m'arrêter, maintenant que j'habite une ville où elle a été; je n'ai pas encore de renseignemens précis sur son séjour actuel, mais me voici sur ses traces, et bientôt je l'atteindrai. Mon cher Barton, que je suis honteux de l'état de mon âme! je viens de perdre une mère que je chérissais, une femme estimable, un fils qui m'avait fait connaître les plus tendres affections de la paternité. Eh bien! vous l'avouerai-je? il y a des momens où mon cœur tressaille de joie. L'idée de revoir Delphine, de la retrouver libre, d'unir mon sort au sien, cette idée efface tout, l'emporte sur tout; cependant ne croyez pas que j'aie faiblement senti les malheurs qui m'ont frappé : mon état est extraordinaire, mais mon âme n'est pas dure,

jamais même elle ne fut plus sensible! J'éprouve au fond du cœur une tristesse profonde, je ne puis être seul sans verser des larmes; quand j'aurai retrouvé Delphine, je me livrerai à mes regrets, je pleurerai à ses pieds, de long-temps, même auprès d'elle, je ne serai consolé; mais dans l'attente où je suis, ce que je sens ne peut être ni du plaisir ni de la peine; c'est une agitation qui confond dans le trouble, l'espérance comme la douleur.

Vous m'avez connu de la fermeté, eh bien! à présent je suis très-faible, je crains comme une femme tous les mouvemens subits; ce qui va se décider pour moi est trop fort; il y a trop loin du désespoir à ce bonheur; j'ai peur des émotions mêmes que me causera sa présence, et je me surprends à souhaiter un sommeil éternel, plutôt que ces secousses morales si violentes, que la nature frémit de les éprouver. — Ah! Delphine! qu'ai-je dit, c'est toi, oui, c'est toi qui refermeras toutes les blessures de mon cœur! Le premier son de ta voix, de ta voix fidèle à l'amour, va me rendre en un moment toutes les

jouissances de la vie. Il me reste toi, toi que j'ai tant aimée, d'où viennent donc mes inquiétudes? — Mon ami! ne sais-je pas qu'elle m'aime, ne connais-je pas son caractère vrai, tendre, dévoué? Je crains, parce que la revoir, me semble un bonheur surnaturel; depuis huit mois j'invoque en vain son image, depuis huit mois je souffre à tous les instans, je n'ai plus foi au bonheur; mais c'est une faiblesse que ce doute, n'a-t-il pas existé un temps où je la voyais? un temps où chaque jour je passais trois heures avec elle? pourquoi ces heures ne reviendraient-elles pas? elles ont été dans ma vie, elles peuvent encore s'y retrouver.

LETTRE VIII.

Léonce à M. Barton.

Zurich, ce 7 août.

Je suis à six lieues de mad. d'Albémar, je viens de le savoir presque avec certitude; je ne doute pas, d'après ce qu'on m'a dit,

que ce ne soit elle qui s'est retirée, il y a trois mois, dans l'abbaye du Paradis; sensible Delphine! c'est dans la retraite la plus profonde qu'elle a passé le temps de notre séparation; depuis qu'elle a quitté Zurich, on n'a pas une seule fois entendu parler d'elle, personne même ici ne la connaît sous son véritable nom; mais sa généreuse conduite dans tous les détails de la vie, mais l'impression que ses charmes ont produite sur ceux qui l'ont vue, ne me permettent pas de m'y méprendre. J'ai reconnu ses traces divines, mon cœur en est assuré; il est sept heures du soir, les couvens ne s'ouvrent pas pendant la nuit, mais demain avec le jour, demain je la verrai!

O mon cher maître! quel avenir se prépare pour moi, comme l'espérance ouvre mon âme à toutes les plus nobles pensées, comme elle la dispose à la vertu! ah! quelle me deviendra facile, quand cet ange sera ma femme! elle sera un de mes devoirs, elle, un devoir! Félicités éternelles, Divinités tutélaires! toutes mes veines battent pour le bonheur; que les morts me le par-

donnent! j'irai peut-être les rejoindre bientôt, une vie si heureuse ne saurait être longue, mais qu'on me laisse m'enivrer de ce moment.

P. S. J'apprends à l'instant que Henri de Lebensei est arrivé de Paris, et qu'il demande à me voir. Quel peut être le motif de ce voyage? J'aime M. de Lebensei, mais je ne sais pourquoi j'aurais voulu qu'il ne vînt point; je n'ai pas besoin de me confier à personne, mon âme est toute remplie d'elle-même; il m'en coûte de parler. C'est à vous seul, mon ami, qu'il m'était doux d'exprimer ce que j'éprouve. Combien je suis fâché que M. de Lebensei soit ici!

LETTRE IX.

M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Ce 7 août.

Il est minuit; j'ai vu Léonce ce soir, et je n'ai pu me résoudre à lui annoncer son malheur. Il lui reste une ressource, s'il

avait le courage de l'embrasser ; j'essayerai de l'y préparer. Je verrai madame d'Albémar dans peu d'heures, et je ferai tout pour secourir ces infortunés ! Jamais aucun des événemens de ma propre vie n'a si vivement agité mon cœur !

Depuis sept heures du soir je suis à Zurich ; Léonce y était arrivé le même jour. J'ai appris d'abord où il demeurait, je l'ai prévenu, par un mot, de mon arrivée, et j'ai été le voir un quart-d'heure après ; il m'a bien reçu, mais avec une distraction très-visible ; j'ai supposé qu'une affaire personnelle à moi m'avait obligé de venir à Zurich, il ne m'écoutait pas ; enfin, je lui ai dit que j'avais reçu de vos nouvelles ; votre nom rappela son attention, et il me dit qu'il partait à quatre heures du matin pour être à l'abbaye du Paradis au moment où l'on en ouvrait les portes ; il ajouta qu'il se croyait sûr d'y trouver Delphine. Je frémis de son projet, et j'eus la présence d'esprit de lui dire, sans hésiter, que vous me mandiez par votre dernière lettre que madame d'Albémar avait quitté ce couvent depuis quinze jours, pour se retirer dans

une campagne près de Francfort; il tressaillit à ces mots, et me dit : — Encore quatre jours, quand je comptais sur demain. — Et il porta la main à son front avec douleur. — Si vous voulez, repris-je, je vous accompagnerai jusqu'à Francfort. — Je proposais ce voyage seulement dans l'intention de gagner encore quelques jours. — Vous êtes bon, me répondit-il, peut-être accepterai-je votre offre, nous en parlerons demain matin. — Je voulais insister, et savoir quelque chose de plus sur ses projets; mais il me regardait avec une sorte d'inquiétude qui me faisait mal, et je résolus d'aller d'abord, sans qu'il le sût, chez mad. d'Albémar, pour la prévenir à tout événement de l'arrivée de Léonce. Ce dessein arrêté, je me promis de laisser encore à mon malheureux ami ce jour de repos, et je lui proposai d'aller nous promener ensemble sur le bord du lac de Zurich; il y consentit, et ne me dit pas un mot pendant le chemin.

Arrivés dans une allée de peupliers qui conduit au tombeau de Gessner, nous nous avançâmes jusques sur le rivage du

lac ; Léonce regarda tour-à-tour pendant quelque temps le ciel parsemé d'étoiles, et les ondes qui les répétaient : — Mon ami, me dit-il alors, croyez-vous qu'enfin je vais être heureux ? — Et il s'arrêta pour attendre ma réponse ; je baissai la tête en signe de consentement, mais je ne pus articuler un seul mot ; il ne remarqua point ce qui se passait en moi, tant il était absorbé dans ses pensées. — Pourquoi ne le serais-je pas, continua-t-il ? Ceux qui ne se sont point occupés des idées religieuses, les croyez-vous l'objet du courroux de la Divinité qu'ils auraient ignorée ? Il y a tant de mystères dans l'homme, hors de l'homme ; celui qui ne les a pas compris, doit-il en être puni ? Sera-t-il condamné sur cette terre à ne jamais posséder ce qu'il aime ? S'il a respecté la morale, s'il a servi l'humanité, s'il n'a point flétri dans son âme l'enthousiasme de la vertu, n'a-t-il pas rendu un culte à ce qu'il y a de meilleur dans la nature, quelque nom qu'il ait attribué au principe de tout bien ? Il est vrai, je l'avoue, j'ai attaché trop de prix à l'estime et à l'opinion publique ; mais qu'ai-je

fait de condamnable pour les obtenir ? Ce que j'ai fait ! s'écria-t-il, j'ai soupçonné Delphine ! je pouvais l'épouser et j'ai pris Matilde pour femme ! Matilde que je n'aimais point, et que je n'ai pas su rendre aussi heureuse qu'elle le méritait. Mon cher Henri, reprit Léonce d'une voix plus sombre, quel homme, en examinant sa vie, peut se trouver digne du bonheur ! et cependant comment l'espérer si l'on n'en est pas digne ? — Combien n'y a-t-il pas dans votre vie, lui dis-je, de bonnes et de nobles actions qui doivent vous inspirer de la confiance ? — Oh ! reprit-il, la source de ce qui est bien, est-elle entièrement pure ? On veut les suffrages des hommes pour récompense d'une bonne conduite, et c'est ainsi que la vertu n'est jamais sans mélange ; mais, dans le mal, il n'y a que du mal. Je repasse toute ma jeunesse dans mon souvenir, et j'y découvre des torts qui ne m'avaient point frappé. Serai-je heureux ! serai-je heureux ! Est-il vrai que je vais revoir Delphine, m'unir à son sort pour toujours ? Je suis faible, bien faible, il suffit du moindre présage, de votre

silence, quand je vous interroge, pour m'effrayer. — Je voulus m'excuser alors. — Asseyons-nous, me dit-il, j'ai une palpitation de cœur très-douloureuse, parlez-moi, je ne peux plus parler; mais ayez soin de ne me rien dire qui me trouble. Je vous en prie, donnez-moi du calme, si vous le pouvez. —

Vous concevez, mademoiselle, ce que je devais souffrir; je voyais mon malheureux ami, comme un homme frappé de mort à son insçu, et je n'osais ni le consoler ni l'inquiéter, car il aurait suffi d'un mot pour bouleverser son âme; je voulus tâcher de découvrir sa disposition sur les idées qui m'occupaient, et je lui demandai si, pour posséder Delphine, il s'exposerait cette fois, s'il le fallait, au blâme universel de la société. — Pourquoi cette question, s'écria-t-il, en se levant avec colère? Mad. d'Albémar n'est-elle pas le choix le plus honorable, le caractère le plus estimé? Que savez-vous? que croyez-vous? — Je ne sais rien, interrompis-je, qui ne soit à la gloire de celle que vous aimez; mais, dans les momens les plus agités de la vie, j'aime

qu'on soit capable de réfléchir et de raisonner. — Je ne le suis pas, me répondit-il brusquement, et il s'éloigna. — Je le suivis, la bonté de son caractère le ramena, il revint à moi et me dit, en me tendant la main : — Vous qui saviez si bien trouver, il y a quelques mois, ce que j'avais besoin d'entendre, pourquoi, depuis que vous êtes ici, l'état de mon âme est-il beaucoup moins doux? — C'est que l'attente se prolonge, lui répondis-je. Partons demain pour Francfort. — Hé bien! oui, me répondit-il, je vous verrai demain. — Et il me quitta pour rentrer chez lui.

Dans quelques heures je serai à l'abbaye du Paradis, mad. d'Albémar soutiendra, je le crois, avec plus de force la nouvelle que j'ai à lui annoncer, elle n'a pas un instant cessé de souffrir; mais ce qui me fait trembler pour Léonce, c'est qu'il a repris à l'espoir du bonheur avec confiance et vivacité. Je vous apprendrai dans ma première lettre comment j'aurai trouvé mad. d'Albémar, et quel conseil elle adoptera dans son malheur. Ah! je voudrais qu'elle se confiât entièrement à mes avis, sa

situation ne serait pas encore désespérée !

Je ne vous dis pas, mademoiselle, combien vos peines m'affligent ! je fais mieux que vous plaindre, je souffre autant que vous.

LETTRE X.

Monsieur de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Près de l'Abbaye du Paradis, ce 9 août.

Tous mes efforts ont été vains, ce que je craignais le plus est arrivé ; sans le souvenir de ma femme et de mon enfant, je ne sais si ma raison me suffirait pour supporter l'affreux spectacle de douleur dont je suis témoin. Il paraît que Léonce ne s'était pas entièrement confié à ce que je lui avais dit du prétendu départ de Delphine pour Francfort, ou qu'il voulait du moins s'informer d'elle dans un lieu qu'elle avait habité long-temps. Hier matin, il partit sans m'en prévenir pour l'abbaye du

Paradis, je le sus un quart-d'heure après, au moment où je montais moi-même à cheval pour m'y rendre. Je me flattais encore de le rejoindre avant qu'il fût arrivé, et jamais, je crois, on n'a fait une course plus rapide que la mienne. Le soleil commençait à se lever, je parcourais le plus beau pays du monde sans distinguer un seul objet. J'aperçus enfin Léonce à un quart de lieue de l'abbaye, mais à deux cents pas de moi; je redoublai d'efforts pour l'atteindre, et comme s'il eût craint que je le joignisse, il hâtait tellement le pas de son cheval, qu'il m'était impossible d'approcher de lui, même à la distance de la voix. Enfin, il descendit à la porte de l'abbaye, et dit à l'instant même, ainsi que je l'ai su depuis, qu'il demandait à parler à une dame qui demeurait dans le couvent, de la part de mademoiselle d'Albémar. Je ne sais par quel malheureux hasard la tourrière qui se trouvait là, se rappela que ce nom avait été souvent prononcé par Delphine, elle monta pour la prévenir que quelqu'un voulait la voir de la part de mademoiselle d'Albémar, et j'arrivais lors-

qu'on disait à Léonce que la personne qu'il demandait était prête à le recevoir.

Je voulus le retenir au moment où il montait les premières marches de l'escalier du couvent. — Au nom du Ciel, m'écriai-je, écoutez-moi, Léonce, arrêtez ! — M'arrêter ! dit-il, en se retournant vers moi ; qui sur la terre oserait me le proposer ? — Daignez m'entendre, répétais-je, vous ne savez pas.... — Je sais que Delphine est ici, interrompit-il avec fureur, et que vous vouliez me le cacher ! c'en est trop, ne prononcez pas un mot de plus ! — Il ouvrit la porte en finissant ces dernières paroles, il n'était plus temps de rien essayer, le sort avait tout décidé.

Comme Léonce entrait dans le parloir, Delphine parut revêtue de son voile noir derrière la fatale grille ; à ce spectacle, un tremblement affreux saisit Léonce, il regardait tour-à-tour Delphine et moi avec des yeux dont l'expression appelait et repoussait la vérité presque en même-temps : — Est-elle religieuse, s'écria-t-il, l'est-elle ? — A ces accens, Delphine reconnut Léonce ; elle tendit les bras vers lui, il

s'élança vers la grille qu'il saisit, qu'il ébranla de ses deux mains avec une contraction de nerfs impossible à voir sans frémir, et dit avec une voix dont les accens ne sortiront jamais de mon souvenir : — Matilde est morte, Delphine, pouvez-vous être à moi ? — Non, lui répondit-elle, mais je puis mourir ! — Et elle tomba par terre sans mouvement.

Léonce la considéra quelque temps avec un regard fixe et terrible ; puis se retournant vers moi, il s'appuya sur mon bras et s'assit avec un calme apparent que démentait l'affreuse altération de son visage : il se mit à me parler alors, mais il m'était impossible de le comprendre, car ses dents frappaient les unes contre les autres avec une grande violence, et ses idées se troublaient tellement, qu'il n'y avait plus aucun sens dans ce qu'il disait. Delphine revenant à elle fit demander à l'abbesse la permission d'entrer dans la chambre extérieure ; mad. de Ternan effrayée de l'arrivée de son neveu, n'osa ni se montrer, ni refuser ce que lui demandait Delphine. Mon malheureux ami n'entendait déjà ni

ne voyait plus rien, lorsqu'on ouvrit la grille à Delphine ; elle se précipita dans l'instant aux genoux de Léonce, et tint ses mains glacées dans les siennes en lui prodiguant les noms les plus tendres. Léonce, alors sans revenir tout-à-fait à lui, reconnut cependant son amie, et la prenant dans ses bras, il la pressa sur son cœur avec un mouvement si passionné, des regards tellement enthousiastes, qu'involontairement, je levai les mains au Ciel pour le prier de les réunir tous les deux ! Peut-être m'a-t-il exaucé ! Léonce serrant dans ses mains tremblantes, les mains tremblantes de Delphine, et déjà dans le délire de la fièvre qui ne l'a point quitté depuis, lui disait : — D'où vient donc, mon amie, que tu m'apparais couverte de ce voile ? quel présage m'annonce cet habit lugubre ? n'est-ce pas avec des parures de fête que notre hymen doit être célébré ? oh ! dégage-toi de ces ombres noires qui t'environnent, viens à moi vêtue de blanc, dans tout l'éclat de ta jeunesse et de ta beauté, viens l'épouse de mon cœur, toi sur qui je repose ma vie ; mais pourquoi pleures-tu sur mon sein ? tes

larmes me brûlent, quelle est la cause de ta douleur ? N'es-tu pas à moi, pour jamais à moi, à moi !.... — Sa voix s'affaiblissait toujours plus, en répétant ces paroles déchirantes, il pencha sa tête sur mon épaule et perdit absolument connaissance.

Delphine me reconnut alors et me dit : — Vous le voyez, je lui donne la mort, je ne sais quel être je suis, je porte le malheur avec moi, je ne fais rien que de funeste, sauvez-le, sauvez-le. — Ecoutez-moi, lui dis-je, vos vœux ne sont point irrévocables, il peuvent être brisés, ils le seront. — Ces paroles la firent frissonner, mais elle les entendit sans en conserver le souvenir, elle posa la tête défaillante de son ami sur son sein, et m'envoya chercher du secours, je revins avec deux tourrières du couvent. Tous nos efforts pour rappeler Léonce à la vie furent d'abord vains; Delphine, dont l'effroi redoublait à chaque instant, pressant Léonce dans ses bras, cherchait à le soutenir, à le ranimer, et lui répétait, avec cet abandon de tendresse qui fait d'une femme un être céleste, un être qui n'exprime et ne

respire que l'amour : — Mon ami, mon amant, ange de ma vie ! ouvre les yeux ; n'entends-tu donc plus cette voix d'amour qui t'appelle, cette voix de ta Delphine ? nous mourrons ensemble, mais reviens à toi, pour me dire encore une fois que tu m'aimes ; ne sens-tu pas mon cœur sur ton cœur ? ma main qui presse la tienne ? Je ne sais ce que je suis, je ne sais quels liens m'enchaînent, mais mon âme est restée libre et je t'adore : l'excès du sentiment que j'éprouve n'aurait-il donc aucune puissance ? la vie qui me dévore, ne puis-je la faire passer dans tes veines ? Léonce, Léonce ! — Il ouvrit les yeux à ses accens, mais il les referma bientôt après, repoussant de sa main Delphine même, comme s'il ne se trouvait bien que dans l'engourdissement de la mort.

Je remarquai l'embarras des religieuses, témoins de cette scène, et je résolus de faire transporter Léonce dans une maison voisine du couvent, où l'on pourrait le secourir. Delphine ne s'opposa point aux ordres que je donnai, et quand on emporta l'infortuné Léonce, sans qu'il eût

repris ses sens, elle se mit à genoux sur le seuil de la porte, le suivit de ses regards tant qu'elle put l'apercevoir, et, baissant ensuite son voile, elle se releva, et rentra dans son couvent.

Depuis ce moment je n'ai pas quitté Léonce; il n'a pas cessé d'être en délire, cependant les médecins me donnent l'espoir de sa guérison. Je vous manderai dans peu de jours, mademoiselle, ce que je veux tenter pour nos malheureux amis; il faut que je recueille mes pensées pour l'importante résolution que je dois leur proposer; en attendant, je leur prodiguerai tous les soins qui peuvent conserver leur vie; ne vous affligez pas trop d'être loin d'eux; daignez croire que mon amitié ne négligera rien pour les secourir.

LETTRE XI.

Monsieur de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Près de l'Abbaye du Paradis,
ce 11 août 1792.

Léonce ne peut pas survivre à son malheur, et je suis certain qu'il a résolu de terminer sa vie. Il m'a interrogé plusieurs fois sur le récit que Delphine m'a fait des événemens qui l'ont amenée à se faire religieuse, une circonstance se retrace sans cesse à lui, c'est la terrible crainte qu'a éprouvée Delphine de se voir perdue de réputation; il sent que c'est surtout à cause de lui qu'elle n'a pu supporter l'idée d'être même injustement soupçonnée, et il se regarde comme l'auteur de son propre malheur. Sa fièvre a cessé, mais c'est parce qu'il est décidé, qu'il est calme; il m'a annoncé, avec une sorte de solennité, que dans quatre jours il voulait avoir un entretien seul avec Delphine.

— Mad. de Ternan, me dit-il, ne me le refusera pas, après le mal qu'elle m'a fait; elle me craint, elle redoute de me parler; mais elle n'osera pas s'exposer inconsidérément à m'irriter. Je veux revoir Delphine près de cette église, où elle a permis que les restes de M. de Valorbe fussent déposés. — Je connais Léonce, son caractère, sa passion, sa douleur, je ne sais ce que moi-même je retrouverais à lui dire dans sa situation pour l'engager à vivre, mais je sais mieux encore qu'il ne veut rien écouter. Delphine, vous n'en doutez pas, n'existera pas un jour après Léonce; et je laisserais périr ainsi ces deux nobles créatures! non, que tous les préjugés de la terre s'arment contre moi, n'importe! je suis sûr que je fais une bonne action en essayant de rendre à la vie deux êtres dignes du bonheur et de la vertu; je dédaigne ceux qui me blâmeront, ils ne m'atteindront pas dans l'asile de mon cœur où je suis content de moi; ils n'ébranleront point cette parfaite conviction de l'esprit qui est aussi une conscience pour l'homme éclairé. Vous saurez

dans deux jours, mademoiselle, l'issue de mon projet; j'espère que vous l'approuverez; votre suffrage m'est nécessaire, et plus je sais m'affranchir des vaines clameurs, plus j'ai besoin de l'estime de mes amis.

LETTRE XII.

Monsieur de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Ce 13 août, près de l'Abbaye du Paradis.

Je crois que mon projet a réussi, cependant vous allez en juger; mad. d'Albémar m'a particulièrement recommandé de ne vous laisser rien ignorer. J'ai été la voir hier matin. — Léonce va terminer sa vie, lui ai-je dit, sa résolution est irrévocablement prise, voulez-vous le sauver? — Dieu! s'écria-t-elle, comment pouvez-vous me parler ainsi! ai-je un autre espoir que de mourir avec lui? peut-il en exister un autre? que prétendez-vous, en faisant naître en moi des émotions si violentes?

laissez-moi périr résignée. — Vous avez fait des vœux, repris-je, sans aucune des formalités ordonnées; ils vous ont été surpris cruellement, je suis fermement convaincu que les scrupules les plus religieux pourraient vous permettre de réclamer votre liberté, si vous en aviez le moyen; ce moyen, je vous l'offre. Il existe un pays, et ce pays c'est la France, où l'on a brisé par les lois tous les vœux monastiques; venez l'habiter avec Léonce, et, bravant l'un et l'autre d'absurdes préjugés, unissez-vous pour jamais à la face du Ciel qui l'approuvera. — Que me proposez-vous, s'écria-t-elle avec un tremblement affreux? puis-je y consentir sans honte? le croyez-vous? serait-il possible? — Vous souvenez-vous, lui dis-je, qu'il y a près d'un an, lorsque je vous écrivis sur la possibilité du divorce, vous me répondîtes que vous ne connaissiez qu'un devoir, un devoir dont ils dérivaient tous, celui de faire le plus de bien possible, et de ne jamais nuire à qui que ce fût sur la terre; hé bien! je vous le demande, qui faites-vous souffrir, en brisant ces vœux insensés que le déses-

poir seul a pu vous arracher ? et vous sauvez Léonce ! lui, pour qui vous avez pris la fatale résolution qui vous perd ! ne m'avez-vous pas avoué que l'amour seul vous l'avait inspirée ? hé bien ! que l'amour délie les nœuds funestes qu'il a formés ! — Quoi ! me dit encore Delphine, vous croyez impossible de consoler Léonce, de fortifier assez son âme pour qu'il puisse consacrer sa vie à la gloire et à la vertu ! ne vous embarrassez pas de mon sort, je me sens frappée à mort, je sens que la nature va bientôt venir à mon secours : s'il veut vivre, je pourrai mourir en paix. — Non, lui répondis-je, je ne dois pas vous le cacher, rien ne peut engager Léonce à supporter sa destinée. — Et lui-même, reprit Delphine, accepterait-il un parti si contraire à ses idées habituelles, à l'opinion qu'il a toujours profondément respectée ? — Les grands malheurs, lui répondis-je, les malheurs réels font disparaître les défauts qui sont l'ouvrage des combinaisons factices de la société ; les loisirs et l'agitation du monde irritent les peines de l'imagination, mais aux appro-

chés de la mort on ne sent plus que la vérité ; Léonce prêt à périr saisira avec transport le moyen secourable qui ferme le tombeau sous ses pas, permettez seulement que je lui donne cet espoir. — Laissez-moi, interrompit Delphine, j'ai besoin de quelques heures pour réfléchir sur l'idée la plus inattendue, sur celle qui bouleverse tout-à-coup mes esprits. Avant que le jour soit fini, vous aurez ma réponse. — Je la quittai ; le soir elle m'envoya la lettre qu'elle avait reçue de Léonce, avec la réponse qu'elle m'avait promise : les voici toutes deux.

Léonce à Delphine.

Delphine, dans le jardin de ta prison, non loin des lieux où tu n'as pas refusé un sombre asile même à ton ennemi, je veux te voir ; ne sois pas effrayée, j'ai besoin de quelques momens doux avant le dernier, je ne veux pas cesser de vivre dans la disposition où je suis ; il faut que ta voix m'ait attendri, il ne faut pas que mon âme s'exhale dans un moment de fureur ; rends-

la digne du Ciel vers lequel elle va remonter. Infortunée, veux-tu mourir avec moi, le veux-tu? C'est quelque chose qui ressemble au bonheur, que de quitter la vie ensemble; je te donnerai le poignard qu'il faut plonger dans mon cœur, tu le sentiras ce cœur à ses palpitations terribles, je guiderai le fer et ta main. Bientôt après tu me suivras.... non.... attends encore, je le veux; mais qui oserait exiger de moi que je survécusse à cette rage du destin qui nous sépare, lorsque tant de hasards nous réunissaient? Je reste seul dans cet univers où rien de ce qui me fut cher n'est plus auprès de moi. Qui maintenant a le secret de mes douleurs? qui a connu ma vie passée? pour qui ne suis-je pas un être nouveau? faudrait-il recommencer l'existence avec un cœur déchiré? je la supportais avec peine, même avant d'avoir souffert, que ferais-je maintenant?

Ah! Delphine, donnons un dernier jour à nous voir, à nous entendre; il y a, crois-moi, beaucoup de douceur dans la mort, je veux la savourer toute entière. Je me fais de ce jour un long avenir; oui, tous

les sentimens que l'homme peut éprouver se trouveront réunis, confondus, et quand le soleil se couchera, la nature qui m'aura laissé goûter toutes les affections les plus tendres, ne sera-t-elle pas quitte envers moi?

Lorsque je te reverrai, je porterai déjà la mort dans mon sein : vers la fin du jour mes yeux s'obscurciront par degrés, mais les derniers traits que j'apercevrai seront les tiens. Delphine, demain je te dirai tout ce que je pense; dans cette situation, sans avenir, sans espérance, mon âme s'épanchera toute entière dans la tienne; je goûterai les délices de l'abandon le plus parfait; les liens de la vie seront brisés d'avance, je n'attendrai plus rien d'elle qu'un dernier jour, une dernière heure d'amour passée près de toi. Delphine, ne crains rien, demain te laissera un doux souvenir, espère demain, au lieu de le redouter. Que la mort de ton amant ainsi préparée, te paraisse ce qu'elle est pour lui, un heureux moment dans un sort funeste. Adieu.

Delphine à M. de Lebensei.

Voila sa lettre, monsieur, elle achève de me déterminer ; écrivez-lui vos motifs, ce qu'il décidera, je l'accepterai.

J'aurais voulu pouvoir consulter une amie, madame de Cerlebe, que la maladie de son père retient loin de moi depuis plusieurs jours ; son esprit n'égale sûrement pas le vôtre, mais elle est femme, et son opinion sur les devoirs d'une femme doit être plus scrupuleuse ; n'importe, je m'en remets à vous. Je n'ignore pas cependant à quel malheur je m'expose ; il se peut que Léonce condamne ma résolution, et que je sois moins aimée de lui pour l'avoir prise ; je préférerais les tourmens les plus affreux à ce danger, mais il s'agît de la vie de Léonce et non de la mienne, tout disparaît devant cette pensée. Je n'ai pu goûter un moment de repos depuis qu'un homme que je n'aimais point a péri pour moi, et je serais destinée à donner la mort au plus aimable, au plus généreux des hommes ! Non, la honte même, oui, la

honte, du moins celle qui n'est point unie au remords, est plus facile à supporter que le désespoir de ce qu'on aime.

Au fond de mon cœur, je ne me crois point coupable, mais tout m'annonce que je serai jugée ainsi, que j'offense l'opinion dans toute sa force, dans toute sa violence. Il suffira peut-être à Léonce de savoir que je n'ai pas repoussé un tel dessein pour cesser de m'aimer. Hé bien! néanmoins qu'il sache que je ne l'ai pas repoussé! Si je lui deviens moins chère, il pourra vivre sans moi, je n'aspire qu'à sa vie, tous les sacrifices sont possibles quand il s'agit de le sauver. Demain il veut mourir, demain s'éteindrait dans mes bras cette âme héroïque et pure; la dernière fois que je l'ai vu, mes cris, mes pleurs l'ont ranimé, et dans quelques jours il serait de même étendu sans mouvement à mes pieds, de même, mais pour toujours! Je me dégrade peut-être à ses yeux, mais soit qu'il refuse ou qu'il accepte, il vivra; l'impression qu'il recevra de ce que vous allez lui proposer arrêtera son funeste projet : si je détruis ainsi l'amour de Léonce pour moi, je sau-

rai mourir, mais alors il me survivra, c'est tout ce que je veux. Écrivez-lui donc, j'y consens.

DELPHINE.

Après avoir reçu la lettre de Delphine, j'écrivis à l'instant à Léonce ce que vous allez lire.

M. de Lebensei à M. de Mondoville.

SEREZ-VOUS capable d'écouter un conseil courageux, salutaire, énergique; un conseil qui vous sauve de l'abîme du malheur, pour élever Delphine et vous à la destinée la plus parfaite et la plus pure? Saurez-vous suivre un parti qui blesse, il est vrai, ce que vous avez ménagé toute votre vie, les convenances; mais qui s'accorde avec la morale, la raison et l'humanité?

Je suis né protestant, je n'ai point été élevé, j'en conviens, dans le respect des institutions insensées et barbares qui dévouent tant d'êtres innocens au sacrifice des affections naturelles; mais faut-il moins

en croire mon jugement, parce qu'aucune prévention n'influe sur lui? L'homme fier, l'homme vertueux ne doit obéir qu'à la morale universelle; que signifient ces devoirs qui tiennent aux circonstances, qui dépendent du caprice des lois, ou de la volonté des prêtres, et soumettent la conscience de l'homme à la décision d'autres hommes, asservis depuis long-temps sous le joug des mêmes préjugés et surtout des mêmes intérêts? Certes, la morale est d'une assez haute importance pour que l'Être-Suprême ait accordé à chacune de ses créatures ce qu'il faut de lumières pour la comprendre et pour la pratiquer; et ce qui répugne aux cœurs les plus purs, ne peut jamais être un devoir! écoutez-moi. Les lois de France dégagent Delphine des vœux que de fatales circonstances ont arrachés d'elle; venez vivre sur le sol fortuné de votre patrie, et, vous unissant à celle que vous aimez, soyez l'homme le plus heureux et le plus digne de l'être. Vous voulez mourir plutôt que de renoncer à Delphine, et l'idée que je vous présente ne s'est point encore offerte à votre esprit!

est-ce un époux qui vous enlève votre amie? quel est le devoir véritable qui la sépare de vous? un serment fait à Dieu Ah! nous connaissons bien peu nos rapports avec l'Être-Suprême, mais sans doute il sait trop bien quelle est notre nature, pour accepter jamais des engagemens irrévocables.

La veille du jour où mad. d'Albémar a prononcé ses vœux, toute son âme n'était-elle pas livrée aux plus cruelles incertitudes? ces funestes vœux ne furent que l'acte d'un moment suivi du plus amer repentir; et toute sa destinée serait attachée à cet instant passionné, qui l'entraîna comme une force extérieure dont elle ne serait en rien responsable! Hélas! d'un âge à l'autre, il y a souvent dans le même caractère plus de différence, qu'entre deux êtres qui se seraient totalement étrangers; et l'homme d'un jour enchaînerait l'homme de toute la vie! qu'est-ce que l'imagination n'a pas inventé pour se fixer elle-même! mais de toutes ses chimères, les vœux éternels sont la plus inconcevable et la plus effrayante. La nature morale se soulève à l'idée de cet

esclavage complet de tout notre avenir, il nous avait été donné libre pour y placer l'espérance, et le crime seul pouvait nous en priver sans retour.

Quand le sort des autres est intéressé dans nos promesses, alors sans doute des devoirs sacrés peuvent en consacrer à jamais la durée; mais l'Être tout-puissant et souverainement bon n'a pas besoin que sa créature soit fidèle aux vœux imprudens qu'elle lui a faits. Dieu qui parle à l'homme par la voix de la nature, lui interdit d'avance des engagemens contraires à tous les sentimens comme à toutes les vertus sociales; et si d'infortunés téméraires ont abjuré dans un moment de désespoir tous les dons de la vie, ce n'est pas le bienfaiteur dont ils les tiennent, qui peut leur défendre de rappeler de ce suicide, pour faire du bien et pour aimer.

Je n'ai pas besoin de vous parler davantage sur la folie des vœux religieux, vous pensez à cet égard comme moi; mais si le malheur ne vous a point changé, la crainte du blâme agit fortement sur vous; et lorsqu'à Zurich je voulais vous préparer à

l'événement cruel qui vous menaçait, je vous vis tressaillir au moment où j'osai vous conseiller le mépris de l'opinion, ce mépris sans lequel je prévoyais que le bonheur ne pouvait vous être rendu. Peut-être aussi éprouvez-vous de la répugnance à faire usage des lois françaises qui sont la suite d'une révolution que vous n'aimez pas.

Mon ami, cette révolution que beaucoup d'attentats ont malheureusement souillée, sera jugée dans la postérité par la liberté qu'elle assurera à la France; s'il n'en devait résulter que diverses formes d'esclavage, ce serait la période de l'histoire la plus honteuse; mais si la liberté doit en sortir, le bonheur, la gloire, la vertu, tout ce qu'il y a de noble dans l'espèce humaine est si intimement uni à la liberté, que les siècles ont toujours fait grâce aux événemens qui l'ont amenée!

Au reste, ai-je besoin de discuter avec vous ce qu'on doit penser des lois de France? jugez vous-même les circonstances qui ont accompagné les vœux de Delphine, la précipitation de ces vœux, les moyens

employés par mad. de Ternan pour abréger le noviciat ; quel est le tribunal d'équité, dans quelque lieu, dans quelque époque que ce fût, qui ne releverait pas Delphine de semblables engagemens! aucun sentiment de délicatesse, aucun scrupule de conscience ne s'opposent au parti que je vous propose ; il n'est donc question que d'un seul obstacle, d'un seul danger, le blâme de la plupart des personnes de votre classe, avec qui vous avez l'habitude de vivre.

Avez-vous bien réfléchi, mon cher Léonce, sur la peine que vous causera cet injuste blâme, quand il serait vrai qu'il fût impossible de l'apaiser? Heureux, le plus heureux des mortels dans votre intérieur, vivez dans la solitude, et renoncez à voir ceux dont l'opinion ne serait pas d'accord avec la vôtre. Vous oublierez les hommes que vous ne verrez pas, et vous transporterez ailleurs qu'au milieu d'eux, votre considération et votre existence. L'imagination ne peut se guérir quand la présence des mêmes objets renouvelle ses impressions ; mais elle se calme lorsque

pendant long-temps rien ne lui rappelle ce qui la blesse. Il y a dans presque tous les hommes quelque chose qui tient de la folie, une susceptibilité quelconque qui les fait souffrir, une faiblesse qu'ils n'avouent jamais, et qui a plus d'empire sur eux cependant que tous les motifs dont ils parlent; c'est comme une manie de l'âme, que des circonstances particulières à chaque homme ont fait naître; il faut la traiter soi-même comme elle le serait par des médecins éclairés, si elle avait dérangé complétement les organes de la raison; il faut éviter les objets qui réveilleraient cette manie, se faire un genre de vie et des occupations nouvelles, ruser avec son imagination, pour ainsi dire, au lieu de vouloir l'asservir; car elle influe toujours sur notre bonheur, alors même qu'on l'empêche de diriger notre conduite. Je ne viens donc point avec des lieux communs de philosophie, vous conseiller de triompher de vos inquiétudes sur tout ce qui tient à l'opinion; mais je vous dis d'adopter une manière de vivre qui vous mette à l'abri de ces inquiétudes.

Votre amour pour Delphine doit vous rendre la solitude bien douce avec elle; n'admettez dans votre intimité que quelques amis exempts de préjugés et qui jouiront de votre bonheur. Vous voulez mourir, dites-vous. Mais n'est-ce pas immoler aussi Delphine? elle ne vous survivra pas, vous n'en pouvez douter; et vous renonceriez l'un et l'autre à la plus belle des destinées, à l'amour dans le mariage, parce qu'il existera quelques hommes qui vous blâmeront! Rappelez-vous un à un ces hommes dont vous redoutez le jugement; en est-il qui vous parussent mériter le sacrifice d'un jour, d'une heure de la société de Delphine? et pour tous réunis vous lui donneriez la mort! Vous pouvez généraliser d'une manière assez noble les sentimens qu'inspire la crainte de blesser l'opinion des hommes, mais représentez-vous en détail ce que vous redoutez. Une visite qu'on ne fera pas à votre femme, une invitation qu'elle ne recevra pas, une révérence qui lui sera refusée; vous aurez honte de mettre en balance le bonheur et l'amour avec ces mi-

sérables égards de politesse, que le pouvoir obtient toujours, quelque mal qu'il ait fait, chaque fois qu'il menace d'en faire plus encore.

Ah! si votre conscience était d'accord avec ce que les hommes diraient de vous, chacun d'eux pourrait vous humilier, car votre cœur ne conserverait en lui-même aucune force pour se relever; mais est-ce vous, Léonce, est-ce vous à qui l'amour et la vertu, les affections du cœur et le repos de la conscience ne suffiraient pas pour supporter la vie! Si vous vous trouviez tout-à-coup transporté sur les rives de l'Orénoque avec Delphine, vous y seriez heureux, parfaitement heureux. Hé bien! vous avez de plus les plaisirs et les jouissances que la fortune et les arts de la civilisation peuvent donner. Serait-il possible que des êtres qui n'ont pour vous aucun genre d'attachement, des êtres qui emploieraient un quart-d'heure de leur journée à vous blâmer, mais qui n'en auraient pas consacré autant à vous rendre le plus important service, serait-il possible qu'ils se plaçassent entre Delphine et

vous, et vous empêchassent de vous réunir! Ils seraient bien étonnés, Léonce, des sacrifices que vous leur feriez, ces redoutables censeurs; ils seraient bien fiers d'avoir blessé de leurs petites armes, un caractère qu'ils croyaient eux-mêmes au-dessus de leurs atteintes!

Votre sang, celui de Delphine coulerait, non pour l'amour, non pour le remords, mais pour les frivoles discours de telle société, de tel cercle de femmes, parmi lesquelles vous ne daigneriez pas choisir une amie, mais à qui vous croyez devoir immoler celle que le Ciel vous a donnée dans un jour de munificence!

Léonce, j'ai réduit votre désespoir à son unique cause, désormais il ne peut plus en exister d'autres, j'ai dégradé dans votre esprit jusqu'à votre douleur. Repoussez les fantômes qui pourraient vous intimider encore; regardez le Ciel, revoyez la nature; parcourez pendant quelques heures les montagnes qui nous environnent, considérez la terre de leur sommet, et dites-moi si vous ne sentez pas que toutes les misérables peines de la

société restent au niveau du brouillard des villes, et ne s'élèvent jamais plus haut. Croyez-moi, les rapports continuels avec les hommes troublent les lumières de l'esprit, étouffent dans l'âme les principes de l'énergie et de l'élévation ; le talent, l'amour, la morale, ces feux du Ciel ne s'enflamment que dans la solitude. Léonce, vous pouvez être heureux dans la retraite, vous le serez avec Delphine. Vous êtes tous les deux pleins de jeunesse, d'amour et de vertus, et vous formez le projet d'anéantir tous ces dons avec la vie! dans les beaux jours de l'été, sous un ciel serein, la nature vous appelle, et la méchanceté des hommes vous rendrait sourds à sa voix! L'intention du Créateur ne se manifeste qu'obscurément dans toutes ces combinaisons de la société, que les passions et les intérêts ont compliquées de tant de manières; mais le but sublime d'un Dieu bienfaisant, vous le retrouverez dans votre propre cœur, vous le comprendrez au milieu des beautés de la campagne, vous l'adorerez aux pieds de Delphine! Mon ami, c'en est assez, votre

cœur doit s'indigner de mon insistance.

Delphine sait le conseil que je vous donne, Delphine l'approuve; c'est aux femmes peut-être qu'il est permis de trembler devant l'opinion; mais c'est aux hommes, c'est à Léonce surtout qu'il convient de la diriger ou de s'en affranchir.

H. DE LEBENSEI.

ON porta cette lettre à M. de Mondoville, il resta trois heures enfermé depuis le moment où elle lui fut remise; enfin, après ce temps, il donna sa réponse à mon domestique, d'un air calme, mais sérieux. Il ne me fit point demander, il défendit à ses gens d'entrer dans sa chambre le reste de la soirée; voici cette réponse :

M. de Mondoville à M. de Lebensei.

DELPHINE a donné son consentement à votre proposition, je l'accepte; elle change mon sort, elle change le sien;

nous vivrons, et nous vivrons ensemble, quel avenir inattendu! demain devait être mon dernier jour, il sera le premier d'une existence nouvelle; Delphine enfin sera donc heureuse! adieu, mon ami, je vous dois la vie; je vous dois bien plus, puisque vous croyez que Delphine ne m'aurait pas survécu; achevez de terminer les arrangemens nécessaires à notre départ et à notre établissement, je me sens incapable de tout après de si violentes secousses.

LÉONCE DE MONDOVILLE.

DANS les premiers momens j'étais parfaitement content de cette lettre, et je la portai plein de joie à Delphine; elle la lut d'abord vîte, une seconde fois lentement; puis me la remettant, elle me dit : — Le parti qu'il prend lui coûte cruellement; examinez quelle est sa première pensée, le consentement que j'ai donné à ce parti; et plus loin, il espère *que je serai heureuse!* dit-il un seul mot de lui? et cette manière

de vous charger de tous les détails, n'est-ce pas une preuve qu'ils lui sont tous pénibles? et bien d'autres nuances encore..... mais il vivra, l'impression est faite, il vivra. Mon ami, ajouta-t-elle, ne terminez rien, je veux seule conserver la décision de mon sort. J'obtiendrai de madame de Ternan, que ma douleur fatigue et qui redoute le ressentiment de Léonce, la permission d'aller prendre les eaux de Bade, près de Zurich, pendant quinze jours; l'état de ma santé motive cette demande, elle ne me sera point refusée. Je passerai ces quinze jours avec Léonce, nous causerons librement ensemble pendant ce temps, et quoi qu'il arrive, je l'aurai fait du moins renoncer au projet funeste qui menaçait sa vie. —

Voila, mademoiselle, dans quelle situation se trouvent maintenant les deux personnes du monde qui mériteraient le plus d'être heureuses. J'espère que pendant le séjour de madame d'Albémar à Bade, ses inquiétudes et les peines de Léonce se dissiperont entièrement; je leur ai donné tous les secours que l'amour

peut recevoir de l'amitié; leur sort maintenant ne dépend plus que d'eux seuls.

LETTRE XIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bade, ce 18 août 1792.

Vous avez su, ma sœur, par M. de Lebensei tout ce qui me concerne; les nouvelles de France l'ont forcé à nous quitter, son inquiétude pour sa femme ne lui laissait plus un moment de repos. Ce matin, à mon arrivée à Bade, il est venu me voir avec Léonce pour prendre congé de moi; je n'avais pas revu Léonce depuis les propositions faites par M. de Lebensei, j'avais cru plus convenable de lui défendre de revenir à mon couvent; mais cependant sa résignation à cet ordre m'a étonnée. Son émotion, en me retrouvant ce matin, m'a profondément touchée, et du moins j'ai vu que je n'avais rien perdu dans son cœur. Nous ne nous sommes

point parlé seuls, je le craignais; mais lui aussi ne l'a pas cherché, nous nous sommes uniquement occupés l'un et l'autre du départ de M. de Lebensei; il était simple que moi je ne parlasse que de ce départ, mais Léonce, pourquoi ne me forçait-il pas à m'entretenir d'un autre sujet?

Louise, cet espoir d'être à Léonce en rompant mes vœux, ne m'avait d'abord inspiré que de la terreur, il s'est emparé de mon âme maintenant avec toutes ses séductions; ne croyez pas cependant que si je démêle dans Léonce une peine, un regret, je ne sache pas briser ce dernier lien avec la vie, que l'amitié de M. de Lebensei a su tout-à-coup renouer pour moi. — Non, Léonce, si mon cœur n'est pas content du tien, je ne t'en accuserai point, je te pardonnerai, mais je saurai te rendre au monde, à ses gloires; et quand ma perte ne sera plus pour toi qu'un regret qui te permettra de vivre, il me sera libre de mourir. — Il y a bien long-temps, ma chère Louise, que je n'ai reçu de vos lettres; êtes-vous malade,

ou plutôt ne voulez-vous pas me parler sur ma situation ? Vous avez raison, je craindrais de connaître votre opinion, si elle ne s'accorde pas avec mes désirs. Je suis dans un de ces momens de la vie où l'on ne veut se soumettre qu'aux événemens. Je ne demande aucun conseil, je suis entraînée par un sentiment tellement irrésistible, que rien de ce qui n'est pas lui ne peut avoir d'empire sur moi ; je ne crois point, non, je ne crois point que je prenne l'heureuse et terrible résolution qui me rendrait libre ; mais ce n'est aucun des motifs qu'on pourrait me présenter qui me fait hésiter. Je suis fière de ma passion pour Léonce, elle est ma gloire et ma destinée, tout ce qui est d'accord avec elle m'honore à mes propres yeux : depuis que je ne crains plus de troubler par mon amour le bonheur de personne, je m'y abandonne comme les âmes pieuses à leur culte. Je ne suis rien que par Léonce, s'il m'aime, s'il me choisit pour compagne, devant qui pourrais-je rougir ? Qui ne serait pas au-dessous de moi ! mais lui que pense-t-il ?

qu'éprouve-t-il? Ma sœur, le devinez-vous? Pourriez-vous me l'apprendre? Ah! ne me parlez que de lui.

LETTRE XIV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bade, ce 20 août.

Non, il ne s'abandonne pas sans regrets à notre avenir, non! Hier au soir nous nous sommes trouvés seuls pour la première fois depuis près d'une année, après tant d'événemens terribles pour tous les deux; en entrant, il a cherché des yeux M. de Lebensei qu'il ne savait pas encore parti; autrefois, en me voyant, il ne cherchait plus personne! il s'est approché de moi et m'a dit : — Ma chère Delphine, j'ai perdu ma respectable mère, mon fils, ma famille entière. — Il s'est arrêté puis il a repris : — Mais, je vais

m'unir à toi, je serai encore trop heureux. — J'ai serré sa main sans rien dire, il faut hélas! il faut que je l'observe. Heureux le temps où je lisais dans mon propre cœur tout ce que le sien éprouvait!

Un silence a suivi les derniers mots de Léonce, puis il a passé ses bras autour de moi et m'a dit : — Delphine, te voilà, c'est bien toi, tu as quitté cet habit qui ressemblait aux ombres de la mort, ah! combien je t'en remercie! — Oui, lui dis-je, je l'ai quitté pour un temps. — Pour toujours! reprit-il, c'était pour moi que tu avais prononcé ces vœux, je dois les rompre, je dois te rendre l'existence que tu as sacrifiée pour moi, je dois..... — Il s'arrêta lui-même, comme s'il avait senti que ce mot de *devoir* si souvent répété pouvait blesser mon cœur. — Ah! reprit-il, j'ai tant souffert depuis quelque temps, que je suis encore triste, comme si le malheur n'était pas passé. — Nous parlerons ensemble, répondis-je, de tout ce qui nous intéresse, de notre avenir..... — De quoi parlerons-

nous ? interrompit-il précipitamment ; tout n'est-il pas décidé, il n'y a rien à dire. — Plus rien à dire ! repris-je. Ah ! Léonce, est-ce ainsi..... — Il ne me laissa pas finir le reproche inconsidéré que j'allais prononcer. Il se jeta à mes pieds et m'exprima tant d'amour que je perdis par degrés, en l'écoutant, toutes mes inquiétudes ; quand il me vit rassurée, il se tut et retomba de nouveau dans ses rêveries. Il voulait que je fusse heureuse, mais quand il croyait que je l'étais, il n'avait plus besoin de me parler.

Je veux qu'il s'explique, je le veux. Qui, moi, j'accepterais sa main, s'il croyait faire un sacrifice en la donnant ! Son caractère nous a déjà séparés : s'il doit nous désunir encore, que ce soit sans retour ! si ce dernier espoir est trompé, tout est fini, jusqu'au charme même des regrets : dans quel asile assez sombre pourrais-je cacher tous les sentimens que j'éprouverais ? Suffirait-il de la mort pour en effacer jusqu'à la moindre trace ? Ah ! ma sœur, est-ce mon imagination

qui s'égare, est-il vrai?..... Non, je ne le crois point encore; non, ne le croyez jamais.

LETTRE XV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bade, ce 24 août.

Aujourd'hui, Léonce et moi nous sommes sortis ensemble pour aller sur les montagnes et dans les bois qui environnent Bade; il était huit heures du matin, jamais le temps n'avait été si beau. — Ah! me dit Léonce, quand nous fûmes à quelque distance de la ville, qu'il est doux de contempler la nature, elle fait oublier les hommes! Enfonçons-nous dans ce bois, que je ne voie plus les habitations, qu'il n'y ait que toi et moi dans l'univers; ah! que nous y serions bien alors! — Et quel mal nous font, lui répondis-je, d'autres êtres qui vivent et meurent comme nous, s'aiment peut-

être, souffrent du moins presque autant que s'ils s'aimaient, et méritent notre pitié, alors même que nous avons le plus de droit à la leur? — Quel mal ils nous font, reprit Léonce avec véhémence, ils nous jugent! mais n'importe, oublions-les! — Et il marcha plus vîte vers la forêt où il me conduisait : je pâlis, les forces me manquèrent; depuis quelque temps, je souffre assez, et peut-être la nature me délivrera-t-elle des perplexités de mon sort. Léonce vit l'altération de mes traits, il en éprouva la peine la plus vive et la plus touchante, il me conjura de m'asseoir, et me prodiguant les expressions et les promesses les plus tendres, il ne s'aperçut pas qu'en me rassurant sur ses pensées les plus secrètes, il me les révélait et m'apprenait ce qu'il ne m'avait pas dit encore.

Je ne laissai rien échapper, en lui répondant, qui pût lui faire remarquer ce que j'avais observé; mais je revins, résolue de l'interroger demain solennellement, et de le dégager de toutes les promesses qu'il m'avait faites; mais dans

quel état sera-t-il, quand je lui découvrirai son propre cœur ? que deviendrai-je moi-même ? Je cherche en vain une ressource, toutes me sont ravies; une idée me vient, je la saisis d'abord, et la réflexion me prouve qu'elle est impossible. Quand tout espoir est perdu, quand il ne reste plus une situation où l'on puisse être, je ne dis pas heureux, mais soulagé, la vie ne devrait-elle pas cesser d'elle-même ? Mais, hélas ! la nature prodigue de douleurs, semble s'arrêter mystérieusement avant la dernière, avant celle qui, surpassant nos forces, nous délivrerait de l'existence.

Je croyais avoir beaucoup souffert, et cependant je ne connaissais pas le supplice d'être contrainte avec celui qu'on aime; de sentir, lorsqu'on est seule avec lui, le mal-aise qu'on éprouverait, s'il y avait dans la chambre un tiers qui vous empêchât de lui parler. Quand Léonce était absent, je l'appelais de mes regrets; maintenant il est près de moi, et je n'ai pas retrouvé le bonheur; il m'aime, je le sens, autant qu'il m'a jamais aimée,

et néanmoins nous ne nous entendons pas, nos âmes s'évitent: jamais les devoirs qui nous séparaient, les torts mêmes qu'il m'a supposés, n'ont mis entre nous une semblable barrière! une explication la renverserait; mais nous frémissons l'un et l'autre de cette explication, parce que nous sentons bien qu'il y va de la vie. Je l'exigerai de Léonce, cependant une fois; mais chaque mot qu'il me dira, oui, chaque mot sera irréparable! c'est le fond de son cœur que je veux connaître, ce sont les sentimens intimes qui renaîtraient bientôt dans toute leur force, quand un mouvement d'amour les lui aurait fait oublier.

Enfin demain..... non..... c'est trop tôt; je veux me donner quelques jours pour reprendre des forces; quoi, demain, je saurais tout! Non, retardons encore, conservons ces impressions vagues et indécises qui me suspendent sur l'abîme, mais ne m'y précipitent pas sans retour. Louise, ne me refusez pas votre pitié, jamais le malheur ne m'y a donné plus de droits.

LETTRE XVI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 30 août.

Mon sort n'est pas encore décidé, mais l'instant irrévocable approche. Hier, Léonce m'entretint des événemens politiques de la France, de l'indignation qu'il en éprouvait, et du désir qu'il avait eu de rejoindre les émigrés pour faire la guerre avec la noblesse française; il lui échappa même quelques mots qui pouvaient indiquer qu'il avait encore ce désir, je restai confondue; c'était la première fois qu'il me parlait de lui, indépendamment de moi; c'était la première fois qu'il m'exprimait un sentiment, ou me faisait connaître un dessein, sans le rattacher, ou du moins sans chercher à le rattacher à l'amour; un froid mortel me saisit au cœur, il me sembla que la nuit couvrait toute la

terre, et je n'eus pas la force de prononcer un mot.

Léonce voulut continuer, et fit un grand effort pour articuler ces mots en se levant : — Pourquoi ne suivrais-je pas ce que l'honneur me commande? — Je crus alors que tout était dit, et sans doute que mon visage exprima le désespoir, car Léonce m'ayant regardée, s'écria : — Barbare que je suis ! — et tomba sans connaissance à mes pieds. Dieu ! que n'éprouvais-je pas en le voyant ainsi ! les mouvemens les plus passionnés de l'amour rentrèrent dans mon âme, je rappelai Léonce à la vie, et quand il put m'entendre, je voulus renoncer à tout et lui pardonner jusques aux sentimens qui nous séparaient; mais chaque fois que je commençais à m'expliquer, il m'interrompait en me disant : — Au nom du Ciel, arrête, je souffre trop, veux-tu me faire mourir? — Et l'altération de ses traits me faisait craindre qu'il ne retombât dans l'état dont il venait de sortir.

— C'est au cœur, me dit-il, que j'éprouve une souffrance aiguë. — Et il y

portait la main comme pour soulager une douleur insupportable; j'étais dans un trouble, dans une émotion qui surpassait tout ce que j'ai jamais éprouvé; je craignais le mal que je pouvais lui faire en lui parlant, et cependant je souhaitais vivement lui rendre la liberté, et le délivrer d'un combat qui offensait mon cœur, quoique la peine qu'il en ressentait dût me toucher. Toute explication me fut impossible; il évita, il repoussa tout et me quitta, pouvant à peine se soutenir, mais ne voulant ni rester plus long-temps, ni rompre le silence.

Ah! puis-je me dissimuler encore quels sont les sentimens qui l'agitent! Ma sœur, pourquoi faut-il que j'aie eu de l'espérance? ne savais-je donc pas que je n'échapperais jamais au malheur!

LETTRE XVII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 8 septembre 1792.

Le hasard a tout fait, je sais tout, mon parti est pris; mais je l'espère, il me coûtera la vie! depuis la dernière scène qui s'était passée entre Léonce et moi, nous continuions par une terreur secrète, par un accord singulier, à ne nous point parler de nos projets à venir, et l'on aurait dit à nos entretiens que nous n'avions aucun parti à prendre, aucun plan à former, mais seulement une situation douce et mélancolique.

Nous avions ainsi passé la matinée, tous les deux rêveurs, tous les deux craignant de mettre un terme à ces jours où, nous tenant par la main, nous nous promenions encore appuyés l'un sur l'autre. J'avais remarqué que Léonce prenait constamment un détour pour éviter de traverser la ville en me ramenant à ma

maison ; je m'attendais ce matin qu'il ferait ce même détour, lorsque nous vîmes quelques personnes qui se hâtaient d'aller à la poste, parce qu'on y racontait, disaient-elles, de très-mauvaises nouvelles de France ; un mouvement irréfléchi nous engagea à les suivre, Léonce et moi ; mais lorsque nous fûmes au milieu du groupe qui environnait la maison de la poste, j'entendis des voix autour de moi qui murmuraient : *Voyez-vous cette religieuse qui fuit de son couvent pour épouser ce jeune homme !* des femmes d'une figure aigre et désagréable, disaient : *C'est avec ces beaux principes qu'on assassine en France ! comment souffre-t-on un tel scandale ici !* Léonce fit un geste menaçant, je l'arrêtai. — Que voulez-vous, lui dis-je ? redoutez un éclat qui serait plus funeste encore, éloignons-nous. — Il m'obéit ; mais je vis des gouttes de sueur tomber en abondance de son front pendant le chemin qui nous restait à faire, et tour-à-tour la pâleur et la rougeur couvraient son visage.

Quand nous fûmes montés dans ma

chambre, il se jeta sur un canapé, et se parlant à lui-même, en oubliant que j'étais là, il s'écria : — Non, la vie ne peut se supporter sans l'honneur ! et l'honneur, ce sont les jugemens des hommes qui le dispensent, il faut les fuir dans le tombeau. — Ces paroles, la violence de l'émotion qu'il éprouvait en les prononçant, ce que je venais d'entendre au milieu de la foule, tout enfin m'éclaira sur ma faute ; je vis la vérité comme si je l'apercevais pour la première fois ; et je ne conçois pas encore comment j'ai pu croire que M. de Mondoville saurait braver la situation où nous nous serions trouvés, si nous avions suivi les conseils de M. de Lebensei.

— Léonce, lui dis-je, demain je retourne à mon couvent ; je renonce pour jamais à la folle espérance qui avait rempli mon âme, demain je vous quitte ; adieu. — Adieu ! répéta-t-il. Juste Ciel, qu'ai-je donc dit ? — Il se leva comme égaré, et retomba l'instant d'après dans l'accablement de la douleur ; je me plaçai près de lui, et, avec plus de courage que je ne me

flattais d'en avoir, je lui dis : — Léonce, ne vous faites point de reproches, nous nous sommes abusés l'un et l'autre ; non-seulement un caractère aussi délicat que le vôtre ne devait pas maintenant supporter l'idée de notre union, mais elle eût fait souffrir tout homme que ses habitudes et ses réflexions n'ont pas affranchi du monde ; elle attirera sur vous le blâme universel ; il faut y renoncer. — Misérable que je suis ! dit-il, oui, je l'avouerai, aujourd'hui j'ai souffert ; la honte m'aurait-elle atteint ? La honte avec toi ! quoi ! prêt à te posséder, je te perdrais ! mon indomptable caractère nous séparerait encore une fois ! Si tu n'avais pas consenti à me suivre, si tu l'avais regardé comme impossible, je serais mort avec une idée douce, je serais mort sans me détester moi-même ; mais à présent tu te donnes à moi, je puis être ton époux, et cette infernale puissance, qu'on appelle l'opinion des hommes, s'élève entre nous deux pour nous désunir ! Exécrable fantôme ! s'écria-t-il dans un véritable accès de délire, que veux-tu de moi, en me représentant sans

cesse sous les plus noires couleurs le mépris ! le mépris ! qui a pu prononcer ce nom ? qui oserait en témoigner pour moi, pour elle ? ne puis-je pas poignarder tous ceux qui auraient l'audace de nous blâmer ? Mais il en renaîtra de leur sang pour nous insulter encore ; où trouver l'opinion, comment l'enchaîner, où la saisir ? Oh ! Dieu ! je veux déchirer ce cœur qui ne sait ni tout immoler à l'amour, ni sacrifier l'amour à l'honneur ; j'ai soif de la mort ; Dieu qui m'as créé pour tant de maux, détruis ton ouvrage, je t'invoque, je t'offense, anéantis-moi. — Arrête, lui dis-je, arrête, il fera mieux pour nous, ce Dieu que tu méconnais, je me sens mourir. — En effet, j'en éprouvais alors l'espérance. — Tu meurs, reprit Léonce, et tu aurais vécu pour moi, tu aurais été ma femme ! viens à l'autel, viens à l'instant même ; quand je te posséderai, je serai dans l'ivresse ; je ne sentirai rien que mon bonheur ; suis-moi, décidons dans ce moment de notre vie, il est des résolutions qu'il faut prendre avec transport, ne laissons pas aux ré-

flexions amères le temps de renaître ! livrons-nous à l'amour qui nous inspire, ne laissons pas le froid de la pensée nous gagner, je t'en conjure, n'hésite plus, ne tarde plus... — Insensé que vous êtes ! interrompis-je, quel bonheur maintenant pourrais-je goûter avec vous ? Si j'avais découvert un seul regret dans votre cœur, il eût suffi pour empoisonner ma vie ; et j'oublierais les atroces combats que je viens de voir, je les oublierais ! je fais devant toi, lui dis-je avec force, un serment plus sacré que tous ceux que je voulais rompre, car il est libre, car il est fait dans toute la force de ma raison. Que le Ciel me fasse périr à tes yeux, si jamais je suis ton épouse ! — Hé bien ! s'écria Léonce, que je perde et ton amour et jusqu'à ta pitié, si je survis à cette imprécation ! — et il voulut sortir à l'instant.

Épouvantée de son dessein, je me jetai à genoux pour le conjurer de rester ; il fut ému à cet aspect, la pâleur mortelle de mon visage le toucha ; il me prit dans ses bras, et me dit d'une voix plus douce : — Pourquoi t'affligerais-tu de ma perte ?

ne vois-tu pas que nous avons flétri notre sentiment, que je t'ai offensée, que tu dois me haïr, que je déteste ma faiblesse, et que je ne puis en guérir? Tout est contraste, tout est douleur dans mon existence, laisse-moi mourir! la fièvre intérieure qui m'agite cessera par degrés quand mes forces m'abandonneront; mais j'ai trop de vie encore, et les hommes, les hommes savent si bien irriter la puissance de la douleur! comment se venger de ce qu'ils font souffrir? comment satisfaire le mouvement de rage qu'ils excitent? — Dans ce moment, un régiment passa sous mes fenêtres, et une musique militaire très-belle se fit entendre. Léonce, en l'écoutant, releva la tête, avec une expression de noblesse et d'enthousiasme si imposante et si sublime, qu'oubliant toutes mes douleurs, encore une fois, je m'enivrai d'amour en le regardant; il devina mes sentimens, et laissant tomber sa tête sur mes mains, je les sentis inondées de ses pleurs. La musique cessa; Léonce, paraissant alors avoir retrouvé du calme, me dit : — Mon âme est plus tranquille,

il m'est venu d'en haut, de l'intelligence céleste qui veille sur toi, un secours véritablement salutaire ; adieu, mon amie, j'ai besoin de repos ; à demain. — A demain, répétai-je. — Oui, répondit-il : adieu ! — Et il me quitta sans rien ajouter.

Il n'a point voulu me dire quels sentimens l'avaient occupé pendant qu'il écoutait cette musique. Aurait-elle réveillé dans son âme le dessein d'aller à la guerre ? Ah ! Dieu ! dans quelle situation mes malheurs et mes fautes m'ont précipitée ! Demain je veux annoncer à Léonce que je retourne dans mon couvent, que je m'y renferme pour toujours ; il saura demain que je lui pardonne, que je le conjure de m'oublier, oui, demain.... Ah ! qu'arrivera-t-il....?

LETTRE XVIII.

Léonce à Delphine.

Ce 8 septembre 1792.

En remontant chez moi, j'ai appris les massacres qui ont ensanglanté Paris; tout est douleur, tout est crime! qui a pu se flatter d'être heureux dans ce temps effroyable? Ne vois-tu pas dans l'air quelque chose de sombre, quelques signes, avant-coureurs des événemens funestes? Non, je ne te reverrai plus; écoute-moi..... que vais-je te dire? Je pars, hé bien! tu le sais..... n'entends-tu pas le reste?....

Notre situation était horrible, je rougissais de mes faiblesses sans pouvoir en triompher, tout était bouleversé dans nos rapports ensemble. Je te repoussais, toi que j'adore, je repoussais le bonheur sans lequel je ne puis vivre, la douleur allait

faire de moi le plus méprisable insensé, lorsque hier en écoutant cette musique qui rappelait les combats, je me suis senti ranimé. J'ai su depuis d'affreuses nouvelles, elles ont achevé de me décider. Dans les combats, les hasards m'appartiennent; et je saurai, quand je voudrai, les diriger sur ma tête. Non, ce n'est qu'au milieu de la guerre que je pouvais soutenir la douleur de te quitter; c'est là que la mort toujours facile, toujours présente, vous aide à supporter quelques derniers jours de vie, consacrés à la gloire; c'est là que j'éprouverai des mouvemens qui soulagent le désespoir même, le sang qu'on doit verser, le péril qui vous menace, l'horreur qui vous environne, et tous ces cris de haine qui suspendent pour un temps les douleurs de l'amour; je serai bien, tant que le glaive sera levé sur moi, je serai mieux encore quand il aura pénétré jusqu'à mon cœur.

Oh! mon amie, ne crois pas que ma passion pour toi se soit affaiblie dans cette lutte de mon caractère contre mon amour; je n'ai pu les accorder que par le sacrifice

de ma vie, ce n'est pas te moins aimer; mais devais-je m'unir à toi sans t'honorer, sans pouvoir repousser loin de toi les traits cruels de la censure publique? Fallait-il éprouver au milieu du bonheur suprême un sentiment d'amertume? rougir de soi-même, parce qu'on n'a pas la force de dompter ce sentiment? rougir devant les autres alors qu'ils le devinent? aimer avec idolâtrie, et n'être pas heureux avec ce qu'on aime? t'estimer, t'adorer à l'égal des anges, et te voir flétrie dans l'opinion? garder dans le fond de son âme une peine qu'il aurait fallu te cacher? Ah! cette existence était odieuse! de tous les supplices le plus affreux, le plus extraordinaire, n'est-il pas de trouver dans son propre cœur un sentiment qui nous sépare de l'objet de notre tendresse? d'avoir en soi l'obstacle quand tous les autres ont disparu? Malheureux! je souffrais encore pendant que je serrais dans mes bras celle que j'adore, pendant que le feu de l'amour coulait dans mes veines; cependant après avoir pu devenir ton époux, comment souffrir le jour

en s'accusant de la perte d'un tel sort! comment recommencer cette douleur déjà éprouvée, mais la recommencer en se disant à toutes les heures : si je le veux, elle est à moi, et je m'éloigne d'elle, et je la laisse languir dans une solitude déplorable où son amour pour moi l'a précipitée! — Non, non, ma Delphine, quand ces contrastes, ces inconséquences, ces douleurs opposées se sont emparées d'un malheureux, il faut qu'il meure, car il ne peut ni se décider, ni rester incertain, ni vivre après avoir choisi.

Et toi, mon amie, et toi, quelle douleur je te fais éprouver! quel prix de ta tendresse! mais déjà le trouble que je n'ai pu cacher, n'a-t-il point altéré ton affection pour moi? Ne m'as-tu pas dit que jamais tu n'oublierais le moment fatal, l'instant d'incertitude qui avait désenchanté notre avenir? Ah! je me suis montré si peu digne de ton amour, que peut-être ce souvenir te consolera de ma perte.

Oh! ma Delphine, crois-moi cependant, je t'ai passionnément aimée; non,

jamais, jamais tu n'oublieras cet ami plein de défauts, d'orgueil, de véhémence, mais cet ami qui, du jour où il t'a vue, sentit que seule dans cet univers tu remplissais son âme, et que toute sa destinée se composerait de toi seule.

Oh ! c'en est donc fait, et ma volonté nous sépare. Puis-je avoir un ennemi plus cruel que moi-même ! te ferai-je jamais comprendre comment il se peut que je te quitte et que je t'adore, que je cherche la mort quand un bonheur tant souhaité m'est offert, et que ma passion pour toi soit au comble de sa violence, dans le moment même où cette passion ne peut dompter mon caractère ? Oh ! toi, si douce et si tendre ! toi qui toujours as su lire dans mon cœur, vois au fond de ce cœur les tourmens qui le déchirent, vois ce que je ne puis dire, et ce que je ne puis supporter ; et tout coupable qu'il est, prends encore pitié de ton malheureux ami.

Je ne te demande point de regrets trop amers ; vis, ange de paix, pour répandre encore sur les malheureux, la douce in-

fluence de ta bonté; vis, pour que ma dernière pensée retourne à toi, et que mon nom inconnu sur la terre, tombant un jour sous tes yeux parmi les listes des morts, obtienne encore quelques larmes, quelques souvenirs qui te rappellent les jours heureux où tu m'aimais, où je me croyais digne de toi! Ah! je pouvais les recommencer encore..... Non, je ne le pouvais plus. Un regret était un outrage qui aurait profané ton culte et le bonheur..... Allons..... adieu; encore une prière, si tu me pardonnes. Oh! la meilleure des femmes! quand je ne serai plus, informe-toi de ma tombe, viens te reposer sur la place où mon cœur sera enseveli, je te sentirai près de moi, et je tressaillerai dans les bras de la mort.

LETTRE XIX.

Delphine à Léonce (1).

Tu me quittes, tu pars..... je te suivrai.... mais, barbare, tu m'as caché ta route..... je ne sais où te chercher sur la terre, jamais tant de cruauté!..... l'infortuné, non il n'est pas cruel, il va mourir..... Je veux te retrouver..... Je veux te dire..... mais seule, où courir? quel isolement affreux! ah! mon Dieu! mon Dieu, un secours, un appui..... On me demande; qui veut me voir? Ce n'est pas lui, qui donc? Oh! divine Providence, m'avez-vous exaucée? c'est un ami, c'est M. de Serbellane.

(1) Cette lettre, écrite le 9 septembre, après le départ de Léonce, ne lui parvint pas.

LETTRE XX.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

De tous les hommes le meilleur, le plus compatissant, c'est M. de Serbellane. Si je meurs, qu'après moi tous mes amis lui témoignent une profonde reconnaissance. Il a rencontré Léonce et sait dans quels lieux il va chercher la mort; ce généreux ami n'a pu ramener Léonce, mais il me conduit vers lui; il espère, il croit que, si je le revois, j'apaiserai son désespoir. M. de Serbellane, cet homme dont tout le monde vante la raison parfaite, a pitié de mon cœur égaré, il ne condamne point les conseils du désespoir, il sait secourir la douleur comme elle veut être secourue. Ah! je le bénis, c'est lui qui sera mon ange tutélaire, c'est lui qui me rendra le bonheur..... le bonheur! hélas! de quel mot ai-je osé me servir! pourquoi l'effacerais-je? Louise, je le jure,

vous n'entendrez plus parler que de mon bonheur : sur la terre ou dans le Ciel, vous me saurez heureuse.

CONCLUSION.

Les lettres nous ont manqué pour continuer cette histoire ; mais M. de Serbellane et quelques autres amis de madame d'Albémar nous ont transmis les détails que l'on va lire. M. de Serbellane, effrayé de l'état où il avait vu M. de Mondoville, ne résista point au désir et à la douleur de madame d'Albémar, et la conduisit sur les traces de Léonce, à travers l'Allemagne. Suivant toujours M. de Mondoville, sans pouvoir l'atteindre, ils arrivèrent jusqu'à Verdun, où l'armée qui entrait en France se trouvait réunie. Ce voyage fut cruel, mais la fermeté de M. de Serbellane et sa bonté délicate, tour-à-tour contenaient et soulageaient les mortelles inquiétudes de madame d'Albémar.

Quand elle entra dans la ville de Verdun, elle frémit, et son impatience parut

s'arrêter au moment de tout savoir ; elle pria M. de Serbellane d'aller s'informer de M. de Mondoville, et descendit dans une auberge en attendant son retour. Pendant qu'elle y était, un jeune Français blessé fut rapporté dans une chambre voisine de la sienne : elle demanda son nom, on lui dit que c'était Charles de Ternan ; elle ne l'avait jamais rencontré, mais elle savait qu'il était parent de M. de Mondoville, et, pensant qu'il pouvait l'avoir vu, elle entra dans sa chambre par un mouvement tout-à-fait irréfléchi ; cependant l'embarras la retint sur le seuil de la porte, et elle entendit M. de Ternan qui disait : — Non, ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper, mais de mon brave compagnon, de mon généreux ami : ne peut-on envoyer personne au camp français pour le réclamer ? Il ne servait point dans l'armée des étrangers, il venait seulement d'arriver à Verdun ; en nous promenant ensemble, je me suis trop écarté des limites du camp que mon ami ne connaissait point, nous avons été attaqués par une patrouille républi-

caine, j'ai été blessé au premier coup de fusil, et mon ami, sachant que si j'avais été fait prisonnier, j'étais perdu, n'a pris les armes que pour me sauver; je suis arrivé trop tard à son secours, il était déjà pris, emmené à Chaumont, pour être jugé, pour être fusillé : juste Ciel! si vous saviez quel mépris de la vie, quel héroïsme d'amitié il a montré! — Delphine entendant ces paroles, ne douta presque plus de son malheur : couverte d'un voile qui empêchait de remarquer son éclatante figure, elle s'avança dans la chambre, et, tendant les bras vers M. de Ternan, elle s'écria : — Cet homme généreux, intrépide, infortuné, c'est Léonce de Mondoville! — Oui, répondit M. de Ternan, en retournant la tête; qui l'a deviné? — Moi, répondit Delphine, en perdant connaissance : on courut à son secours, on détacha son voile, et ses cheveux tombèrent sur son visage comme pour le couvrir encore. M. de Serbellane, en arrivant, la vit entourée d'hommes, qui croyaient presque qu'il y avait quelque

chose de surnaturel, dans cette apparition d'une femme inconnue, si belle et si touchante.

Il avait appris de son côté, ce que Delphine venait de découvrir. Quand elle revint à elle, saisissant les mains de M. de Serbellane, avec une force convulsive, elle lui dit : — Vous viendrez avec moi, nous irons à son aide; votre pays n'est point en guerre avec les Français; ils vous écouteront, je les implorerai : n'y a-t-il pas des accens de douleurs auxquels nul homme n'a résisté? Partons. —

M. de Serbellane n'hésita pas : il avait déjà formé le dessein d'aller à Chaumont, et portait avec lui les passe-ports nécessaires pour s'y rendre : il comprit qu'il était impossible de détourner Delphine de le suivre, et ne voulut pas même le lui proposer. Son caractère était aussi calme que celui de Delphine était passionné; mais quand les grandes affections de l'âme sont compromises, tous les êtres généreux s'entendent et suivent la même conduite.

Ils partirent ensemble, et furent à Chaumont en moins de dix heures. Peu de momens avant d'arriver, Delphine se ressouvenant que M. de Serbellane lui avait dit autrefois qu'il existait en Italie un poison doux, mais rapide, qui terminait la vie en très-peu de temps, rappela à M. de Serbellane ce poison dont ils s'étaient une fois entretenus ensemble. — Il est dans cette bague, répondit M. de Serbellane en la montrant, je la porte toujours depuis que j'ai perdu Thérèse; je me sentais plus calme et plus libre en pensant que, si la vie me devenait insupportable, j'avais avec moi ce qui pouvait facilement m'en délivrer. — Delphine alors, quelle que fût son intention secrète, et l'idée vague et terrible qui l'occupait, donna pour motif à M. de Serbellane, en lui demandant cette bague, le désir qu'aurait Léonce, fier et irritable comme il l'était, d'échapper au supplice, dans un temps où le peuple pouvait se permettre des insultes contre l'homme qui lui serait désigné comme son ennemi. — Je crois à la vérité de ce

que vous me dites, répondit M. de Serbellane : si vous vouliez mourir, vous ne me le cacheriez pas; nous parlerions ensemble de ce dessein, avec le courage qui convient à une âme telle que la vôtre, et je vous en détournerais, je l'espère; je vous dirais ce que j'ai éprouvé, c'est qu'on peut encore faire servir au bonheur des autres une vie qui ne nous promet à nous-mêmes que des chagrins, et cette espérance vous la ferait supporter. — Mad. d'Albémar répéta, avec une sombre tristesse, que son dessein, en lui demandant ce funeste présent, était de le donner à Léonce s'il était condamné. — Alors M. de Serbellane tira sa bague de son doigt et la remit à Delphine. — Voilà donc, s'écria-t-elle, voilà donc, oh! Léonce, ce qui doit nous réunir! Voilà l'anneau nuptial que j'étais destinée à te présenter! Oh! mon Dieu! ajouta-t-elle, donnez-moi de la force jusqu'au dernier moment!

Dès qu'ils furent arrivés à Chaumont, M. de Serbellane alla demander la permission de voir M. de Mondoville. Mad. d'Albémar, en l'attendant, s'assit sur un

banc en face de la prison où elle avait appris que M. de Mondoville était renfermé. La beauté de Delphine, et la douleur qui se peignait dans toute sa personne, avaient attiré l'attention de plusieurs femmes, enfans et vieillards qui l'environnaient sans qu'elle s'en aperçût; mais au moment où elle se leva pour aller au-devant de M. de Serbellane qui lui apportait la permission d'entrer dans la prison, les pauvres gens qui l'avaient vu pleurer, lui dirent : *Vous avez du chagrin, ma bonne dame, nous prierons Dieu pour vous.* — Je vous en remercie, répondit-elle : priez pour un ami que j'ai dans ce monde, et que l'on veut faire périr. Il y a parmi vous, peut-être, des créatures bien plus innocentes que moi, Dieu les écoutera plus favorablement. Priez donc pour qu'il me fasse grâce; et si vous avez sur la terre un être que vous aimiez, que cet être vous récompense du bien que vous m'aurez fait! — En parlant ainsi, elle attendrit ceux qui l'écoutaient, mais ils ne pouvaient la servir.

M. de Serbellane annonça à Delphine qu'elle pouvait voir Léonce à l'instant, et qu'il lui resterait encore le temps d'entretenir celui qui devait présider le tribunal, avant qu'il s'assemblât pour prononcer sur la vie de Léonce. M. de Serbellane, pendant que Delphine serait dans la prison, devait continuer à voir tous ceux qui, dans la ville, pouvaient avoir quelque influence sur le tribunal, et venir reprendre Delphine quand elle aurait vu M. de Mondoville, et qu'elle aurait su de lui toutes les circonstances qui pouvaient servir à le justifier.

La permission étant présentée au geolier, il ouvrit la porte de la prison, et Delphine, en entrant dans ce lieu de douleur, vit son amant qui écrivait avec beaucoup de calme. Le bruit de la porte lui fit lever la tête, et, se jetant à genoux devant elle, il s'écria : — Juste Ciel! quel miracle s'accomplit pour moi! est-ce mon imagination qui me la représente? Je l'invoquais et la voilà! tous ses traits, tous ses charmes sont-ils devant mes yeux! Delphine, Delphine, est-ce toi?

— Et la serrant dans ses bras, il perdit entièrement le souvenir de sa situation; mais le cœur de Delphine n'était pas soulagé, et les transports de son amant ne lui donnèrent pas même un instant d'illusion.

— Delphine, lui dit alors Léonce, en découvrant sa poitrine, vois-tu ce médaillon qui contient tes cheveux? je n'ai défendu que lui; ils n'ont pu me l'arracher. Si tu n'étais venue près de moi, c'est à lui seul que j'aurais confié mes adieux. Ah! Delphine, pourquoi t'ai-je quittée? — C'est moi qui suis coupable de ton sort, répondit-elle, je le sais; si je n'avais pas consenti à sortir de mon couvent, si..... mais que fait cette douleur de plus dans l'abîme des douleurs! Dites-moi seulement ce que je puis dire à vos juges; j'ignore si j'espère encore, mais je veux leur parler. — Vous n'obtiendrez rien, mon amie, reprit Léonce; cependant je pourrais consentir à vivre maintenant : il s'est fait un grand changement dans ma manière de voir. Au milieu des malheurs que je viens d'é-

prouver et de la destinée qui me menace, je me suis senti comme humilié d'avoir attaché tant de prix aux jugemens des hommes. La présence de la mort m'a éclairé sur ce qu'il y a de réel dans la vie; je ne le cache point, j'ai regretté d'avoir sacrifié les jours que tu protégeais. J'ai connu le prix de l'existence simple et douce que j'aurais goûtée près de toi. S'il en était temps encore, aucun nuage ne troublerait plus notre bonheur : vois donc, oh! ma Delphine, si tu peux me sauver, je l'accepte. — Oh! mon Dieu! s'écria Delphine, — et les sanglots étouffèrent sa voix.

— Je ne sais, reprit Léonce, ce qu'on peut dire pour ma défense; cependant il me semble que, dans l'opinion même de ceux qui vont me juger, je ne suis pas coupable. J'étais arrivé à Verdun le matin du jour où l'on m'a fait prisonnier; je cherchais la mort, il est vrai, mais je ne savais point encore quel moyen je prendrais pour atteindre ce but facile. J'ai suivi sans dessein le jeune Ternan, mon ami d'enfance. Je n'étais pas reçu

dans l'armée, mon nom même n'y était point encore connu. Charles Ternan s'est imprudemment éloigné des limites du camp, une patrouille nous a attaqués, le premier coup de fusil a blessé Charles Ternan; il ne pouvait plus se défendre, et pris en uniforme les armes à la main, son sort n'était pas douteux. Je lui ai crié de tâcher de s'éloigner pendant que j'arrêterais la patrouille par ma résistance, et afin de la déterminer à me quitter, j'ai ajouté qu'il devait retourner au camp pour demander du secours; mais avant que le secours arrivât, le nombre m'a accablé : je ne sais par quel hasard je n'ai pas été tué, mais je crois que je le dois au désir que j'avais de prolonger le combat pour donner à Ternan plus de temps pour s'éloigner : voilà ce qui s'est passé, ma Delphine; ton esprit secourable peut-il trouver dans ce récit les moyens de me justifier avec honneur? — Généreuse conduite! répondit Delphine, mais y croiront-ils? mais en seront-ils émus? Ah! mon ami, sans le secours de la Providence, sans la

plus signalée de ses faveurs, quel espoir nous reste-t-il? cède, ajouta-t-elle, cède à ce que tu pourrais appeler une superstition du cœur; quand même ce que je vais te demander ne te paraîtrait qu'une faiblesse, cède encore; viens prier avec moi le protecteur des malheureux de m'accorder l'éloquence qui entraîne la volonté des hommes, viens, prions ensemble. — Léonce eut un moment d'embarras; mais bientôt s'abandonnant au mouvement inspiré par Delphine, il se mit à genoux devant les rayons du soleil qui perçaient à travers les barreaux de sa prison, et dit: — Être tout-puissant, Être inconnu! je t'implore pour la première fois de ma vie, je ne mérite pas que tu m'exauces; mais l'un de tes anges attache sa vie à la mienne; sauve-moi, puisqu'elle le souhaite, et je jure de consacrer le reste de mes jours à suivre ton culte, mon amie me l'enseignera. — Delphine, en écoutant ces paroles, eut un moment d'espoir. — Ah! s'écria-t-elle, quelque insensés, quelque coupables que nous

soyons, peut-être le Dieu de bonté, qui ne nous a donné que des commandemens d'amour, a-t-il entendu nos prières, a-t-il pris pitié de nous! Adieu, Léonce; à ce soir, il y a encore ce soir. Adieu! — Et elle le quitta en réprimant son émotion : la nature donne toujours un moment de calme dans les situations les plus violentes de la vie, comme un instant de mieux avant la mort; c'est un dernier recueillement de toutes les forces, c'est l'heure de la prière ou des adieux.

Delphine, en sortant de la prison, rencontra M. de Serbellanne qui venait la chercher; il la conduisit chez le président du tribunal. Arrivés devant la maison de celui dont dépendait la vie de Léonce, Delphine tressaillit, et comme elle franchissait le seuil de la porte, elle se sépara de M. de Serbellane avec un dernier regard qui lui demandait de faire des vœux pour elle. Elle entra et trouva le président entouré de quelques secrétaires : comme elle désirait de l'entretenir sans témoins, elle lui demanda

s'il lui serait permis de lui parler seul. — Je n'ai de secrets pour personne, répondit-il, en élevant d'autant plus la voix que Delphine cherchait à la baisser; il ne faut pas qu'un homme public mette de mystère dans sa conduite. — Hélas! monsieur, reprit Delphine, sans doute, vous n'avez point de secret, mais je puis en avoir, me refuserez-vous de ne le confier qu'à vous? — Je vous ai déjà dit, reprit le juge, que je ne veux point éloigner de moi ceux qui m'entourent, je ne le dois point. — Delphine se retournant alors vers ceux qui étaient dans la chambre, leur dit avec une noble douceur: Messieurs, je vous en conjure, éloignez-vous pendant quelques momens; soyez assez généreux pour me prouver ainsi votre pitié. — La voix et le regard de Delphine exprimaient l'émotion la plus profonde et produisirent un effet inespéré; tous ceux qui étaient dans la chambre s'éloignèrent doucement, sans proférer un seul mot.

Quand Delphine se vit seule avec celui qui pouvait absoudre ou condamner son

amant, ses lèvres tremblèrent avant de prononcer les paroles qui devaient appeler ou repousser la conviction, donner la vie ou causer la mort : tout annonçait dans le juge un homme inflexible ; cependant Delphine avait aperçu sur son bureau le portrait d'une femme tenant un enfant dans ses bras, et ce tableau lui apprenant qu'il était époux et père, lui avait un moment donné l'espoir de l'attendrir. Elle tâcha d'exposer avec calme le récit des faits qui prouvaient que Léonce n'avait pris aucun grade dans l'armée ennemie, que le danger seul de son ami l'avait forcé à le secourir ; et racontant avec courage et simplicité toutes les circonstances qui avaient engagé Léonce à quitter la Suisse, elle se donna tous les torts, en cherchant à prouver au juge que Léonce n'avait cédé qu'à la douleur qu'il éprouvait, et qu'aucun motif politique, aucune résolution ennemie, n'était entrée pour rien dans les circonstances qui l'avaient conduit à Verdun. Le juge s'était d'abord montré inac-

cessible à la conviction ; et regardant Léonce comme coupable, il était résolu à le condamner ; le récit déchirant de Delphine lui persuada que la conduite de Léonce n'avait pas été telle qu'il se l'imaginait ; mais il sentit l'impossibilité de persuader à ses collègues que Léonce pouvait être absout, quand toutes les apparences l'accusaient ; ne voulant pas prendre sur lui de le faire mettre en liberté sans qu'il eût été jugé, il ne voyait aucun moyen de le sauver, et la pitié que lui inspirait mad. d'Albémar le faisant souffrir, il cherchait à lui répondre en termes vagues, et à terminer le plutôt possible ce cruel entretien. Une timidité douloureuse enchaînait Delphine, elle sentait qu'il n'existait plus pour elle qu'une ressource, c'était de se livrer sans contrainte à toute l'émotion qu'elle éprouvait ; mais l'idée que cet espoir une fois détruit, il n'en resterait plus, lui faisait essayer des moyens d'un autre genre, qui n'épuisaient pas encore sa dernière espérance. Enfin le juge fit quelques pas pour sortir, en déclarant

que dans cette affaire il ne pouvait être éclairé que par l'opinion de ses collègues, et que c'était à eux seuls qu'il voulait s'en remettre.

L'infortunée Delphine, à ces mots, ne se connaissant plus, se précipita vers la porte et s'écria : — Non, vous n'avancerez pas, non, vous n'irez pas commettre l'action la plus barbare! il n'est pas criminel celui que vous allez condamner, il ne l'est pas, vous le savez; je vous ai prouvé qu'il n'avait point porté les armes, qu'il n'était pas votre ennemi, que la générosité, l'amitié, l'avaient seules entraîné; et quand il serait vrai que vos opinions et les siennes sur la guerre actuelle ne fussent pas d'accord, n'est-il pas le meilleur et le plus sensible des êtres, celui que le hasard a jeté dans un parti différent du vôtre? Les hommes se ressemblent comme père, comme ami, comme fils; c'est par ces affections de la nature que tous les cœurs se répondent, mais les fureurs des factions ne peuvent exciter que des haines passagères, des haines qu'on peut sentir contre des en-

nemis puissans, mais qui s'éteignent à l'instant quand ils sont vaincus, quand ils sont abattus par le sort, et que vous ne voyez plus en eux que leurs vertus privées, leurs sentimens et leur malheur. Ah! celui pour qui je vous implore, si vous étiez en péril, et que je lui demandasse de vous sauver, il n'hésiterait pas, non-seulement à vous absoudre, mais à vous secourir de tous ses moyens, de tous ses efforts; si vous donnez la mort à qui ne l'a pas méritée, vous ne savez pas quelle destinée vous vous préparez, vous ne savez pas quels remords vous attendent! plus de repos, plus de douces jouissances; au sein de votre famille, au milieu de vos concitoyens, vous serez poursuivi par des craintes, par une agitation continuelle; vous ne compterez plus sur l'estime; vous ne vous fierez plus à l'amitié; et quand vous souffrirez, et quand les maladies vous feront redouter une fin cruelle, une vieillesse douloureuse, vous vous accuserez de l'avoir mérité, et votre propre pitié vous manquera dans vos propres maux. —

Jeune femme, vous m'insultez, lui dit le juge, parce que je veux obéir aux lois de mon pays. — Moi, je vous insulte, s'écria Delphine en se jetant à ses pieds; oh! Dieu! s'il m'est échappé une seule parole qui pût vous blesser, si mon trouble ne m'a pas permis d'être maîtresse de mes discours, ah! n'en punissez pas mon ami. Est-il coupable de mon imprudence, de ma faiblesse, de ma folie? Dites, serait-ce moi qui vous irriterais contre lui, moi qui ai déjà fait tomber tant de douleurs sur sa vie? Ah! je me prosterne devant vous, juste Ciel! voudrais-je vous offenser? quelle réparation voulez-vous? parlez, — et l'infortunée à genoux penchait son visage jusqu'à terre, dans un état si déplorable que le juge en fut touché. — Non, madame, lui dit-il en la relevant, vous ne m'avez point offensé, non, soyez tranquille, si je pouvais sauver M. de Mondoville, ce serait pour vous que je le ferais. — Delphine étonnée, saisie d'un premier espoir qui redoublait encore la violence de son état,

s'appuya sur le bras de cet homme qui ne l'effrayait plus, et lui dit dans une sorte d'égarement : — Ce serait pour moi que vous le sauveriez! vous savez donc que je vais mourir aussi? En effet, vous n'avez pu croire que je survécusse à cet être si bon et si tendre. Il va porter dans le tombeau tant d'affections pour moi, pour moi, pauvre insensée, qui ne lui ai fait que du mal! Qu'importe au reste que je meure? la mort est mon unique espoir; mais vous qui pouvez tout, me refuserez-vous ce mot sacré, ce mot du Ciel qui absout l'innocent et rend la vie aux infortunés qui la chérissent? Hélas! dans les temps orageux où nous vivons, savez-vous quel sera votre avenir? il y a six mois que toutes les prospérités de la terre environnaient mon malheureux ami, et maintenant jeté dans les prisons, prêt à périr, il n'a plus qu'une amie qui verse des pleurs sur son sort. Vous êtes le président du tribunal, vous pouvez, je le sais, s'il vous est prouvé que M. de Mondoville ne servait pas dans l'armée ennemie, vous

pouvez décider qu'il n'y a pas lieu à le juger criminellement, et le faire mettre en liberté. — Vous ne savez pas, madame, interrompit le juge, en cessant de se contraindre et laissant voir un caractère qui avait en effet beaucoup de bonté, vous ne savez pas ce que vous me demandez; vous ignorez à quels périls je m'exposerais si je voulais soustraire M. de Mondoville au cours naturel des lois. Sans doute j'aurais souhaité que la liberté pût s'établir en France, sans qu'un seul homme périt pour une opinion politique; mais puisque la guerre étrangère excite une fermentation violente, n'exigez pas qu'un père de famille, qui s'est vu forcé d'accepter dans ces temps difficiles un emploi pénible, mais nécessaire, n'exigez pas qu'il compromette ses jours pour conserver ceux d'un inconnu. — D'un inconnu! reprit Delphine, s'il est innocent; d'un inconnu! si sa vie dépend de vous! ah! qu'il doit nous être cher l'homme infortuné que nous pouvons sauver d'une mort injuste et certaine! Oui, j'en conviens; ce

que je vous demande exige du courage, de la générosité, du dévouement; ce n'est point une pitié commune que j'attends de vous, c'est une élévation d'âme qui suppose des vertus antiques, des vertus républicaines, des vertus qui honoreront mille fois davantage le parti que vous défendez, que les plus illustres victoires. Hé bien! soyez cet homme supérieur aux autres hommes, cet homme qui se sacrifie lui-même à ce qui est noble et bon! Écrivez sur ce papier, dit-elle en s'avançant pour le prendre sur le bureau du juge, écrivez que M. de Mondoville doit sortir de prison; tout est dit alors, son nom ne sera point cité, il quittera la France, il partira pour la Suisse, et dans ce pays vous avez deux êtres à vous; venez les retrouver, et vous apprendrez ce que c'est que la reconnaissance dans les cœurs généreux; jamais lien plus sacré put-il unir les âmes? Ah! si le libérateur de Léonce me demandait ma vie au bout du monde, après vingt années, cette vie serait encore à lui. Signez, signez..... —

Le juge étonné des impressions qu'il

éprouvait, mit sa main sur ses yeux pour ne pas voir Delphine, et retrouvant alors dans le fond de son âme la crainte que l'émotion combattait, il fit un dernier effort pour étouffer son attendrissement, et refusa nettement ce que madame d'Albémar se croyait prête d'obtenir. A ces mots, elle tomba sur une chaise presque sans vie, comme frappée d'un coup mortel et inattendu. Dans ce moment une femme ouvrit la porte, et Delphine la reconnut pour celle dont le portrait l'avait frappée : cette femme voyant que son mari n'était pas seul, voulut se retirer; Delphine, inspirée par son désespoir, s'avança vers elle et la conjura d'entrer. — Je venais, répondit-elle, prier mon mari de monter pour voir le médecin qui est très-inquiet de notre fils. — Votre fils, s'écria Delphine, votre fils! — Oui, madame, répondit la femme, je n'ai que cet enfant et il est bien malade. — Votre enfant est malade! répéta Delphine; hé bien! dit-elle en se retournant vers le juge avec un regard solennel, si vous livrez

Léonce au tribunal, votre enfant, cet objet de toute votre tendresse, il mourra! il mourra! — Le juge et sa femme reculèrent, effrayés de cette voix et de cet accent prophétique. — Oui, reprit-elle, vous ne savez pas combien est infaillible la punition du Ciel quand on s'est refusé à la pitié. Vous serez frappé dans ce que vous avez de plus cher. La douleur qu'on redoute, c'est la douleur qui nous atteint, et l'être qui nous punit sait où porter ses coups; mais, ajouta-t-elle, en versant un torrent de pleurs, si vous sauvez mon ami, si vous signez sa délivrance, votre unique enfant vivra, et bénira le nom de son père jusqu'à son dernier jour. — A ces mots, la femme du juge, sans parler, suppliait son mari de ses regards, de ses mains élevées, et demandait ainsi la grâce de Léonce, presque sans s'apercevoir elle-même de ce qu'elle faisait. Le mari regardant tour-à-tour Delphine et sa femme, dit : — Non, je ne refuserai rien pendant que mon fils est en danger; non, quoi qu'il puisse m'en arri-

ver, madame, vous avez vaincu, — et prenant la plume, il écrivit l'ordre de mettre en liberté M. de Mondoville. Delphine n'osait ni respirer, ni parler, de peur que le moindre mouvement ne changeât quelque chose à la résolution inespérée du juge. Il lui dit en lui remettant l'ordre : — Je vous donne, madame, la vie de M. de Mondoville ; mais ne tardez pas à le faire partir ; si un commissaire de Paris venait ici, je n'y serais plus le maître ; je lui répéterais sans doute, comme vous me l'avez attesté, comme je le crois, que M. de Mondoville n'a point porté les armes ; mais ce serait peut-être en vain alors que je m'efforcerais encore de le sauver. Vous avez su toucher mon cœur, madame, par je ne sais quelle éloquence, quelle sensibilité surnaturelle. C'est à vous que votre ami doit la vie, jouissez-en tous les deux et..... — Priez pour mon fils, ajouta la mère. —

Delphine, dont l'émotion rendait les paroles à peine intelligibles, reçut l'ordre à genoux, et pressant sur son cœur

la main secourable de son bienfaiteur : — Que je ne meure pas, lui dit-elle, homme généreux, sans avoir fait sentir à votre âme, un peu du bonheur que je lui dois! adieu. — Elle courut à la prison, craignant de perdre une seconde, ralentissant quelquefois ses pas, pour ne pas attirer l'attention de ceux qui la regardaient, mais ne pouvant calmer la frayeur que lui causait le danger du moindre retard. En entrant dans la chambre de Léonce, elle lui tendit l'ordre et resta quelques instans sans pouvoir prononcer un seul mot. Léonce lut l'ordre, et profondément attendri, il répéta plusieurs fois à Delphine : — C'est toi qui m'arraches à la mort! que ma vie sera heureuse avec toi! — Quand elle eut repris ses forces, elle se hâta d'expliquer qu'il fallait partir à l'instant, que le moindre délai pouvait être funeste, et pressa le geolier avec une ardeur passionnée, d'aller remplir une dernière formalité nécessaire pour sortir de la prison et de la ville; il partit.

Léonce alors se livra à tous les projets

de bonheur les plus doux. — Ma Delphine, disait-il, te souviens-tu de cette maison sur le côteau de Bade dont le site nous rappelait Bellerive? Nous pouvons l'acquérir, nous nous y établirons; quelques légers changemens la rendront tout-à-fait semblable à ce séjour où nous avons passé des momens heureux, mais troublés, tandis que dans notre habitation nouvelle une félicité parfaite nous est promise. Tu ne seras point poursuivie dans un pays protestant, je suis sûr d'ailleurs d'en imposer à madame de Ternan, et notre destinée obscure n'excitant l'envie de personne, nous n'aurons point d'ennemis. Oh! que cet avenir se présente à moi sous un aspect enchanteur! Delphine, ma céleste amie, ajoute donc quelques traits à ce tableau, peins-moi le sort qui nous attend, que l'espérance nous y transporte. — Delphine ne répondait point, son âme agitée n'avait point retrouvé de calme. — Craindrais-tu, lui dit encore Léonce, de retrouver en moi quelques traces des faiblesses qui nous ont séparés, me ferais-tu cette

offense ? — Non, non, interrompit Delphine ! — Avant même ton arrivée, continua Léonce, ton souvenir et mon amour avaient entièrement dissipé les erreurs de mon caractère ; je te l'avouerai, certain de périr, la mort que j'avais désirée ne m'inspirait plus qu'un sentiment assez sombre : il me semblait que la nature m'accusait d'avoir méconnu ses bienfaits ; et mon imagination se retournant tout-à-coup, je n'ai plus vu, prêt à perdre l'existence, que les affections délicieuses qui devaient me la rendre chère ; ah ! j'avais peut-être besoin de cette épreuve, mais je n'en perdrai jamais le fruit ; je vivrai pour être heureux, pour être aimé.... — Hélas ! reprit Delphine, le temps se passe, le geolier ne revient point. — Cette inquiétude augmentant son trouble à chaque minute, elle n'entendait plus ce que Léonce lui disait pour la calmer, et s'approchant des barreaux de la prison, à travers lesquels on entrevoyait la rue, elle y resta fixement attachée. Tout-à-coup elle s'écria : — Oh ! mon Dieu ! oh !

mon Dieu ! d'une voix si déchirante, que Léonce en frémit, et courant à elle, il lui dit : — Qu'avez-vous? Votre accent me cause un effroi que de ma vie je n'avais éprouvé. — Que viennent faire, lui dit Delphine, ces deux hommes vêtus de noir qui accompagnent le geolier? — Apporter l'ordre pour mon départ, lui répondit Léonce. — Non, non, reprit Delphine, cela n'est pas naturel, cela ne l'est pas. — La porte de la prison s'ouvrit, et les deux hommes, peu d'instans après être entrés, déclarèrent que le commissaire de Paris était arrivé, qu'il avait déchiré l'ordre donné par le juge, et qu'il était décidé que M. de Mondoville ne sortirait pas de prison et serait jugé. A cette nouvelle, Léonce détourna la tête, ne voulant point montrer son émotion. Delphine levant les yeux au ciel, s'avança d'un pas assez ferme pour demander aux deux hommes envoyés, s'il ne lui serait pas permis de voir le commissaire. — Non, madame, lui répondirent-ils, vous ne pouvez pas sortir, vous êtes en arrestation ici jus-

qu'à demain. — Léonce tendit alors la main à Delphine avec un sentiment qui n'était pas sans quelque douceur ; les stupides témoins de cette scène voulurent rassurer Delphine sur son propre sort, croyant qu'il était l'objet de son inquiétude, et lui dirent qu'elle pouvait être tranquille, qu'elle sortirait au moment même où le jugement de M. de Mondoville serait exécuté. A ces affreuses paroles, Delphine fut prête à succomber ; mais prenant sur elle, elle dit seulement à voix basse : — En est-ce assez, mon Dieu ! — et demanda ensuite à ceux qui venaient de parler, si un étranger qui l'avait accompagnée, M. de Serbellane, ne devait pas venir la voir. — Il nous a chargés de vous dire, lui répondirent-ils, qu'il serait ici dans une heure, quand le tribunal, qui est assemblé maintenant, aura prononcé. Il fait ce qu'il peut pour vous être utile, mais, à présent que le commissaire de Paris est arrivé, cela ne se passera pas comme ce matin. — Léonce, assez vivement irrité, les interrompit, en leur disant : — Je ne

suis pas condamné à votre présence, laissez-moi. — Ils murmurèrent intelligiblement quelques paroles d'humeur, mais le regard de Léonce leur en imposa, et ils sortirent. Léonce alors se rapprochant de Delphine, la serra dans ses bras avec l'émotion la plus passionnée ; elle ne répondait à rien, n'exprimait rien, et semblait toute entière renfermée en elle-même. — Dieu, prononça-t-elle à demi-voix, Dieu qui m'avez abandonnée, préservez-moi de sentimens impies! que je supporte cet amer jeu de la destinée sans cesser de croire en vous! La mort, après tout, la mort... Hé bien! mon ami, dit-elle, en se jetant dans les bras de Léonce, nous la recevrons ensemble ; c'est un reste de pitié de la Providence envers nous. Pressons nos cœurs l'un contre l'autre, que leurs derniers battemens cessent au même instant ; le seul mal au-delà des forces humaines, c'est de vivre ou de mourir séparés. —

Léonce inquiet de la résolution de Delphine, voulut lui parler de ses de-

voirs, de son sort après lui. — Je te défends de m'entretenir sur ce sujet, interrompit-elle; ignore mes desseins, quels qu'ils soient; ne m'interroge plus, et passons ces dernières heures dans la confiance et l'abandon qui peuvent encore leur donner du charme. — Léonce lui obéit, il sentait que, sur un pareil sujet, il ne pouvait rien obtenir d'elle; mais il se flattait que M. de Serbellane veillerait sur le sort de son amie quand il n'existerait plus, et c'était à lui qu'il se proposait de la confier.

Léonce et Delphine gardèrent donc le silence l'un à côté de l'autre pendant assez long-temps. Ils attendaient M. de Serbellane, quoiqu'ils n'en espérassent rien. Enfin il arriva, portant sur son visage l'empreinte des sentimens qui le déchiraient.

— Demain, à huit heures du matin, dit-il à Léonce, vous devez être conduit dans une plaine, à une demi-lieue de la ville, pour être fusillé; un espoir cependant reste encore: le juge généreux de qui madame d'Albémar avait obtenu votre

liberté, vient de sortir du tribunal même pour me parler ; il m'a dit que si je pouvais lui apporter à l'instant une déclaration signée de vous, qui attestât positivement que vous n'avez point eu l'intention de porter les armes, et que vous traversiez l'armée en voyageur pour revenir en France, cette déclaration pourrait vous sauver. — Delphine, à ce mot, leva les yeux qu'elle avait tenus fixés sur la terre jusqu'alors ; Léonce répondit à M. de Serbellane avec la plus noble simplicité : — Quand j'ai été fait prisonnier, j'en conviens, je n'avais point encore porté les armes ; j'étais venu à Verdun, non pour seconder aucune cause, mais dans l'espoir de mourir ; qu'importent toutefois ces détails connus de moi seul ? Les Français qui sont dans l'armée des étrangers, ont dû croire que je venais pour servir avec eux ; une déclaration contraire leur paraîtrait un mensonge que je ferais pour sauver ma vie ; mon intention d'ailleurs n'était point de rentrer en France ; je ne puis donc, sans m'avilir, attester ce qui paraîtrait faux

aux yeux des autres, ou ce qui le serait réellement. — Delphine, en entendant ce refus décisif, baissa de nouveau les yeux, sans prononcer une parole; elle savait que Léonce ne rappellerait jamais d'une résolution qu'il croyait honorable.

M. de Mondoville, touché de la douleur que lui témoignait M. de Serbellane, lui prit la main et lui dit : — Généreux ami, vous avez tout fait pour nous; il ne me reste plus, relativement à moi, qu'un service à vous demander. Si mon nom était calomnié quand j'aurai cessé de vivre, donnez à la vérité l'appui de votre respectable caractère : n'oubliez pas que la mémoire d'un homme qui fut passionné pour l'honneur, est un dépôt qu'il confie aux soins scrupuleux de ses amis. — J'accepte avec reconnaissance ce glorieux dépôt, répondit M. de Serbellane, votre réputation, sans doute, ne sera point attaquée; mais, si jamais je pouvais être appelé à la défendre, quelle force, quelle énergie ne trouverais-je pas dans l'admiration que m'inspire votre courageuse conduite! — Main-

tenant, reprit Léonce, encore une prière et la plus sacrée de toutes ! —

Il conduisit M. de Serbellane vers la fenêtre, pour lui recommander Delphine quand il ne serait plus. Il aurait pu parler devant elle sans qu'elle l'entendit; ses réflexions l'absorbaient entièrement. Immobile et pâle, quelquefois elle tressaillait, mais elle n'écoutait ni ne voyait plus rien et ne versait pas même une larme. Quand toute espérance est perdue, toute démonstration de douleur cesse, l'âme frissonne au-dedans de nous-mêmes, et le sang glacé n'a plus de cours.

Léonce entra dans les plus grands détails avec M. de Serbellane, sur la conduite qu'il devait tenir pour conserver les jours de Delphine, si sa douleur lui inspirait le désir de les terminer. M. de Serbellane, non-seulement lui promit tout ce qu'il désirait, mais sut presque le rassurer, en se montrant digne de soutenir et de consoler l'infortunée remise à ses soins. Léonce touché de son noble caractère, ne put lui témoigner sa

reconnaissance sans avoir les yeux remplis de larmes : il était resté ferme contre le malheur, mais en retrouvant la pitié il s'attendrit. — Adieu, mon ami, lui dit-il, laissez-moi seul avec elle ; demain avec le jour, revenez la chercher ; vous recevrez le dernier serrement de main d'un homme qui vous estime et vous honore. Adieu. — M. de Serbellane, en s'en allant, s'approcha de Delphine, et lui demanda sa main qu'elle abandonna ; — Madame, lui dit-il d'une voix émue : courage et résignation ! les plus vives douleurs ont encore cette ressource. — Un profond soupir souleva le sein de Delphine. — N'oubliez pas Isore, lui répondit-elle. — Adieu. —

M. de Serbellane sortit, se promettant de revenir le lendemain auprès de ses infortunés amis. Alors Léonce et Delphine se trouvèrent seuls au commencement de cette nuit solennelle qu'ils devaient passer ensemble, dans cette sombre prison qu'éclairait une lumière pâle et tremblante ; ils entendirent le geolier refermer sur eux les verroux. —

Ah ! s'écria Delphine, si ces portes pouvaient ne plus s'ouvrir ! si le jour pouvait ne jamais se lever ! quels lieux de délices vaudraient cette prison ! Léonce, pourront-ils t'arracher à moi ? — Et elle le serrait dans ses bras avec une force surnaturelle à laquelle succédait le plus profond abattement. Léonce, effrayé de son état, voulut fixer sa pensée sur quelques idées plus douces, et passant ses bras autour d'elle, il lui dit : — Ma Delphine, tu crois à l'immortalité, tu m'en as persuadé, je meurs plein de confiance dans l'Être qui t'a créée. J'ai respecté la vertu en idolâtrant tes charmes, je me sens, malgré mes fautes, quelques droits à la miséricorde divine, et tes prières me l'obtiendront. Mon ange, nous ne serons donc pas pour jamais séparés ! même avant de nous réunir dans le Ciel, tu sentiras encore mon âme auprès de toi ; tu m'appelleras toujours quand tu seras seule. Plusieurs fois tu répéteras le nom de Léonce, et Léonce recueillera peut-être dans les airs les accens de son amie. Cherche, ma Del-

phine, tout ce qu'il y a de doux, de sensible dans la douleur; remplis ta vie des hommages solitaires et tendres que l'on peut rendre encore à la mémoire de l'objet que l'on regrette. — Arrête, interrompit Delphine, que parles-tu de ma vie? As-tu donc osé penser que je pourrais te survivre? Oui, sans doute, mon cœur s'est toujours confié dans l'immortalité de l'âme, quand il ne s'agissait que de mon sort, cette noble croyance suffisait à mon repos; mais est-ce assez de cette espérance, qu'un nuage couvre encore aux regards des plus vertueux des mortels, est-ce assez d'elle pour supporter l'existence après ta mort? Non, rien ne peut me soutenir contre l'horreur de ta perte. Léonce, en ton absence, le moindre souvenir de toi, un mot que tu m'avais dit, des lieux que nous avions vus ensemble, mille hasards qui retracent une idée toujours présente, me faisaient succomber sous la douleur d'une émotion déchirante, et j'aurais ces mêmes souvenirs, mais avec les traits de la mort! je m'écrierais

sans cesse, jamais! jamais! mes pleurs, mes cris n'obtiendraient pas de la nature entière un son de ta voix, la trace de tes pas, une ombre de tes traits! Léonce, ami si tendre, toi qui dans mes chagrins as si souvent eu pitié de moi, je me précipiterais, désespérée, sur la terre qui te renfermerait, sans qu'il en sortît un soupir pour répondre à mes larmes! Non, non! je n'irai point dans ce désert, dans ce silence, dans cette nuit du monde où je ne te verrais plus. La mort dont l'affreuse idée m'a souvent glacée de terreur, te frapperait, moi vivante! je me représenterais ton visage défiguré, tes yeux éteints pour toujours, tes restes froids, ensevelis dans la tombe où je t'aurais laissé seul, seul! Oh! mon ami, tu n'y seras pas seul. Léonce, souverain de ma vie, répétait Delphine, je te vois ému, je sens que ton cœur répond au mien, dis-moi donc que tu m'appelles, que tu ne voudrais pas me laisser vivre, dis que tu ne le veux pas! Ah! j'aimerais cette touchante preuve d'amour, ce dédain d'une pitié vulgaire,

cette compassion véritable qui t'inspirerait ces douces paroles : — *Delphine, suis-moi ; pauvre Delphine, n'essaie pas de la vie sans la main qui te conduisait.* — Oh ! Léonce, Léonce, répète ces mots consolateurs, je t'en conjure..... — Les pleurs interrompaient les prières passionnées de Delphine, elle embrassait les genoux de Léonce, elle voulait obtenir de lui-même le conseil de mourir, il cherchait en vain à la calmer, et la conjurait de s'éloigner avec M. de Serbellane, avant l'heure du supplice. Delphine pensant alors à la fatale bague, voulut en parler à Léonce, mais sans lui confier d'abord qu'elle la possédait, de peur qu'il ne la lui ôtât, quand même il serait résolu à n'en pas faire usage.

— Léonce, lui dit-elle, cette mort semblable à celle que subirait un criminel; ce supplice en présence d'un peuple furieux, ne révolte-t-il point ton âme? Veux-tu te l'épargner? Notre ami M. de Serbellane peut nous donner un poison salutaire qui nous affranchirait du sort qu'on nous prépare. — Léonce étonné,

réfléchit quelques instans, puis il dit : — Mon amie, je crois plus digne de moi de périr aux yeux des Français ; ils me condamnent aujourd'hui, mais peut-être sauront-ils une fois que je ne l'ai pas mérité ; et si, dans mes derniers momens, j'ai montré quelque force d'âme, je ne hais pas, je l'avoue, l'espoir que mes ennemis mêmes ne me verront pas tomber sans émotion. Pardonne, mon amie, si cette pensée me force à rejeter le secours inespéré que tu daignes m'offrir, ta main aurait fermé mes yeux, et le même sentiment qui anima mon existence, l'eût conduit doucement jusqu'à sa fin ; ah ! qu'il m'en coûte pour m'y refuser ! — Delphine garda le silence, elle craignait en insistant de faire connaître à Léonce qu'elle possédait un moyen sûr de ne pas lui survivre.

— Hélas ! continua Léonce, il y a, j'en conviens, quelque chose de sombre dans cette prison qui précède le dernier jour ; je voudrais pouvoir regarder le ciel avec toi ; ce sont ces murs qui nous dérobent son aspect, c'est la barbarie des hommes,

nos gardiens et nos juges, qui donne à la mort un caractère si terrible; vingt fois je l'avais désirée à tes pieds, mais à présent que j'avais abjuré mes misérables erreurs, à présent que je pouvais être ton époux, ton heureux époux; ah! Dieu! — Il s'arrêta, craignant de rappeler des pensées trop amères. Delphine, succombant au désespoir, n'avait plus la force d'exprimer les tourmens qu'elle souffrait : quelques heures se passèrent encore, pendant lesquelles Léonce se montra le plus sensible et le plus courageux des hommes. Delphine l'admira quelquefois, plus souvent elle l'interrompit par ses gémissemens. Enfin Léonce accablé par plusieurs nuits d'insommie, laissa tomber sa tête sur les genoux de Delphine et s'endormit pendant une heure. Elle le regardait dans toute sa beauté, ses cheveux noirs tombaient sur son front, et son visage conservait encore une expression d'attendrissement dont le sommeil n'altérait point le charme.

Ah! qui s'est jamais vu dans une situation si cruelle? La malheureuse Del-

phine éprouva pendant cette nuit tout ce que l'âme peut souffrir de plus déchirant. Elle sentait le temps s'écouler et regardait sans cesse à la fenêtre, craignant d'apercevoir les avant-coureurs du jour. Ses yeux se portaient alternativement du visage enchanteur de son amant, à ce ciel dont les premiers rayons devaient le lui ravir; mais bientôt elle aperçut, sur le mur opposé à la fenêtre, la fatale lueur qui annonçait le jour, et avant que Léonce fût réveillé, le soleil avait percé dans cette demeure du désespoir. — Oh! Dieu! s'écria-t-elle, pas un nuage, pas un voile de deuil sur ce soleil! Le plus brillant éclat de la nature, pour éclairer le plus horrible des forfaits et les plus infortunés des êtres! — Enfin le coup de tambour, ce bruit subit et funeste réveilla Léonce. Il leva les yeux sur Delphine, et l'embrassant avec transport: — C'est toi, dit-il, c'est encore toi! jusqu'à mon dernier moment, ta vue aura le pouvoir de suspendre toutes mes peines! —

Léonce se hâta de rattacher ses cheveux en désordre, pour donner à toute sa con-

tenance l'air du calme et de la fermeté. Delphine alors se tenait à quelque distance de Léonce, suivait ses mouvemens, et s'appuyait de temps en temps contre la muraille, soutenant par la puissance de sa volonté ses forces prêtes à défaillir. Enfin Léonce s'approcha d'elle, et remarquant l'extrême altération de ses traits, il ne put réprimer plus long-temps ce qu'il éprouvait. — Delphine, s'écria-t-il, dans cet instant sans espoir, un mouvement cruel et doux m'entraîne encore à te le répéter, oui, je regrette la vie! Quand mes farouches ennemis vont paraître, je saurai leur cacher ce sentiment, mais je te l'avoue à toi qui me l'inspires, à toi.... — Les soldats approchaient de la prison et l'on ouvrit les verroux pour les recevoir. Alors Delphine, comme hors d'elle-même, se jeta aux genoux de Léonce, et s'écria : — Mon ami, pardonne-moi ta mort dont je suis la véritable cause. Je n'ai jamais aimé que toi; jamais ce cœur n'a tressailli qu'en ta présence, jamais une autre voix n'a régné sur mon âme; nous allons mourir ensemble, quand de

longues années d'union et de tendresse pouvaient nous être accordées; il le faut! Les barbares avancent, encore un instant, mais que toute la passion d'une vie entière soit refermée dans cet instant! — La porte s'ouvrit, et les soldats remplirent la chambre.

Delphine, se relevant avec dignité, adressa la parole aux soldats : — J'étais aux genoux, leur dit-elle, du plus estimable des hommes, du plus admirable caractère qui ait jamais existé; je lui devais cet hommage; vous, vous allez le conduire au supplice. Votre aveugle obéissance ferme vos cœurs à la pitié; mais, qu'ai-je dit? ne vous offensez pas; j'ai besoin de vous implorer encore, permettez-moi de suivre mon ami jusqu'à la mort. — Madame, répondit l'officier, on n'accorde d'ordinaire cette permission qu'au prêtre, qui exhorte les condamnés avant de mourir. Hé bien! reprit Delphine, je saurai remplir cet auguste ministère; Léonce, dit-elle, en se retournant vers lui, la religion donne aux malheureux qui marchent au supplice un ami pour les

consoler, veux-tu que je sois cet ami? Je te parlerai comme lui, au nom d'un Dieu de bonté : un instant, je n'en fus pas digne, un instant j'ai douté; je trouvais le malheur qui m'accablait plus grand que mes fautes; mais à présent, les espérances religieuses sont revenues dans mon cœur: le Ciel me les a rendues, je te les ferai partager. — Ce que tu veux entreprendre, répondit Léonce, est au-dessus de tes forces. — Non, je l'ai résolu, reprit Delphine, tu me verras te suivre d'un pas ferme, avec une âme courageuse; je ne suis plus agitée, pourquoi n'aurais-je pas maintenant le même calme que toi? — Madame, reprit l'officier, on conduira le condamné sur un char, jusqu'à une demi-lieue de la ville, dans la plaine où il doit être fusillé; vous ne serez pas en état de le suivre jusques-là. — Je le pourrai, répondit-elle. — Ah! s'écria Léonce, dois-je accepter ce généreux effort? — Tu le dois, interrompit Delphine. — Et M. de Serbellane entrant dans ce moment, il obtint pour lui-même aussi d'accompagner madame d'Albémar. Léonce, in-

certain encore s'il devait consentir à ce qu'exigeait son amie, consulta M. de Serbellane. — Ne vous opposez pas, répondit-il, au vœu que madame d'Albémar exprime avec tant d'instance; si elle peut vous survivre, ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les douleurs; laissez-la s'y livrer, ne lui refusez rien.

— J'ai besoin, reprit Delphine, d'un moment de recueillement avant ce grand acte de courage; accordez-le moi, dit-elle en s'adressant au chef de la garde, votre char funèbre n'est point encore arrivé. — Le chef de la garde y consentit, le geolier murmura qu'il n'avait point de chambre seule à donner, excepté une dans laquelle était mort un prisonnier cette nuit même. Delphine n'entendit point ce qu'il disait, et M. de Serbellane, occupé à recueillir dans un dernier entretien les volontés de Léonce, oublia quel don funeste il avait fait à madame d'Albémar; elle suivit le geolier, et il la quitta, après lui avoir montré la chambre dans laquelle elle pouvait entrer. En travers de la porte était le cercueil du malheureux prison-

nier, mort pendant la nuit; et des quatre cierges placés aux coins de ce cercueil, deux brûlaient encore, et mêlaient leurs tristes clartés à celle du jour. Delphine frémit à cette vue et recula, cependant elle voulut avancer, et dit: — Pourquoi donc aurais-je peur de la mort? N'est-ce pas elle que je viens chercher? d'où vient que son image m'effraie déjà? — Il fallait pour entrer, passer près du cercueil, placé devant la porte; la robe de Delphine s'y accrocha, et son effroi redoublant, elle tomba à genoux dans la chambre, en face du lit encore défait, d'où l'on avait enlevé le corps de celui qui venait de mourir. On voyait ses habits épars, un livre ouvert, une montre qui allait encore, tous les détails de la vie de l'homme, excepté l'homme même que la bierre renfermait! Un tel spectacle aurait frappé l'imagination dans les circonstances les plus calmes, il troubla presque entièrement la tête de Delphine; elle ne savait plus si son amant vivait encore, elle l'appela plusieurs fois, et, dans un moment de convulsion et de désespoir, elle ouvrit

la bague qui renfermait le poison, et prit rapidement ce qu'elle contenait; à peine eut-elle achevé cette action désespérée, qu'elle se prosterna contre terre; après y être restée quelques instans, elle se releva plus calme, mais absorbée dans une méditation profonde.

— Oh! mon Dieu! dit-elle alors, qu'ai-je fait? me suis-je rendue coupable? ne puis-je plus espérer votre miséricorde? il fallait le suivre jusqu'au supplice, je lui devais cette dernière preuve de l'amour qui l'a perdu; en aurais-je eu la force, sans la certitude de mourir? Je pouvais me fier à la douleur, avec le tems elle m'aurait tuée; mais ce tems redoutable, ô mon Dieu, m'ordonniez-vous de le supporter? ces tourmens étaient-ils nécessaires? et les anges qui vous entourent, ne se réjouiront-ils pas de les voir abrégés? S'il me restait un lieu sur cette terre, si j'avais un père dont je pusse consoler la vieillesse, je vivrais, je le crois, un devoir si sacré me l'aurait commandé; mais l'infortuné qui va périr était mon unique ami, et vous me l'ôtez! Oh mon Dieu!

s'écria-t-elle, en se jetant à genoux, le visage tourné vers le ciel ; on m'a souvent dit que vous ne pardonniez pas le crime que je viens de commettre, le trouble, l'égarement m'y ont conduite ; est-il vrai qu'à présent vous serez inflexible ! suis-je plus criminelle que tous ceux qui ont été durs envers leurs semblables ? et cependant il en est tant, que sans doute parmi eux quelques-uns seront pardonnés ! vous m'aviez accordé la jeunesse, la beauté, tous les dons de la vie, et je la rejette loin de moi cette vie ; il faut donc que j'aie bien souffert, et je souffrirais éternellement ! et vous n'accepteriez pas mon repentir ! non, vous l'acceptez, je le sens, une force nouvelle renaît en moi ; j'entends le char, j'entends les pieds des chevaux qui vont entraîner ce que j'aime, je vais l'entretenir de vous, mon Dieu ! bénissez mes paroles, et quand ma voix serait impie, quand vous rejetteriez mes prières pour moi-même, faites que celui qui va m'entendre, éprouve en m'écoutant les sentimens religieux, qui obtiendront pour lui votre miséricorde !

— Elle descendit alors d'un pas ferme, et rejoignit Léonce au moment où il montait sur le char.

Delphine marcha près de lui, et les soldats par pitié pour elle, ralentissaient la marche, et faisaient souvent arrêter la voiture pour lui donner le temps de parler à Léonce. M. de Serbellane qui la suivait, répandait de l'argent pour obtenir que personne ne s'opposât à ces instans de retard. Delphine eut d'abord le désir d'avouer à son ami qu'elle venait de s'assurer la mort, elle aurait trouvé quelque douceur à lui confier cette funeste et dernière preuve de la tendresse passionnée qu'elle éprouvait pour lui; mais toute entière à la solennité du devoir dont elle était chargée, elle craignit qu'après un tel aveu, Léonce, uniquement occupé d'elle, ne donnât plus un moment aux sentimens religieux dont elle voulait le pénétrer, et quoi qu'il pût lui en coûter, elle résolut de taire son secret pour entretenir Léonce de piété plutôt que d'amour.

En traversant la ville, la multitude qui les environnait de toutes parts, se permit

d'indignes injures contre celui qu'elle croyait criminel, puisqu'il était condamné. Léonce rougissait et pâlissait tour-à-tour d'indignation et de fureur.— Dédaigne, lui disait Delphine, ces misérables insultes. Bannis de ton âme tous les sentimens amers; ah! nous allons entrer dans le séjour de l'indulgence et de l'oubli, dans le séjour où nos ennemis ne seront point écoutés. Vois ce ciel, comme il est pur, comme il est serein! l'auteur de ces merveilles pourrait-il n'avoir abandonné que nous? Cet asile, vers lequel nos cœurs s'élancent, Léonce, c'est le nôtre; nous y sommes appelés. L'amour que je sens pour toi, ne m'a-t-il pas été inspiré par mon Créateur? il ne désunira point deux êtres qu'il a rendus nécessaires l'un à l'autre. Léonce, ta conduite a été sans reproches, c'est la mienne seule qu'il faut accuser; mais tu me feras recevoir dans la région du Ciel qui t'est destinée. Tu diras, oui, tu diras que tu n'y serais pas bien sans moi. L'Être-Suprême t'accordera ton amie, tu la demanderas, n'est-il pas vrai, Léonce? —

Delphine fut prête encore alors à tout révéler, en disant à Léonce quelle était l'action coupable dont il devait pour elle implorer le pardon. Peut-être aussi désirait-elle qu'il connût la véritable cause du courage extraordinaire qu'elle témoignait dans la plus terrible de toutes les situations; mais Léonce leva vers le Ciel un regard plein de courage et de confiance: ce regard convainquit Delphine qu'elle avait enfin inspiré à son ami, les pieuses espérances qu'elle lui souhaitait: et elle craignit de détruire tout l'effet de ses paroles, en lui avouant de quelle faute sa religion même n'avait pu la préserver.

Réprimant donc encore une fois tout ce qui pouvait trahir son secret, Delphine rassembla ses forces pour remplir dignement l'auguste mission dont elle s'était chargée. — Ne vois plus en moi, dit-elle à Léonce, celle qui partagea tes fautes, celle qui fut plus coupable encore. J'aimais la vertu, mais je n'avais point la force de l'accomplir, et Dieu dans sa pitié retire du monde la femme infortunée dont l'amour et le devoir ont déchiré le faible

cœur. J'ai pris auprès de toi la place d'un homme religieux, qui aurait été vraiment digne de te parler au nom du Ciel; mais une voix qui t'est chère pouvait pénétrer plus avant dans ton âme, et cette voix, écoute-la, Léonce, comme si la Divinité l'avait pour un moment consacrée. Au milieu des terreurs qui nous environnent, lorsque la nature, amie de la vie, se révolte dans notre sein, la Providence éternelle nous voit et nous protège; non, il est impossible que toutes les pensées, tous les sentimens qui nous animent soient anéantis; notre esprit embrasse encore un immense avenir, notre cœur vit encore tout entier dans l'objet qu'il aime, et dans quelques minutes, sur cette plaine, où bientôt les roues de ce char vont nous entraîner, un fer romprait la trame de tant d'idées, de tant de sentimens, et les livrerait au vent qui disperse la poussière! Ceux qui succombent lentement sous le poids des années, peuvent croire a la destruction que d'avance ils ont ressentie; mais nous qui marchons vers le tombeau tout pleins de l'existence, nous procla-

mons l'immortalité! Il est vrai, ce temps qui s'écoule, ces armes qui se préparent, ce bruit sourd qui annonce déjà le coup mortel, remplissent d'effroi tous les sens; mais c'est un dernier effort de l'imagination trompée, la vérité va nous rassurer, notre âme se retire en elle-même, et dans notre intime pensée, dans ce sanctuaire de l'amour et de la vertu, nous retrouvons un Dieu! Ah! Léonce, gloire et tourment de ma vie, objet de la passion la plus profonde! c'est moi qui t'exhorte à la mort, c'est moi..... la prière m'a donné une force surnaturelle, la prière, cet élan de l'âme qui nous fait échapper à la douleur, à la nature et aux hommes; imite-moi, Léonce, cherche aussi ce réfuge..... —

La douleur et la fatigue de la route faisaient disparaître la pâleur de Delphine, ses yeux avaient une expression dont rien ne peut donner l'idée, les sentimens les plus passionnés et les plus sombres s'y peignaient à la fois; et malgré les douleurs cruelles qu'elle commençait à sentir, et qu'elle tâchait de surmonter,

sa figure était encore si ravissante, que les soldats eux-mêmes, frappés de tant d'éclat, s'écriaient : — *Qu'elle est belle!* et baissaient sans y songer leurs armes vers la terre en la regardant. Léonce entendit ce concert de louanges, et lui-même enivré d'amour, il prononça ces mots à voix basse : — Ah! Dieu! que vous ai-je fait pour m'ôter la vie, le plus grand des biens avec elle? — Delphine l'entendit. — Mon ami, reprit-elle, ne nous trompons pas sur le prix que nous attacherions maintenant à l'existence; nous ne voyons plus que des biens dans ce que nous perdons, et nous oublions, hélas! combien nous avons souffert! Léonce, je t'aimais avec idolâtrie, et cependant du jour où l'ingratitude de l'amitié me fut révélée, je reçus une blessure qui ne s'est point fermée. Léonce, des êtres tels que nous auraient toujours été malheureux dans le monde, notre nature sensible et fière ne s'accorde point avec la destinée; depuis que la fatalité empêcha notre mariage, depuis que nous avons été privés du bonheur de la vertu, je n'ai pas

passé un jour sans éprouver au cœur, je ne sais quelle gêne, je ne sais quelle douleur qui m'oppressait sans cesse. Ah! n'est-ce rien que de ne pas vieillir, que de ne pas arriver à l'âge où l'on aurait peut-être flétri notre enthousiasme pour ce qui est grand et noble, en nous rendant témoins de la prospérité du vice, et du malheur des gens de bien! Vois, dans quel temps nous étions appelés à vivre, au milieu d'une révolution sanglante, qui va flétrir pour long-temps la vertu, la liberté, la patrie! Mon ami, c'est un bienfait du Ciel qui marque à ce moment le terme de notre vie. Un obstacle nous séparait, tu n'y songes plus maintenant, il renaîtrait si nous étions sauvés; tu ne sais pas de combien de manières le bonheur est impossible. Ah! n'accusons pas la Providence, nous ignorons ses secrets; mais ils ne sont pas les plus malheureux de ses enfans, ceux qui s'endorment ensemble sans avoir rien fait de criminel, et vers cette époque de la vie où le cœur encore pur, encore sensible, est un hommage digne du Ciel.

Ces douces paroles avaient attendri Léonce, et pendant quelques momens il parut plongé dans une religieuse méditation. — Tout-à-coup, en approchant de la plaine, la musique se fit entendre, et joua une marche, hélas! bien connue de Léonce et de Delphine. Léonce frémit en la reconnaissant : — Oh! mon amie! dit-il, cet air, c'est le même qui fut exécuté le jour où j'entrai dans l'église pour me marier avec Matilde. Ce jour ressemblait à celui-ci. Je suis bien aise que cet air annonce ma mort. Mon âme a ressenti dans ces deux situations presque les mêmes peines; néanmoins, je te le jure, je souffre moins aujourd'hui. — Comme il achevait ces mots, la voiture s'arrêta devant la place où il devait être fusillé. Il ne voulut plus alors s'abandonner à des sentimens qui pouvaient affaiblir son cœur. Il descendit rapidement du char, et s'avança en faisant signe à M. de Serbellane de veiller sur Delphine. Se retournant alors vers la troupe dont il était entouré, il dit, avec ce regard qui avait toujours commandé le respect : — Soldats, vous ne

banderez pas les yeux à un brave homme, indiquez-moi seulement à quelle distance de vous il faut que je me place, et visez-moi au cœur; il est innocent et fier ce cœur, et ses battemens ne seront point hâtés par l'effroi de la mort. Allons. — Avant de s'avancer à la place marquée, il se retourna encore une fois vers Delphine, elle était tombée dans les bras de M. de Serbellane, il se précipita vers elle, et entendit M. de Serbellane qui s'écriait : — Malheureuse! elle a pris le poison qu'elle m'avait demandé pour Léonce; c'en est fait, elle va mourir!

— Léonce alors jeta des cris de désespoir, qui arrachèrent des larmes à tous ceux qui l'avaient vu si calme, un moment auparavant, quand il marchait à la mort. Personne n'osait prononcer un mot, ni faire un mouvement en contemplant ce cruel spectacle. Delphine revint à elle à travers les convulsions de la mort, et put encore dire à Léonce, qui tenait sa main à genoux : — Mon ami, je devais mon courage à la mort que je portais dans mon sein. Et comme Léonce s'accu-

sait de barbarie, pour avoir consenti qu'elle le suivît jusqu'au supplice : — Ah! mon ami, lui dit-elle encore, remercie la nature de m'avoir épargné les heures où je t'aurais survécu ; pardonne-moi, Léonce, si j'ai imposé la plus grande douleur à l'âme la plus forte, c'est toi qui d'un instant me survis; je ne meurs pas sans toi, ma main tient encore la tienne, le dernier souffle de ma vie est recueilli dans ton sein. Ces soldats, je les vois là prêts à te saisir..... Ah! Dieu! de quel mal me sauve la mort. — Et elle expira. Léonce se précipita sur la terre à côté d'elle en la tenant embrassée. Les soldats eux-mêmes attendris restaient à quelque distance, et semblaient ne plus songer à remplir leur cruel emploi ; quelques-uns même s'écriaient : — *Non, nous ne tuerons pas ce malheureux homme, c'est bien assez que sa pauvre maîtresse ait péri de douleur ; non, qu'il s'en aille, nous ne tirerons pas sur lui.* —

Léonce les entendit, et se relevant avec une fureur sans bornes, il s'écria : — Juste Ciel! il ne vous restait plus, barbares, qu'à vouloir m'épargner après l'avoir

tuée. Tirez à l'instant, tirez. — Et il voulait s'approcher d'eux, mais il portait toujours le corps sans vie de sa maîtresse ; et, tout-à-coup, il frémit d'horreur à l'idée que cette belle image de son amie pourrait être défigurée par les coups qu'on dirigerait sur lui ; retournant donc vers M. de Serbellane, il remit entre ses bras Delphine qui semblait dormir en paix sur le sein de son ami. — Il faut m'en séparer, dit-il, afin que ses nobles restes ne soient point outragés par des barbares. Réunissez-nous tous les deux dans le même tombeau ; c'est là que, dans un repos éternel, mon innocente amie me pardonnera mes fautes et ses malheurs. — En achevant ces mots, il s'éloigna : quand il fut en face des soldats, ils balancèrent encore, et leurs gestes exprimaient qu'ils ne voulaient plus obéir à l'ordre qui leur avait été donné. Un instant de plus de vie faisait souffrir mille maux à Léonce ; tout-à-fait hors de lui, il eut recours à l'insulte, chercha tout ce qui pouvait allumer la colère des soldats, les menaça de se jeter sur eux, s'ils ne tiraient pas

sur lui ; et les appelant enfin des noms qui pouvaient les irriter davantage, l'un d'eux s'indigna, reprit son fusil qu'il avait jeté à terre, et dit : — *Puisqu'il le veut, qu'il soit satisfait.* — Il tira, Léonce fut atteint et tomba mort.

M. de Serbellane rendit à ses amis les derniers devoirs. Il les réunit dans un tombeau qu'il fit élever sur le bord d'une rivière, au milieu des peupliers, et partit pour la Suisse, afin de veiller sur la destinée d'Isore, que la perte de Delphine avait jetée dans la plus profonde douleur ; il écrivit à sa mère, et en obtint la permission de conduire sa fille à mademoiselle d'Albémar, à qui cet intérêt seul pouvait faire supporter la vie après la perte de Delphine. M. de Lebensei s'acquit un nom illustre dans les armées françaises. Pourquoi le caractère de Léonce de Mondoville ne lui permit-il pas d'avoir cette glorieuse destinée ?

M. de Serbellane qui, avec une âme naturellement calme, faisait toujours ce que les sentimens les plus tendres et les plus exaltés peuvent inspirer, revint en

France, au péril de sa vie, pour visiter encore une fois le tombeau de ses amis, et s'assurer que l'homme à qui il en avait confié la garde, l'avait défendu de toute insulte au milieu de la guerre. Voici l'un des fragmens de la lettre qu'il écrivait en revenant de ce voyage pieux envers l'amitié.

« Je me sens mieux, disait-il, depuis » que je me suis reposé quelque temps » près de leurs cendres. Je me répétais » sans cesse qu'ils n'avaient point mérité » leur malheur ; je ne me dissimulais » point leurs torts ; Léonce aurait dû » braver l'opinion dans plusieurs circonstances où le bonheur et l'amour lui en » faisaient un devoir ; et Delphine, au » contraire, se fiant trop à la pureté de » son cœur, n'avait jamais su respecter » cette puissance de l'opinion à laquelle » les femmes doivent se soumettre ; mais » la nature, mais la conscience apprend-» elle cette morale instituée par la so-» ciété, qui impose aux hommes et aux » femmes des lois presque opposées ? et » mes amis infortunés devaient-ils tant

» souffrir pour des erreurs si excusables ?
» Telles étaient mes réflexions, et rien
» n'est plus douloureux pour le cœur
» d'un honnête homme, que l'obscurité
» qui lui cache la justice de Dieu sur
» la terre.

» Mais un soir que j'étais assis près de
» la tombe où reposent Léonce et Del-
» phine, tout-à-coup un remords s'éleva
» dans le fond de mon cœur, et je me
» reprochai d'avoir regardé leur desti-
» née comme la plus funeste de toutes.
» Peut-être dans ce moment mes amis,
» touchés de mes regrets, voulaient-ils
» me consoler, cherchaient-ils à me faire
» connaître qu'ils étaient heureux, qu'ils
» s'aimaient, et que l'Être-Suprême ne
» les avait point abandonnés, puisqu'il
» n'avait pas permis qu'ils survécussent
» l'un à l'autre. Je passai la nuit à rêver
» sur le sort des hommes ; ces heures fu-
» rent les plus délicieuses de ma vie, et
» cependant le sentiment de la mort les
» a remplies toutes entières ; mais, je n'en
» puis douter, du haut du Ciel mes amis
» dirigeaient mes méditations ; ils écar-

» taient de moi ces fantômes de l'imagi-
» nation qui nous font horreur du terme
» de la vie ; il me semblait qu'au clair de
» la lune, je voyais leurs ombres légères
» passer à travers les feuilles sans les agi-
» ter ; une fois, je leur ai demandé si je ne
» ferais pas mieux de les rejoindre, s'il
» n'était pas vrai que sur cette terre les
» âmes fières et sensibles n'avaient rien
» à attendre que des douleurs succédant
» à des douleurs ; alors il m'a semblé
» qu'une voix, dont les sons se mêlaient
» au souffle du vent, me disait : — Sup-
» porte la peine, attends la nature et fais
» du bien aux hommes. — J'ai baissé la
» tête et je me suis résigné ; mais avant de
» quitter ces lieux, j'ai écrit, sur un arbre
» voisin de la tombe de mes amis, ce
» vers, la seule consolation des infortu-
» nés que la mort a privés des objets de
» leur affection » :

» On ne me répond pas, mais peut-être on m'entend ».

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

TOME I.er

Lettre I.re Madame d'Albémar à Matilde de Vernon. Bellerive, 12 avril 1790. Page 1
Lettre II. Réponse de Matilde de Vernon à mad. d'Albémar. Paris, 14 avril 1790. 8
Lettre III. Delphine à Matilde. 14
Lettre IV. Delphine d'Albémar à madame de Vernon. Bellerive, 16 avril 1790. 23
Lettre V. Madame de Vernon à Delphine. Paris, 17 avril 1790. 25
Lettre VI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 19 avril 1790. *ibid.*
Lettre VII. Réponse de mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 25 avril 1790. 41
Lettre VIII. Réponse de Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 1.er mai 1790. 51
Lettre IX. Mad. de Vernon à M. de Clarimin, à sa terre près Montpellier. Paris, 2 mai 1790. 64
Lettre X. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 3 mai 1790. 67
Lettre XI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 4 mai 1790. 79
Lettre XII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 8 mai 1790. 84

Lettre XIII. Réponse de mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 14 mai 1790. 93
Lettre XIV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 19 mai 1790. 96
Lettre XV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 22 mai 1790. 107
Lettre XVI. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 20 mai 1790. 112
Lettre XVII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 25 mai 1790. 114
Lettre XVIII. Léonce à M. Barton. Bayonne, 17 mai 1790. 115
Lettre XIX. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 27 mai 1790. 124
Lettre XX. Delphine à mademoiselle d'Albémar, 31 mai 1790. 129
Lettre XXI. Léonce à M. Barton, premier juin 1790. 139
Lettre XXII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 3 juin 1790. 143
Lettre XXIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 5 juin 1790. 152
Lettre XXIV. Léonce à M. Barton, à Mondoville. Paris, 6 juin 1790. 159
Lettre XXV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 10 juin 1790. 164
Lettre XXVI. Delphine à mademoiselle d'Albémar, 20 juin 1790. 176

Lettre XXVII. Léonce à M. Barton. Paris, 29 juin 1790. 188
Lettre XXVIII. Madame de Vernon à M. de Clarimin. Paris, 30 juin 1790. 202
Lettre XXIX. Delphine a mademoiselle d'Albémar. 2 juillet 1790. 204
Lettre XXX. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 4 juillet 1790. 217
Lettre XXXI. Léonce à sa mère. Mondoville, 6 juillet 1790. 236
Lettre XXXII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 6 juillet 1790. 244
Lettre XXXIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 9 juillet 1790. 260
Lettre XXXIV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 10 juillet 1790. 261
Lettre XXXV. Léonce à sa mère. Paris, 11 juillet 1790. 263
Lettre XXXVI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, dans la nuit du 12 juillet 1790. 265
Lettre XXXVII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 13 juillet 1790, à minuit. 270
Lettre XXXVIII. Léonce à M. Barton. Paris, 14 juillet 1790. 279

TOME II.

LETTRE I.re Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 20 juillet 1790. Pag. 1
Lettre II. Réponse de Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 26 juillet 1790. 4
Lettre III. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 30 juillet 1790. 9
Lettre IV. Léonce à M. Barton. Paris, 5 août 1790. 18
Lettre V. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 4 août 1790. 23
Lettre VI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 6 août 1790. 29
Lettre VII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 8 août 1790. 40
Lettre VIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 69
Lettre IX. Madame de Vernon à Léonce. 77
Lettre X. Réponse de Léonce à madame de Vernon. 78
Lettre XI. Léonce à M. Barton. Paris, 14 août 1790. 79
Lettre XII. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 23 août 1790. 87
Lettre XIII. Madame d'Artenas à madame de R. Paris, premier septembre 1790. 92
Lettre XIV. Delphine à mademoiselle d'Albé-

mar. Paris, 3 septembre 1790. 102
Lettre XV. Léonce à M. Barton. 4 septembre 1790. 108
Lettre XVI. Réponse de M. Barton à Léonce. Mondoville, 6 septembre 1790. 109
Lettre XVII. Madame de R. à madame d'Artenas. 14 septembre 1790. 110
Lettre XVIII. Léonce à M. Barton. Paris, 15 septembre 1790. 120
Lettre XIX. M. de Serbellane à madame d'Albémar. Lisbonne, 4 septembre 1790. 124
Lettre XX. Léonce à Delphine. Paris, 17 septembre 1790. 130
Lettre XXI. Delphine à Léonce. 17 septembre 1790. 131
Lettre XXII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 17 septembre 1790. 132
Lettre XXIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 18 septembre 1790. 136
Lettre XXIV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 21 septembre 1790. 137
Lettre XXV. Léonce à M. Barton. Bordeaux, 23 septembre 1790. 147
Lettre XXVI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 2 octobre 1790. 152
Lettre XXVII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 14 octobre 1790. 167
Lettre XXVIII. Delphine à mademoiselle d'Al-

bémar. Paris, 16 octobre. 175
Lettre XXIX. Léonce à M. Barton. Bordeaux, 20 octobre 1790. 179
Lettre XXX. Léonce à Delphine. Bordeaux, 22 octobre 1790. 181
Lettre XXXI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 26 octobre 1790. 191
Lettre XXXII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 2 novembre 1790. 207
Lettre XXXIII. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 4 novembre 1790. 214
Lettre XXXIV. M. Barton à madame d'Albémar. Mondoville, 6 novembre 1790. 216
Lettre XXXV. Réponse de Delphine à M. Barton. Paris, 8 novembre 1790. 219
Lettre XXXVI. Madame d'Artenas à Delphine. Paris, 10 novembre 1790. 221
Lettre XXXVII. Delphine à madame d'Artenas. Paris, 14 novembre 1790. 226
Lettre XXXVIII. Réponse de madame d'Artenas à Delphine. Fontainebleau, 19 novembre 1790. 231
Lettre XXXIX. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Fontainebleau, 25 novembre 1790. 235
Lettre XL. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Fontainebleau, 27 novembre 1790. 236
Lettre XLI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 29 novembre 1790. 240

Lettre XLII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 31 novembre 1790. 267
Lettre XLIII. Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Paris, 2 décembre 1790. 279

TOME III.

LETTRE I.re Léonce à Delphine. Paris, 4 décembre 1790. Page 1
Lettre II. Réponse de Delphine à Léonce. 9
Lettre III. Léonce à Delphine. 17
Lettre IV. Réponse de Delphine à Léonce. 25
Lettre V. Léonce à Delphine. 32
Lettre VI. Réponse de Delphine à Léonce. 38
Lettre VII. Léonce à Delphine. 44
Lettre VIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Paris, 14 décembre 1790. 53
Lettre IX. Léonce à Delphine. 65
Lettre X. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 20 décembre 1790. 70
Lettre XI. Léonce à Delphine. Paris, 28 décembre 1790. 76
Lettre XII. Delphine à Léonce. Paris, 29 décembre 1790. 85
Lettre XIII. Léonce à Delphine. 2 janvier 1791. 92
Lettre XIV. Delphine à Léonce. 96
Lettre XV. Réponse de Léonce à Delphine. 107
Lettre XVI. Madame d'Artenas à Delphine. Paris, 6 février 1791. 115
Lettre XVII. Réponse de Delphine à madame d'Artenas. Bellerive, 8 février 1791. 125

Lettre XVIII. Léonce à M. Barton. Paris, 10 février 1791. 128
Lettre XIX. Delphine à Léonce. 149
Lettre XX. Léonce à Delphine. 150
Lettre XXI. Delphine à Léonce. 151
Lettre XXII. Léonce à Delphine. 156
Lettre XXIII. Delphine à Léonce. *ibid.*
Lettre XXIV. Léonce à Delphine. 158
Lettre XXV. Delphine à Léonce. 159
Lettre XXVI. Léonce à Delphine. 160
Lettre XXVII. Delphine à Léonce. 163
Lettre XXVIII. Léonce à Delphine. 169
Lettre XXIX. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 2 avril 1791. 173
Lettre XXX. Léonce à Delphine. 181
Lettre XXXI. Delphine à Léonce. 184
Lettre XXXII. Léonce à Delphine. Mondoville, 20 avril 1791. 189
Lettre XXXIII. Delphine à Léonce. Bellerive, 24 avril 1791. 193
Lettre XXXIV. Delphine à Léonce. Bellerive, 26 avril 1791. 198
Lettre XXXV. Léonce à Delphine. Mondoville, 29 avril 1791. 201
Lettre XXXVI. Madame de Lebensei à madame d'Albémar. Cernay. 2 mai 1791. 202
Lettre XXXVII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 5 mai 1791. 204

Lettre XXXVIII. Madame d'Artenas à madame d'Albémar. Paris, 5 mai 1791. 208
Lettre XXXIX. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 6 mai 1791. 219
Lettre XL. M. de Valorbe à madame d'Albémar Paris, 15 mai 1791. 232
Lettre XLI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 18 mai 1791. 234
Lettre XLII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 21 mai 1791. 243
Lettre XLIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 26 mai 1791. 260
Lettre XLIV. Léonce à Delphine. Paris, 28 mai 1791. 264
Lettre XLV. Léonce à M. Barton, Paris, 31 mai 1791. 266
Lettre XLVI. Delphine à Léonce. Bellerive, premier juin 1791. 267
Lettre XLVII. Réponse de Léonce à Delphine. premier juin 1791. 268
Lettre XLVIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bellerive, 2 juin 1791. *ibid.*
Lettre XLIX. Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Paris, 4 juin 1791. 287

TOME IV.

Lettre I.re Léonce à M. Barton. Paris, 10 juin 1791. page 1
Lettre II. Léonce à Delphine. 12 juin 1791. 4
Lettre III. Mademoiselle d'Albémar à madame de Lebensei. Dijon, 14 juin 1791. 9
Lettre IV. Madame de Lebensei à M. de Lebensei. Paris, 19 juin 1791. 10
Lettre V. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 6 juillet 1791. 15
Lettre VI. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Paris, 8 juillet 1791. 25
Lettre VII. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 12 juillet 1791. 30
Lettre VIII. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 18 juillet 1791. 35
Lettre IX. Delphine à madame de Lebensei. Paris, premier août 1791. 39
Lettre X. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 7 août 1791. 46
Lettre XI. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 8 août 1791. 53
Lettre XII. Mademoiselle d'Albémar à madame de Lebensei. Paris, 25 août 1791. 77
Lettre XIII. Réponse de madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Cernay, 30 août 1791. 83

Lettre XIV. Delphine à M. de Lebensei. Premier septembre 1791. 88
Lettre XV. Léonce à M. de Lebensei. Paris, premier septembre 1791. 89
Lettre XVI. Réponse de M. de Lebensei à Léonce. Cernay, 2 septembre 1791. 92
Lettre XVII. M. de Lebensei à Delphine. Cernay, 2 septembre 1791. 97
Lettre XVIII. Réponse de Delphine à M. de Lebensei. Paris, 3 septembre 1791. 115
Lettre XIX. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 4 septembre 1791. 123
Lettre XX. Delphine à Léonce. 128
Lettre XXI. Léonce à Delphine. 131
Lettre XXII. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 25 septembre 1791. 137
Lettre XXIII. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 4 octobre 1791. 144
Lettre XXIV. Léonce à Delphine. Paris, 20 octobre 1791. 153
Lettre XXV. Delphine à Léonce. 155
Lettre XXVI. Delphine à madame de Lebensei. 28 octobre 1791. 162
Lettre XXVII. Delphine à madame de Lebensei. 4 novembre 1791. 164
Lettre XXVIII. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 10 novembre 1791. 173
Lettre XXIX. Delphine à mademoiselle d'Albé-

mar. Paris, 16 novembre 1791. 175
Lettre XXX. Madame de R. à madame d'Albémar. Paris, 17 novembre 1791. 186
Lettre XXXI. Delphine à madame de R. 193
Lettre XXXII. Léonce à Delphine. 194
Lettre XXXIII. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 26 novembre 1791. 200
Lettre XXXIV. Delphine à madame de Lebensei. Paris, 2 décembre 1791. 202
Lettre XXXV. Delphine à Matilde. Paris, 4 décembre 1791. 211
Lettre XXXVI. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Lyon, premier décembre 1791. 214
Lettre XXXVII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Melun, 6 décembre 1791. 216
Lettre XXXVIII. Delphine à madame d'Ervins, religieuse au couvent de Sainte-Marie, à Chaillot. Melun, 6 décembre 1791. 234

TOME V.

FRAGMENS de quelques feuilles écrites par Delphine pendant son voyage. Premier fragment. 7 décembre 1791. Page 1
Fragment II. 5
Fragment III. 9
Fragment IV. 12
Fragment V. 14
Fragment VI. 19
Lettre I.re Madame d'Ervins à Delphine. Chaillot, 8 décembre 1791. 25
Fragment VII et dernier. 28
Lettre II. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 17 décembre 1791. 31
Lettre III. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Lausanne, 24 décembre 1791. 41
Lettre IV. M. de Valorbe à M. de Montalte. Lausanne, 25 décembre 1791. 49
Lettre V. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Zurich, 28 décembre 1791. 58
Lettre VI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Zurich, 31 décembre 1791. 63
Lettre VII. M. de Valorbe à M. de Montalte. Zurich, premier janvier 1792. 67
Lettre VIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, 2 janvier 1792. 69

Lettre IX. Madame de Mondoville, mère de Léonce, à madame de Ternan, sa sœur. Madrid, 17 janvier 1792. 72
Lettre X. Réponse de madame de Ternan à sa sœur, madame de Mondoville. De l'Abbaye du Paradis, 30 janvier 1792. 75
Lettre XI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, 2 février 1792. 81
Lettre XII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, 6 février 1792 96
Lettre XIII. Madame d'Albémar à M. de Lebensei. 97
Lettre XIV. M. de Lebensei à M. de Mondoville. Cernay, 18 février 1792. 98
Lettre XV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, 4 mars 1792. 108
Lettre XVI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 6 mars 1792. 112
Lettre XVII. Madame de Cerlebe à madame d'Albémar. 7 mars 1792. 118
Lettre XVIII. Réponse de Delphine à madame de Cerlebe. 8 mars 1792. 135
Lettre XIX. M. de Valorbe à M. de Montalte. Zurich, 10 mars 1792. 142
Lettre XX. Delphine à madame de Cerlebe. De l'Abbaye du Paradis, 14 mars 1792. 143
Lettre XXI. Léonce à M. de Lebensei. Paris, 14 mars 1792. 146

Lettre XXII. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 20 mars 1792. 148
Lettre XXIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 28 mars 1792. 154
Lettre XXIV. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 6 avril 1792. 155
Lettre XXV. Madame de Cerlebe à mademoiselle d'Albémar. Zurich, 12 avril 1792. 159
Lettre XXVI. Mademoiselle d'Albémar à Delphine. Montpellier, 18 avril 1792. 193
Lettre XXVII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, premier mai 1792. 198
Lettre XXVIII. Madame de Mondoville, mère de Léonce, à sa sœur, madame de Ternan. Madrid, 15 mai 1792. 199
Lettre XXIX. Madame de Cerlebe à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, 20 juin 1792. 203
Lettre XXX. M. de Valorbe à madame d'Albémar. Zell, 24 juin 1792. 219
Lettre XXXI. Madame de Cerlebe à mademoiselle d'Albémar. Zurich, 28 juin 1792. 222
Lettre XXXII. Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Paris, 30 juin 1792. 227

TOME VI.

Lettre I.re Delphine à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, premier juillet 1792. Page 1

Lettre II. Delphine à mademoiselle d'Albémar. De l'Abbaye du Paradis, 15 juillet 1792. 10

Lettre III. Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Paris, 15 juillet 1792. 14

Lettre IV. M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Paris, 21 juillet 1792. 16

Lettre V. Mademoiselle d'Albémar à M. de Lebensei. Montpellier, 27 juillet 1792. 26

Lettre VI. M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Paris, 2 août 1792. 28

Lettre VII. Léonce à M. Barton. Lausanne, 5 août 1792. 33

Lettre VIII. Léonce à M. Barton. Zurich, 7 août 1792. 35

Lettre IX. M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. 7 août 1792. 37

Lettre X. M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Près l'Abbaye du Paradis, 9 août 1792. 44

Lettre XI. M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Près l'Abbaye du Paradis, 11 août 1792. 52

Lettre XII. M. de Lebensei à mademoiselle d'Albémar. Près l'Abbaye du Paradis, 13 août 1792. 54
Lettre XIII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bade, 18 août 1792. 76
Lettre XIV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bade, 20 août 1792. 79
Lettre XV. Delphine à mademoiselle d'Albémar. Bade, 21 août 1792. 82
Lettre XVI. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 30 août 1792. 86
Lettre XVII. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 8 septembre 1792. 89
Lettre XVIII. Léonce à Delphine. 8 septembre 1792. 97
Lettre XIX. Delphine à Léonce. 9 septembre 1792. 103
Lettre XX et dernière. Delphine à mademoiselle d'Albémar. 104
Conclusion. 105

FIN DE LA TABLE.